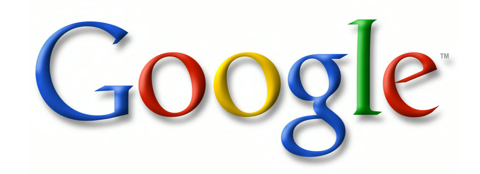





Digitized by Google

VOYAGE
DE LONDRES
A GÊNES.

TOME TROISIEME.

VOYAGE DE LONDRES A GÊNES.

PASSANT PAR L'ANGLETERRE, LE PORTUGAL, L'ESPAGNE, ET LA FRANCE.

Par JOSEPH BARETTI,

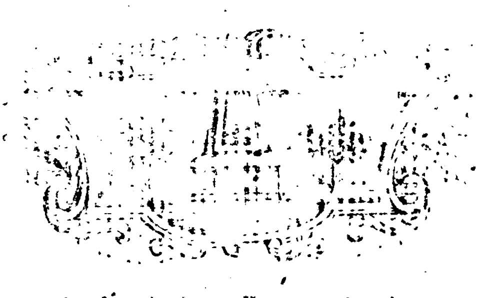
Secrétaire pour la Correspondance Etrangere de l'Académie Royale de Peinture, de Sculpture & d'Architecture.

Traduit de l'Anglois sur la troisieme Edition, en quatre Volumes.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.
MDCCLXXVII.



VOYAGE
DE
LONDRES
A GÊNES.

LETTRE LVII.

Tous les hommes se ressemblent. Libraires & Imprimeurs. Caractere de la langue Espagnole. Dictionnaire Espagnol. Etymologiste Espagnol. Gongora. Lopes de Vega, & Calderon. Autos Sacramentales & Loas. Le Diable dans plusieurs pieces de Théatre. Le Diable devenu prédicateur. Augustin Moreto, point d'actes, mais des journées. Les unités peu observées. Sainéte, Zarzuela, Entremés & Mociganga. Clerc de paroisse. Traductions des auteurs classiques, & Livres de Chevalerie. Quevedo, Feyjoo, De l'Isla *& son* Fray

Gerundio. Casiri *Liste de Livres Arabes.* Juan, & Alloa, Lopez. *Bibliothéques publique.*

Madrid, 10 *Octobre* 1760.

CEUX qui se sont attachés à peindre le le caractere des nations modernes & se sont distingués dans cette carriere sont une espece d'Auteurs dont le nombre s'est prodigieusement multiplié dans le courant de ce siecle dans toute l'Europe, ils conviennent assez généralement, qu'il y a une très-grande différence entre les inclinations naturelles des différens peuples; que (par exemple) l'indolence est aussi inhérente à l'Espagnol & à l'Italien que l'activité l'est à l'Anglois ou au Hollandois mais on n'a pas besoin de beaucoup de sagacité pour s'assurer de la fausseté de cette assertion, & même de toutes les assertions de cette espece: il ne faut pour y parvenir que secouer sa paresse ordinaire, mettre de côté les préjugés nationaux, exercer ses facultés; alors on connoitra facilement la force & l'étendue de sa conception.

Les hommes n'ont d'autres qualites inhérentes, que celles qui sont communes à toute l'espèce humaine, & si nous conve-

nions que ces peintres de caracteres ne se sont point trompés dans leurs assertions; nous ne saurions nous empêcher d'adopter le sentiment absurde qui prétend, que la Providence a été assez partiale pour accorder à une nation (par exemple) l'amour inné du travail, & à une autre une aversion invincible pour toute espece d'occupation.

La raison suffit seule, si nous voulons l'écouter, pour nous prouver qu'il n'y a rien de moins vrai: elle nous fera comprendre, que la nature humaine a toujours été la même dans tout l'univers, quoique les les différens peuples qui le composent puissent différer pour un tems les uns des autres à plusieurs égards; & être alternativement actifs ou indolents, braves ou poltrons, savants ou ignorans, honnêtes ou déshonnêtes; elle seule nous apprendra que certains vices & certaines vertus regnent plus communément dans l'une ou l'autre partie du globe; ont un ascendant plus marqué sur sur ses habitans pendant un certain tems & quoiqu'on s'imagine qu'il seroit impossible de leur résister, peu à peu leur force se perd, & elles finissent par disparoître entiérement, & font place à d'autres vertus, & à de nouveaux vices, qui élevent, ou abaissent l'ame des peuples, & leur impriment leurs caracteres.

Cette vicissitude est continuelle quoiquelle soit quelquefois plus & d'autrefois moins sensible : les hommes cependant restent toujours dans le fonds les mêmes ; toujours susceptibles de bonnes & de mauvaises qualités avec les mêmes inclinations, & le même caractere. Si l'activité prévaut chez un peuple, les vertus qui en sont les compagnes nécessaires rendront cette nation supérieure aux autres. Si l'oisiveté prévaut, elle leur sera inférieure. Ce sont là, les véritables causes qui ont rendu successivement telle nation puissante, ou foible ; telle autre estimable ou méprisable. Les Médes, les Assyriens, les Perses, les Macédoniens, les Grecs, les Romains, les Gots, les Turcs, & autres ont été tour à tour les plus grands & les derniers des peuples de l'univers. Chacun de ces peuples a eu son periode & son beau siecle pendant lequel il a été dans le cas de reprocher aux autres leur oisiveté, & leur peu d'émulation.

L'Anglois, qui est aujourd'hui le peuple le plus actif qui existe, se trouve par conséquent le premier de l'univers : personne n'est en état de prédire combien de tems, il conservera ce poste d'honneur : & chacun peut prévoir, que s'il ne continue pas à faire tous ses efforts pour s'y

maintenir; il retrogradera nécessairement à l'exemple des François & des Espagnols, qui ont été à leur tour très-actifs il n'y a pas bien longtems, & ont perdu leur prééminence par le relâchement de cette activité qui les animoit pendant une certaine époque. Que les Anglois se rallentissent de leur activité présente, & ils déchoiront avec une rapidité égale à celle avec laquelle ils se sont élevés. Ils verront certainement quelque nation rivale s'établir sur leurs ruines; & autoriser les auteurs de caracteres, qui seront en vogue dans la génération suivante, à diffâmer leurs descendans qui sont encore à naître, en leur reprochant cette paresse, qu'ils reprochent actuellement eux-mêmes avec quelque apparence de raison aux autres, surtout aux Espagnols.

Mais supposons pour un moment, que les Anglois vinssent à être dépouillés de leur supériorité actuelle sur toutes les autres nations, supériorité qu'ils ont incontestablement obtenue par leur activité peu commune: supposons encore que leur influence ne s'étende pas beaucoup au delà de leur pays; ainsi qu'il en est généralement parlant des Espagnols: quelqu'un peut-il penser sérieusement qu'en pareil cas le naturel des Anglois, pût être alté-

ré ; & que leur caractere présent subît un changement réel ? Qu'ils devinssent intrinséquemment moins courageux qu'ils ne le sont actuellement, moins généreux, moins portés à cultiver toutes les sciences, moins propres à perfectionner tous les arts ?

Sûrement une révolution aussi considérable ne sauroit arriver. Ils seroient aussi équitables qu'ils le sont à présent, quoiqu'ils eussent moins d'occasions d'exercer leur justice, ils entreprendroient moins de voyages par mer, combattroient plus rarement, feroient moins de libéralités, étudieroient moins, travailleroient moins & voilà tout ce que nous pouvons raisonnablement imaginer qui arriveroit.

Ces réflexions me donnent souvent de l'humeur contre ces prétendus philosophes, qui crient continuellement à nos oreilles que les Italiens sont naturellement jaloux, les François naturellement legers, les Allemands naturellement pesans. Comment s'empêcher de se fâcher lorsqu'un fat ose déclamer contre l'espece, humaine & la représenter sous ces fausses couleurs ? De pareilles assertions méritent d'être perpétuellement combattues ; & l'on doit saisir toutes les occasions d'en démontrer la partialité, le ridicule & l'absurdité, comme tendantes en général à fomenter le mépris

& la haine d'une partie du genre humain contre l'autre ; conduite qui ne sauroit être que celle d'hommes semblables aux démons ; il est de la nature de ces mauvais gênies de répandre ces notions erronnées ; afin d'empêcher que les hommes ne se regardent comme freres, mais qu'ils se haissent & se méprisent mutuellement. Ceux qui ne s'abandonnent point aux suggestions de l'esprit malin, nous ont appris depuis longtems, que le genre humain ne composoit qu'une seule famille très-nombreuse ; & celui qui contribue autant qu'il dépend de lui à y entretenir la discorde, & l'inimitié par des rapports partiaux & dénués de vérité ; ne cherche certainement pas à la rendre heureuse & paisible.

Par ce grave & polixe exorde vous vous appercevrez facilement que je suis bien éloigné d'adopter l'idée trop générale, que les Espagnols sont naturellement paresseux : s'ils s'occupent moins que les Anglois, les Hollandois, ou tout autre peuple ; c'est qu'ils ont réellement moins à faire qu'eux. Qu'on les mette dans le cas de montrer une plus grande activité & ils seront plus actifs. J'en juge par ce qui se passe actuellement sous mes yeux. Je les vois dans leurs boutiques & dans leurs at-

teliers ; & je me convains qu'ils font tout ce qu'exige leur vocation avec la gaieté, & la diligence convenable.

J'ai visité ce matin une Imprimerie considérable, dans la rue de *las Carretas* habitée principalement par des Imprimeurs & des Libraires. La diligence de cinquante ouvriers, au moins, employés dans cette Imprimerie, m'a convaincu que toutes les fois qu'on mettoit les Espagnols à même de travailler, ils étoient tout aussi diligents que d'autres. J'ai démandé à deux de ces ouvriers qui travailloient à une presse, combien de feuilles il étoient en état d'imprimer dans leur journée ; ils m'ont répondu que cela pouvoit aller à deux mille cinq cents, ce qui m'a paru très-honnête : surtout ne me paroissant pas être des plus robustes. Si le nombre des Lecteurs dans ce pays égaloit ceux d'Angleterre & de France, les Imprimeurs Espagnols travailleroient tout autant que ceux de ces deux Royaumes par la même raison, les ouvriers dans les autres manufactures imiteroient les Imprimeurs. Que deviendroient alors les assertions défavorables rélativement à cette nation, de tant d'écrivains superficiels, singes de la Bruyere, qui prennent continuellement les effets pour les causes, & se

plai-

plaisent à représenter une partie du genre humain comme différente intrinséquement de l'autre?

Ayant parcouru quelques-unes de cette multitude de boutiques de Libraires qui se trouvent dans cette rue de *las Carretas*, & dans quelques autres: j'ai eu lieu d'être étonné de la grande quantité d'ouvrages que les Espagnols ont composés dans leur langue: avant que j'eusse été dans ce pays, je savois qu'ils en avoient beaucoup de Théologie, d'Histoire & de Poësie; mais j'avois à peine une idée de leur littérature. D'après les différens livres qui ont passé en revue sous mes yeux depuis que je suis dans ce Royaume, je ne saurois m'empêcher de croire que nous avons trop négligé les productions des savants Espagnols des connoissances desquels nous ne faisons pas tout le cas que nous devrions. Nous sommes assez au fait dans nos grandes villes de la littérature Françoise; on n'y est pas tout à fait ignorant de celle d'Angleterre on a même traduit plusieurs productions de cette Isle en notre langue, mais nous avons honteusement négligé les livres des Espagnols, du moins depuis peu: nous n'avons presque aucune connoissance de ceux qu'ils ont publié de-

puis près de deux siecles; quoique notre langue ait beaucoup plus d'affinité avec la leur, qu'avec celle des François, ou des Anglois.

La langue Espagnole, si l'on a égard à sa prononciation, me paroit plus harmonieuse que la nôtre: Elle est du moins tout aussi propre à la musique, il n'en est pas de même du François & de l'Anglois: elle a comme le Toscan quelques sons un peu gutthuraux: qui charment mon oreille: vous n'aurez pas de peine à vous imaginer qu'étant parlée par un Roi & par une cour bien plus considérable qu'aucune que nous ayons en Italie: elle est conséquemment bien plus rafinée que la nôtre, peut-être aussi plus abondante en mots & en phrases. Il n'est pas ordinaire en Italie d'entendre le peuple parler le Toscan avec précision & élégance; même en Toscane. Mais ici hommes & femmes, à peine au-dessus de la populace, se font une étude ainsi qu'en Angleterre & en France de s'exprimer de la maniere la plus convenable. Plusieurs des Ecrivains modernes de ce pays se sont efforcés de surpasser leurs prédécesseurs à cet égard, en est il de même chez nous? Non, un grand nombre de nos auteurs semblent avoir eu

l'émulation de forger à l'envi les uns des autres des mots & des constructions barbares.

Le Grand Dictionnaire de cette langue est pour le moins aussi volumineux que celui *Della Crusca*, & a été compilé par les membres d'une Académie de belles-lettres fondée dans cette ville par Philippe V. sous le nom de l'Académie Royale Espagnole.

Ce Dictionnaire a six Volumes in quarto d'environ 700 pages chacun : il a été publié en 1726.

Le premier Volume contient l'Epitre dédicatoire au Roi fondateur de l'Académie : qui (à ce que porte le titre) a fait les frais de cet ouvrage.

Ce premier Volume outre la dédicace contient une Préface, l'Histoire de l'Académie, un discours sur l'origine de la langue Espagnole, un autre sur les étymologies de cette langue, & un troisieme sur son orthographe, accompagnés d'une liste des Auteurs des ouvrages desquels les Académiciens ont tiré leur vaste compilation.

Ces Auteurs sont rangés chronologiquement dans la liste, & divisés en six Classes.

La premiere Classe contient les écrivains qui ont écrit avant l'année 1200. Je dé-

vrois dire *écrivain* au singulier & point au plurier ; puisqu'ils ne citent pour cette Classe qu'un seul livre qui a pour titre *Fuero Jurgo*. Cet ouvrage publié originairement en Latin, long-tems avant que les Arabes, eussent conquis l'Espagne, & traduit en Espagnol vers le onzieme siecle, à ce que prétendent plusieurs savans, est regardé ici comme la source des loix de la Monarchie, & la baze de leurs Institutions politiques, comme *Magna Charta* chez les Anglois.

Il n'est question dans la seconde Classe que de trois ouvrages composés dans le troisieme siecle.

Les Auteurs de la troisieme Classe depuis l'année 1300 jusqu'à l'année 1400 sont assez nombreux : & encore plus ceux qui suivent depuis 1400 jusqu'à 1500 & plus avant.

La langue Espagnole a été cultivée aussitôt que la Toscane, les livres de cette langue composés dans le quatorzieme siecle, ne different que très-peu, rélativement aux mots & aux phrases, de ceux qui ont été composés depuis peu, ce qui est à peu près de même chez nous, les Espagnols ont ainsi que nous écrit sur toutes sortes de manieres.

Il est très-difficile de se procurer ce Dic-

tionnaire Espagnol complet. Il paroit, que les Académiciens ont fait présent de nombre d'exemplaires du premier Volume des qu'il a paru; & qu'ils en ont distribué à tous les hommes un peu célebres de la nation, supposant que ceux auxquels ils auroient donné ce Tome *gratis*, n'hésiteroient pas à acheter la suite dès qu'elle paroîtroit; ils se sont trompés; & il leur est resté plusieurs exemplaires des cinq derniers Volumes; de sorte qu'il est aisé de se les procurer ainsi incomplets pour cinq doublons; lorsqu'il se trouve complet il coûte le triple de cette somme.

Outre ce Dictionnaire, les Espagnols ont un grand nombre de livres, qui traitent uniquement de leur langue. On compte parmi les plus estimés ceux de *Bernardo Aldrete*, & de *Sebastian de Covarruvias Orozco.*

L'ouvrage d'*Aldrete* est intitulé *Del origen y Principio de la Lengua Castellana o Romance que oy se usa en España.* Imprimé à Madrid en 1674. C'est-à-dire de l'origine, & du principe de la Langue Castillane ou Romance dont on se sert aujourd'hui en Espagne. Vous savez que les Espagnols nomment leur langue. *Lengua Española*, *Lengua Castellana*, *Romance Castellano*, ou simplement *Romance* sans y

ajouter le mot *Castellano* ou *Espanol*: de sorte que l'on dit de celui qui parle *Espagnol*, *hombre que hablà el Romance*: nous donnons pareillement trois différens noms à notre langue. *Lingua Italiana*, *Lingua Toscana & Lingua Volgare*.

L'ouvrage *d'Aldrete* (petit in folio fort mince) est aussi rare que le premier Volume du Dictionnaire Espagnol, s'il ne l'est davantage, je le payai plus cher que je n'aurois dû, eu égard à ma qualité de voyageur peu chargé d'argent; mais je n'ai pu résister à la tentation, ce livre est plein de cette espece d'érudition pour laquelle j'ai toujours eu du foible. Aldrete pousse ses recherches sur la langue Espagnole jusqu'au temps des Romains; il parcourt les changemens qu'elle a subi sous les diverses nations qui ont successivement envahi & possédé l'Espagne. Son livre conformément à ce qu'exigeoit son plan est recommandable par sa profonde science & renferme bien des choses curieuses.

J'ai vu deux éditions de l'ouvrage de *Covarruvias*, toutes deux in folio, & en deux Volumes, la premiere publiée en 1673: la seconde en 1674. par le même Imprimeur, *Melchor Sanchez* à Madrid. La seconde est la meilleure. Ce livre est intitulé *Tesoro de la lengua Castellana o Es-*

panola. Trésor de la langue Castellane ou Espagnole, augmenté par *Remigio Noydens.*

Ce trésor est une espece de Dictionnaire étymologique: plusieurs milliers de mots Espagnols, dérivés de l'Hébreu, du Grec, du Latin, du Cantabre, du Gotique, de l'Arabe, & d'autres Langues, y sont amplement expliqués & éclaircis: Il y a peu de Nations qui puissent se vanter d'avoir des étymologistes comparables à *Covarruvias & à Noydens.*

Outre ce Dictionnaire, les Académiciens Espagnols ont encore publié un petit Octavo, intitulé (1) *Ortographia de la lengua Espanola.* Si l'un de vous souhaitoit jamais savoir l'Espagnol mieux que passablement, je viens de vous indiquer les principaux ouvrages indispensablement nécessaires pour y parvenir.

S'il m'étoit possible de séjourner ici seulement une année. Je ferois certainement mes efforts pour pouvoir entreprendre ce qui n'a point encore été tenté par aucun de nos compatriotes, & donner à l'Italie une idée des connoissances que cette nation

(1) La Meilleure édition est la troisieme publiée à Madrid en 1763. C'est un 8vo d'environ 260 pages très-bien imprimé.

s'eſt procurées, & a ramaſſées depuis ces derniers ſiecles. Cette entrepriſe eſt actuellement fort au-deſſus de mes forçes. Il y a déjà bien des années que je ſais tout ce qui m'eſt néceſſaire d'Eſpagnol pour la converſation ordinaire: je ſuis même en état de ſentir ſon élégance & pluſieurs de ſes beautés, mais il ne m'a jamais été poſſible de m'y appliquer avec aſſiduité; n'ayant jamais eu en m'a poſſeſſion certain nombre de livres de cette langue à la fois. *Don Quichotte*, quelques Poëſies lyriques de *Boſcan* & de *Garcillaſſo*, quelques pieces de Théatre de *Calderon* & *de Vega*, les Hiſtoires de *Solis*, de *Sandoval* & *d'Herrera*; une demie douzaine de *Livres de Chevalerie*, avec *Lazarille de Tormes*. Le Poëme de *l'Araucana*, & la traduction de *Roland le Furieux*, ſont à peu près tous les ouvrages Eſpagnols que j'ai lus. Avec un Capital ſi peu conſidérable que pourrois je faire pour l'exécution d'une entrepriſe auſſi difficile, que celle de donner une idée un peu complete de l'érudition Eſpagnole?

Je ne veux cependant pas me taire ſur un ſujet auſſi important; je vais vous communiquer le peu que j'en ſais.

Le langage Poëtique Eſpagnol me paroit encore plus éloigné de leur proſe que

celui de nos Poëtes & de nos Auteurs prosaïques. Je trouve quelques-uns de leurs Poëtes si difficiles à entendre, que je suis arrêté presque à chaque page, surtout lorsque je lis les ouvrages de *Gongora*, poëte lyrique satirique, ridiculisé par *le Sage*, dans son fameux Roman de *Gil Blas*; quoi que fort estimé de ses compatriotes. Il me faudroit sûrement quelques mois d'application soutenue pour me mettre parfaitement en état de bien entendre *Gongora*, quoique je lise *Boscan* & *Garcillasso* avec autant de facilité que je lis *Petrarque* & *Bembo*, dont les vers lyriques semblent avoir été imité par ces deux Poëtes Espagnols.

Je crois qu'il est inutile de vous dire, que cette nation a produit un nombre prodigieux de Poëtes Dramatiques: les deux qui ont été les plus feconds sont *Lopes de Vega Carpio*, & *Calderon de la Barca*.

Lopes de Vega, à ce qu'on assure, a laissé plus de trois cents pieces de Théatre imprimées, qui ne sont pas le tiers de celles qu'il a composées (2): il n'a jamais existé d'imagination aussi fertile en intrigues, & en caracteres dramatiques que celle

(2) On lui en attribue une si grande quantité, que je n'ose pas dire à combien elles se montent; de peur qu'on ne m'accuse de trop de crédulité.

de ce Poëte: Je possede dix Volumes *in quarto* des Oeuvres de *Calderon* contenant près que *cent trente* pieces de Théatre, outre six autres Volumes de même format de ses *Autos Sacramentales*, qui sont une espece de Tragédies, Comédies, ou Tragi-Comédies saintes. Il a composé près de cent de ces *Autos* & il existe un Catalogue imprimé de cent autres qu'on lui attribue, quoiqu'elles ne se trouvent point dans le receuil de ses Oeuvres, publiées après sa mort par l'un de ses intimes amis.

Il seroit trop long d'entreprendre la critique de ces deux Poëtes dramatiques, d'ailleurs l'entreprise seroit au-dessus de mes forces: pour s'ériger en juge des productions théatrales d'une nation étrangere, il faut avoir une connoissance plus parfaite de sa langue, de ses mœurs, & de ses usages que celle que j'ai de ceux des Espagnols. Je me contenterai de dire en général, qu'aucune autre nation que l'Espagnole & la Portugaise ne sauroient supporter la représentation d'un *Auto Sacramental*, dont il existe plusieurs autres en Espagnol, que ceux de *Calderon*.

Le mélange du sacré & du prophane que l'on trouve dans cette espece de drame, ne sauroit être que du goût des Espa-

gnols & des Portugais. Dans tous les *Autos* que j'ai lus jusqu'à présent, j'y trouve parmi plusieurs singularités, des hommes & des femmes personnifiant des êtres allégoriques, des Déités fabuleuses, des Prophetes & des Saints, des Anges & des Diables, la bienheureuse Vierge, & notre Sauveur même.

Pour vous donner l'idée d'un *Auto*, je me contenterai de vous citer les noms des personnages d'une des pieces de ce genre, composée par Calderon & intitulée: *A Dios por razon de estado: à Dieu pour raison d'état.*

L'Esprit, un Gentilhomme.
La pensée, un insensé.
La Religion payenne, une Dame laide.
La Synagogue, une femme malpropre.
L'Atheïsme, un homme monstreux.
St. Paul, l'Apôtre.
Le Baptême, un bel enfant.
La Confession, une femme.
La Prêtrise, un homme.
Le Mariage, un homme.
La Loi naturelle, une femme.
La Loi écrite, une femme.
La Loi de Grace, une Dame.
Trois femmes chantantes.

Que diriez-vous de pareils caracteres, si on les présentoit sur notre Théatre, supposant même qu'ils fussent analogues au sujet?

Les *Autos*, sont ordinairement précédés par une *Loa* qui est quelquefois une piece complete, d'autres fois une simple Introduction ou Prologue. Les personnages dramatiques que l'on trouve dans la *Loa* qui sert d'introduction à *l'Auto* que je viens de citer, ne sont pas moins singuliers que ceux de *l'Auto* même: les voici.

La Foy, une Dame.
La Renommée, une Dame.
Le Pouvoir du raisonnement, un Gentilhomme.
La Théologie, une Dame.
La Jurisprudence, une Dame.
La Philosophie, une Dame.
La Physique, une Dame.
La Nature, une Dame.
Musiciens, des deux sexes.

Vous serez peut-être surpris du grand nombre d'Acteurs femelles introduits par *Calderon* dans ces pieces: mais outre que les mots *Foy*, *Renommée*, *Théologie*, *Jurisprudence*, &c. sont féminins en Espa-

gnol : vous devez encore ſavoir que, du tems de ce Poëte, il n'étoit pas permis aux hommes de paroitre ſur le Théatre; de ſorte que leurs rôles, étoient alors remplis par des femmes; & il n'y a que peu d'années, que les Eſpagnols ont obtenu la permiſſion d'en mettre ſur la ſçene, je ne ſaurois dire ſi c'eſt le Gouvernement ou l'Inquiſition qui la leur a accordée: Cet exemple en eſt un bien frappant des caprices auxquels les nations ſont ſujettes. Il y a environ cent ans qu'en Angleterre on ne permettoit point aux femmes de jouer la Comédie: cet uſage s'eſt maintenu pendant pluſieurs ſiecles, & eſt encore actuellement ſuivi à Rome & en Portugal.

Outre les *Loas* ſaintes qui précédent fréquemment les *Autos Sacramentales*, les Eſpagnols en ont de Prophanes diviſées en un ou en deux Actes. On les repréſente aux jours de ſolemnité, ſurtout à ceux des naiſſances, & des mariages de leurs Rois, de leurs Reines, & d'autres perſonnes de la premiere diſtinction. Dans une des *Loas* de *Calderon*, repréſentée à l'honneur de Charles II. je trouve parmi les interlocuteurs trois oiſeaux, le *Phénix*, *l'Aigle*, & le *Paon*, ainſi que les *douze mois*, & les *douze ſignes ſignes du Zodiaque*. Cela eſt auſſi riſible que les Opera des Fran-

çois, où ils font danser non seulement des *rivieres* & des *fleuves* mais même des *roses*, des *tulipes* & *d'autres fleurs*.

Il y a encore plusieurs autres *Loas* qui sont représentées chez les grands Seigneurs par leurs domestiques sur des Théatres construits exprès & pour le moment, surtout lorsqu'il leur arrive de se marier dans leurs terres. Un Seigneur bienfaisant est sûr dans ces *Loas* domestiques d'être comparé à Jupiter, à Mars, ou à Neptune: Junon, Venus, Minerve, Diane, & toutes les Déesses imaginables sont forcées de se prosterner devant sa nouvelle épouse ou même devant sa mere.

L'on assure que le commun peuple ici goûte beaucoup les *Loas* saintes, ainsi que les *Autos*: parce qu'ils sont ornés de beaucoup de Spectacle: mais les gens raisonnables en font peu de cas; ce qui prouve, si je ne me trompe, que la saine critique fait des progrès dans ce Royaume: on m'a même assuré que le Roi se proposoit (3) de défendre qu'on les représentât, les Ecclesiastiques du premier rang n'ayant cessé de lui faire des représentations contre cette espece de Drame depuis son avénement au trône.

(3) Sa Majesté a défendu les *Autos* & les *Loas* peu après la datte de cette lettre.

Quand aux autres pieces de *Lopès de Vega* & de *Calderon*, il y auroit certainement bien des choses qui mériteroient d'être critiquées. Elles m'ennuyent souvent par la longueur de leurs discours, par leurs descriptions déplacées, par le mélange de leurs idées burlesques & tragiques; par leurs expressions peu naturelles; par leur phebus & leur enflure, accompagnés de pointes, de jeux de mots, & surtout par l'association fréquente qu'ils font de personnages réels avec des êtres fantastiques.

Cependant malgré ce grand nombre de ridiculités, d'incongruités & d'absurdités, je dois avouer qu'elles me font souvent plaisir: j'ai peine à les quitter que je ne les aie finis; j'admire ces deux Poëtes au point que je ne saurois m'empêcher de les placer au rang des premiers génies: la fertilité, & l'originalité de leur invention, leur habileté à former & à denouer leurs intrigues, la grande variété de leurs caracteres, leurs sentimens si bien exprimés, la force & l'élégance de leur stile, l'aisance de leur versification; & plusieurs autres beautés, m'inspirent souvent un tel enthousiasme, que je passe rapidement sur leurs fautes, & oublie les froides leçons de la saine raison. Je pense très-sérieusement, que la race

des écrivains dramatiques modernes de France & d'Angleterre, plus secs & plus froids qu'aucun des siecles précédens aient produits, au lieu de négliger ou de mépriser les compositions théâtrales des Espagnols, feroient mieux de les lire avec attention, surtout plusieurs de celles sorties de la plume de *Vega* & de *Calderon*, non pour les imiter; mais pour échauffer & féconder leur imagination froide & stérile.

Je ne dois pas manquer de vous instruire, que le Diable, dans un très-grand nombre de pieces Espagnolès, joue un des premiers rôles, & est en général le premier Acteur de celles où on l'introduit, mais dans toutes celles où il fait la plus grande figure; je vois toujours quelque ange, quelque saint ou quelque homme pieux occupé à faire échouer ses desseins, à renverser ses projets, & le forcer malgré lui à favoriser la vertu & la religion. Permettez moi de vous donner l'extrait d'une piece de ce genre: elle contribuera peut-être plus à vous donner une juste idée du goût, & du caractere de cette nation, que tout ce que je pourrois vous en dire.

Dans le *Diablo predicador*, le *Diable prédicateur*, l'action commence par un long

long discours du malin esprit monté sur un dragon. Il exhale sa rage contre les Franciscains, qui s'occupent continuellement à lui enlever nombre d'âmes qui sans leurs soins augmenteroient la population de ses régions enflammées. Il vient d'apprendre, que ces religieux prétendent s'établir à Luques; & Luques est une ville où il a longtems regné tranquillement, grace aux vices innombrables de ses habitans; qui sont sur le point de se convertir à son grand dommage & à sa honte.

Pour empêcher ces moines de s'établir dans cette ville, le Diable ordonne à son valet *Asmodée* de redoubler d'attention, & de tâcher de les faire chasser avant qu'ils aient eu le temps de prendre racine; en gagnant le cœur des Luquois au point qu'ils ne puissent jamais avoir la moindre pitié des miseres que souffriront ces Saints intrus, qu'ils ne songent point à les aider d'aucune aumône, & à subvenir à leurs besoins.

Les efforts combinés du rusé Asmodée, & de son maitre impitoyable sont si puissans, que le Gouverneur de Luques devient l'implacable ennemi des Franciscains; & les habitans de cette ville loin de leur donner du pain, ne laissent passer aucune occasion sans leur jeter des pierres. La

persécution devient si cruelle, que l'entreprise de ces peres est sur le point d'échouer par le manque des choses nécessaires à la vie : ce qui les met dans le cas de mourir de faim.

L'Enfant Jesus, ne peut supporter patiemment la double iniquité des hommes & des démons : en conséquence il descend du ciel en propre personne, suivi de l'archange *Michel*, & après un court dialogue, ordonne à celui ci d'aller & de commander au *Prince des Ténébres*, de prendre lui-même la figure d'un Franciscain, & d'endoctriner si efficacement les Luquois, qu'ils se repentent promptement de leurs trop longues erreurs, & rentrent dans la voie du salut dont ils s'étoient détournés. Le Diable n'oseroit désobéir à l'ordre que l'archange lui intime. Il s'emporte & crie, jure, & blasphéme, jette du feu par la bouche & par les narines ; & est pourtant malgré son orgueil & sa méchanceté obligé de se soumettre. Il se fait Franciscain, est nommé supérieur de la petite Communauté ; & commence sa mission avec un zele & une ferveur qu'il ne peut contenir.

Outre la corruption des mœurs des Luquois, il s'apperçoit que celles de ses nouveaux Compagnons ont elles mêmes grand

besoin de réforme : l'hypocrisie & l'incontinence, la gloutonnerie & la paresse, l'orgueil & l'avarice possédent entiérement la majeure partie des membres de la petite Communauté ; & il se trouve chargé de les réformer ainsi que les habitans de la ville.

L'un des plus mauvais sujets du Convent est frere *Antolin*, qui vient d'entamer une intrigue avec une dévote. Le pere Gardien (4) aux pieds de bouc, n'a perdu aucun de ses privileges infernaux, quoiqu'extérieurement métamorphosé. Il a conservé la faculté de connoitre les pensées les plus secretes des hommes, & cette faculté lui procure le moyen de découvrir tous les projets du méchant moine *Antolin* au moment où ils sont prêts à réussir. *Antolin* donne un rendés-vous à sa Maitresse ; le Diable vient à la traverse & trouble leur entrevue ; *Antolin* détourne à son profit partie des aumônes qu'il avoit reçues pour la Communauté : le Diable l'oblige à en rendre compte. *Antolin* se rend dans un lieu solitaire pour se régaler de viandes défendues un jour de jeûne, mais le Diable lui met la main sur le collet à l'instant où il va découper un jambon, & déboucher

(4) Pere Gardien, est le titre que l'on donne au supérieur d'un Couvent de Franciscains, ou de Capucins.

une bouteille de vin; le force de vuider ses manchés de toutes les friandises qu'il y avoit cachées, & le condamne à jeûner très-rigoureusement pour sa punition. *Antolin* est présenté de cette façon aux spectateurs comme un coquin rusé & vicieux. Je suis fort étonné que les moines Espagnols souffrent cela patiemment, ainsi que plusieurs autres pieces de Théâtre où ils sont cruellement tournés en ridicule. Cependant ils rient eux-mêmes en les voyant représenter, car il convient que vous sachiez, qu'en Espagne il est permis aux Moines de fréquenter les Spectacles, où il y a une place particuliere destinée aux gens d'Eglise.

Il y a quelques morceaux assez plaisans dans le *Diable prédicateur*, & plusieurs caracteres tout à fait opposés qui se font mutuellement valoir; principalement aux dépens des ordres Monastiques, particulierement de celui des Franciscains. Une nation accoutumée à une plus grande correction dans les ouvrages d'esprit, auroit peine à goûter des plaisanteries de cette espece, si indécemment mêlées avec les noms de *l'enfant Jesus* & de *l'Archange*, personnages peu convenables, & qui ne devroient point servir à l'amusement d'une multitude grossiere, on ne sauroit raisonna-

blement faire l'apologie de pareilles indécences. Les notions religieuses sont si fort offusquées dans cette nation par son penchant à la plaisanterie, qu'on m'a assuré que cette pièce ne se représentoit jamais que la salle ne fût pleine, & qu'elle ne fût fort applaudie. Quant à moi, elle m'a plusieurs fois révolté à la lecture je dois pourtant avouer qu'en quelques endroits elle m'a fait rire jusqu'aux larmes.

A *Lopes de Vega* & à *Calderon de la Barca*, on peut encore ajouter *Augustin Moreto*, qui tient la troisieme place parmi les Auteurs dramatiques Espagnols. Je ne connois que *trente six* de ses pieces en trois Volumes in quarto imprimés à *Valence* en 1676. je ne sais pas s'il en a publié d'autres. L'on en joue encore quelques-unes & par celle que j'ai lues, je m'apperçois que (semblable à ses prédécesseurs) il s'y rencontre de grandes beautés mêlées à de grands défauts. La Comédie, qu'il a intitulée, *le Cavalier*, est regardée comme un des chefs-d'œuvre du théâtre Espagnol, je l'ai lue avec plaisir.

Je ne connois aucun Drame Espagnol divisé en cinq Actes: La plus grande partie sont bornés à trois, qui ne portent point le nom d'actes, mais de *Journées*. Un

Poëte Espagnol est réputé ici grand observateur de *l'unité de tems*, s'il renferme son action dans l'espace de trois jours. Cette unité même est souvent négligée, ainsi que les deux autres, au sujet desquelles les François font un si grand fracas; comme s'il étoit impossible d'amuser & d'instruire son auditoire sans y adhérer strictement. Pour moi, je ne suis du tout point scrupuleux à cet égard. Lorsqu'un Auteur observe exactement les trois unités cela n'en est que mieux. Mais lorsque je vais à la Comédie, j'y vais dans la ferme résolution de m'abandonner au préstige de la scene: & pourvu que le Poëte fasse parler convenablement ses personnages, & conformément aux caracteres qu'il leur donne: je ne m'embarrasse guere qu'il s'écarte un peu de cette regle des *trois unités*. Que la fable soit ingénieuse, que la vraisemblance y soit observée, que les sentimens soient naturels, l'esprit & les plaisanteries neuves, que le stile en soit correct: L'Auteur ne doit pas craindre que je me range du parti de ses critiques, par amour pour aucune des regles recommandées par le *grand Corneille*.

Chaque Comédie est ordinairement intitulée par les Poëtes de ce pays *Comedia famosa* ou *la gran Comedia*, en tout au-

tre pays, on blâmeroit les Auteurs qui oseroient donner de pareilles épithetes à leurs productions; mais ici cela paroît tout simple. Quand même la piece seroit sifflée à la premiere représentation, elle n'en demeureroit pas moins *Comédie fameuse*.

Les Espagnols ont plusieurs autres compositions dramatiques, outre leurs *Autos*, *Loas*, *Tragedies*, *Comedies*, & Tragi-Comédies. Ils ont leur *Sainété*, qui est une espece de Farce en un Acte, ou Journée: Elle admet la musique, & est quelquefois entierement chantée aussi bien que la *Zarzuela*, qui est une espece de *petite piece* en *deux Actes* ou *Journées*.

La derniere espece de leurs Drames sont les *Entremés*, & les *Mocigangas*, qui consistent ordinairement en une, deux ou trois sçenes au plus; les interlocuteurs sont rarement plus nombreux que quatre, deux hommes & deux femmes. Je compte assez sur votre patience, pour hazarder de vous donner l'extrait d'un *Entremés* intitulé le *Clerc de paroisse*, qui m'a paru fort divertissant, malgré son incomparable absurdité.

Un paysan ouvre la sçene avec sa femme. „ Quoi! dit-il, que fais-tu là impertinente? nous avons été mariés depuis trois mois, „ & tu ne m'as point encore donné de

„ fils ! t'imagines-tu que je te laisserai ainsi
„ sans rien faire ? Par Saint Antoine ! je veux
„ que tu te conduise comme les voisines, ou
„ je t'étranglerai. Vois le barbier, notre plus
„ proche voisin, il a eu dans la premiere se-
„ maine de son mariage un aussi bel enfant
„ qu'il soit possible de voir ; la fille du
„ juge a accouché d'un autre, même avant
„ le mariage, à peine y a-t-il une seule
„ femme dans tout le village qui n'ait été
„ mere aussitôt que mariée, & pourquoi
„ ne le serois-tu pas aussi bien qu'elles ?
„ Ecoute, drolesse, ma patience est à
„ bout. Je m'en vais au marché, d'où je
„ serai de retour à diné, si tu ne m'as pas
„ fait un garçon lorsque je rentrerai, je te
„ romprai certainement les côtes."

La pauvre femme tâche plusieurs fois de l'interrompre, pour lui faire comprendre que c'est une preuve de sa vertu qu'elle ait tardé si long-tems à lui donner ce qu'il desire ; mais le manant est furieux, & n'écoute aucune raison. Il veut avoir sans retard un garçon ou il lui rompra les os. Il sort en maudissant l'impudence quelle a de vouloir se singulariser, & est resolu à la punir de sa paresse, si elle n'a pas un garçon à son retour du marché.

Le Clerc de paroisse entre avec la femme d'un de ses voisins.

„ De

„ De quoi s'agit-il, dit la Dame, qu'a
„ votre mari? pourquoi s'en va-t-il en co-
„ lere? Nous sommes accourus au bruit;
„ nous cragnions qu'il ne vous batît, que
„ veut ce nigaud."

Elle leur fait part à l'un & à l'autre de la sottise de son mari. „ Que dois je fai-
„ re, voisins? Je vous prie donnez-moi
„ un conseil, & tirez-moi, si vous le pou-
„ vez, de ce mauvais pas. Il me battra
„ sûrement si je ne fais pas ce qu'il
„ exige.

„ Il est aisé, replique l'autre femme,
„ de satisfaire cet imbécile; nous n'avons
„ qu'à lui supposer un enfant."

„ Comment pourrons-nous arranger cet-
„ te affaire, ma bonne voisine?"

„ Nous n'avons qu'à emmailloter le
„ Clerc de paroisse que voilà, & le cou-
„ cher dans le berceau; nous dirons en-
„ suite à votre mari que c'est l'enfant
„ dont vous êtes accouchée conformément
„ à ses ordres.

„ Rien ne sauroit être mieux, dit la
„ femme. Mon mari est un si grand sot,
„ qu'il croira tout ce que nous lui dirons:
„ qu'en ditez-vous, Monsieur le Clerc,
„ voulez-vous m'obliger?"

Le Clerc ne veut point consentir à être emmailloté: „ Je vous prie, Monsieur le

„ Clerc, faites moi ce plaisir!" Non, cer-
„ tainement, je n'y consentirai pas" —
„ pardonnez moi, consentez y, ou je serai
„ cruellement battue. Je vous supplie d'a-
„ voir pitié d'une pauvre femme!"

Après une breve altercation le Clerc consent, après qu'on lui a fait entrevoir que l'on a remarqué ses œillades, & qu'il obtiendra ce qu'il desire, s'il joue le personnage de l'enfant: Il n'a pas la force de résister à cette esperance, il est emmaillotté jusqu'au menton par les deux femmes, & placé dans le berceau.

Le mari rentre, revenant du marché, & met à terre une botte d'oignons qu'il a achetée pour le diné.

„ Eh bien, drolesse, qu'as-tu fait? as-tu....?

„ Je vous prie, mon mari, ne reveillez
„ pas le pauvre poupon. Vous avez un
„ fils, le voici, regardez, regardez!"

— „ Le Ciel nous soit en aide; voila un
„ enfant monstrueux! Il ne sauroit tenir
„ dans ce berceau. Qu'est-ce que cela
„ veut dire?

„ Ecoutez-moi, mon mari, vous m'a-
„ vez parlé si sérieusement, & m'avez si
„ fort épouvantée que la peur m'a fait
„ faire cet enfant contre la regle ordinai-

„ re. D'ailleurs vous m'avez dit si souvent, que le Clerc étoit le plus bel homme de la paroisse, que je me suis mis dans la tête de vous donner un garçon qui fût aussi beau que lui. Etes vous satisfait? Pourquoi ne me remerciez-vous pas? Dès qu'on le levera, il sera votre besogne tout aussi bien que vous, peut-être mieux. Que dites-vous, mon ami?"

„ Je dis, que tu es une excellente femme: réellement il ressemble on ne peut pas mieux au Clerc. Je n'ai vu de ma vie de ressemblance plus frappante; ôtons lui ses maillots. Je suis persuadé qu'il se tiendra sur ses jambes, & chantera une chanson avec nous. Victoire! J'ai un garçon aussi beau que le Clerc: Victoire, Victoire!"

C'est ainsi que finit cet *Entremés*, en chantant & en dansant, ainsi que se terminent tous les pieces de ce genre. Je n'ai pu m'empêcher de vous donner l'extrait de cette composition singuliere pleine de bouffoneries populaires; je suis bien trompé si l'idée ne vous fait pas sourire. La *Mociganga* n'est qu'une espece d'*Entremés* plus chargé de musique & de danse que le simple *Entremés*.

Je dois ajouter en faveur de ces deux especes de compositions, qu'elles présentent souvent l'une & l'autre des peintures vives & naturelles des mœurs du petit peuple en Espagne, surtout de celles des habitans des villes de Province, des Villages, & des Campagnes.

Les Espagnols n'ont aucun ouvrage dramatique en prose : du moins je n'en ai jamais vu de ce genre (5). Les vers dont ils font principalement usage dans leurs Tragédies, & dans leurs Comédies, sont de huit syllabes, quelquefois rimés, & quelquefois non rimés : quand à leur versification, ils ne paroissent pas se restraindre à des regles bien séveres ; souvent ils changent de mesure ; & ont des scenes entieres dont les vers sont plus ou moins longs que ceux du reste de la piece.

Je ne saurois vous dire l'effet que cette diversité de mesures produit sur le Théâtre : La mort de la Reine, m'a privé du plaisir de voir la Comédie en Espagne. A la lecture ce mélange n'est point agréable à l'oreille ; je m'imagine même,

(5) La *Dorotéa* de *Lopes de Vega* est en prose ; il est vrai qu'elle est si longue que je ne crois pas qu'il l'eût destinée au Théâtre, où je ne sache pas qu'elle ait jamais paru.

que des vers de huit syllabes doivent rendre le dialogue trop lent, par l'obligation où l'on se trouve de faire de fréquentes pauses ; il faut pourtant convenir, que ceux qui travaillent pour la sçene sont meilleurs juges que nous, & ont appris par l'usage & par l'expérience qu'elle est l'espece de mesure qui doit dominer dans leurs Drames. Les nationaux ne sauroient jamais se tromper à cet égard ; & je suis bien persuadé que l'usage m'auroit bientôt reconcilié avec ce genre de Poësie, que je ne saurois encore goûter. La premiere fois que j'ai pris du caffé & du thé, je n'en ai pas été trop content. Il fut un tems où je faisois peu de cas des vers Anglois de dix syllabes, & des vers Alexandrins des François ; la coutume & le temps m'ont gueri de mon dégoût, & me les ont fait admirer.

Peu d'étrangers savent que cette nation, aussi bien que l'Italienne, a plusieurs bonnes traductions des livres classiques Grecs & Latins ; & que la plus grande partie ont été faites par ordre de Philippe II. qui n'est connu par le général des Européens de de nos jours que comme un Monarque politique, & point du tout comme un Prince instruit, ou du moins qui aimoit les sciences au point de dépenser des

sommes considérables pour se procurer ces ouvrages dans sa langue maternelle. On a réimprimé un si petit nombre de ces traductions, qu'elles sont devenues actuellement très-rares, & ceux des Grands d'Espagne qui en possedent le receuil complet dans leurs Bibliotheques, sont très-glorieux de ce trésor.

Vous serez peut-être étonnés quand je vous dirai, qu'il est aussi très-difficile de receuillir tous les ouvrages de *Lopes de Vega*, quoique ce soit le Poëte dont les Espagnols fassent le plus de cas ; & qu'une partie ait été souvent réimprimée. J'ai été informé de bonne part que l'Infant Don Louis, frere de Sa Majesté, a chargé plusieurs des Ministres du Roi, résidens dans les Cours étrangeres, d'acheter tout ce qu'ils pourroient trouver des premieres éditions des ouvrages de cet Auteur, jusqu'à présent il n'a pas encore été en état de les compléter, quoiqu'il y ait dix ans que son altesse ait commencé ses recherches : personne, à ce qu'on assure, ne les possede en entier à l'exception du Duc de Medina Sidonia, qui passe pour le Seigneur le plus instruit de la Cour.

J'écris tout ce que je sais rélativement à la Littérature Espagnole, à mesure que cela me vient dans l'idée : comme mes con-

noissances sont très-superficielles ; il seroit inutile de vouloir vous en entretenir plus méthodiquement, je compte sur votre indulgence & que vous excuserez mon manque d'ordre. Je croyois avant mon arrivée à Madrid, qu'il m'auroit été facile de faire un receuil des livres Espagnols de Chevalerie, dont nous avons près de soixante & dix traduits en bon Italien, tous imprimés dans le courant du seizieme siecle. Mais je m'apperçois que pour parvenir à se procurer un pareil récueil il faudroit se donner tout autant de peine, que pour rassembler tous les ouvrages de *Vega*, ou les traductions Espagnoles des Auteurs classiques. Les Espagnols achetent sur le champ tous les livres de Chevalerie qui se présentent, celui qui en a le plus grand nombre s'estime fort heureux : On m'a dit que la Comtesse d'Oropeza en avoit un recueil complet dans son château, situé dans le village de ce nom, dont j'ai fait mention dans une de mes précédentes lettres.

Quand aux pieces de Théâtre, surtout les Tragi-Comédies, les Espagnols en ont plusieurs milliers, quelques-uns les font monter à sept mille ; ce qui me paroît incroyable ; quoique très-persuadé qu'ils en ont plus que nous, qui n'en pouvons compter que quatre mille tant bonnes que

mauvaises. L'on m'a encore assuré que de ces sept mille il y en a près de trois cents restées au Théâtre : c'est-à-dire qui se jouent journellement sur les deux Théâtres de cette Capitale ; les Anglois, ni les François ne sauroient en compter un si grand nombre, à peine leurs auditeurs peuvent-ils soutenir la représentation d'une centaine de celles qui composent le fond national du Théâtre. Je dois pourtant convevenir qu'autant qu'il m'appartient d'en juger, les spectateurs Anglois & François me paroissent plus délicats, & d'un goût plus rafiné que les Espagnols. Lorsqu'il se trouve dans une Comédie plusieurs scénes plaisantes qui les font rire, les Espagnols la trouvent bonne, & l'applaudissent ; ils rient de plaisanteries qui révolteroient les Spectateurs de ces deux Nations.

Je ne saurois pourtant parler bien affirmativement sur ce sujet : l'idée que je me suis formée d'un Auditoire Espagnol, n'est uniquement fondée que sur les conjectures que j'ai faites d'après la lecture de leurs Drames les plus célebres, & les plus généralement applaudis. Un Poëte Espagnol doit nécessairement présenter quelque caractere burlesque, même dans la Tragédie la plus sanglante ; s'il veut être applaudi, le mélange des sentimens & des passions

des Rois & des Héros avec la bousonerie & les plaisanteries des personnages du plus bas étage est un assemblage qu'on ne goûteroit pas sur les Théâtres Anglois & François.

Vous connoissez le nom de *Quevedo*, dont les songes, ou visions sont traduits en Italien ainsi que dans toutes les langues de l'Europe. On ne connoit guere hors de l'Espagne que ces visions de tous les ouvrages de cet Auteur; je possede cependant cinq gros Volumes in quarto de lui; par lesquels je vois qu'il ne s'est pas borné à des productions de pur agrément, & de plaisanterie. Il a beaucoup écrit sur l'Histoire, la Politique, & la Théologie; les Espagnols le placent au rang de leurs meilleurs Poëtes. L'Historien de sa vie nous apprend, qu'il étoit d'une naissance distinguée, qu'il savoit le Latin, le Grec, l'Hébreu, & l'Arabe, & qu'outre cela il parloit plusieurs langues modernes. Son principal mérite consistoit pourtant dans la vivacité de son imagination, & dans son style enjoué, sa vie du *Grand Tacano* est une peinture de la populace la plus dépravée & la plus vile, qu'on n'a jamais pu égaler dans aucune autre langue. Tacano signifie, un *Taquin*, un *Fourbe rusé*.

Parmi les Auteurs modernes Espagnols, le plus célebre est un Benédictin nommé le *Pere Feyjoo*. J'ai vu une édition de ses Oeuvres en huit Volumes in quarto. Il vit & écrit encore, mais je n'ai pas assez lu de ses Volumes pour me hazarder à vous donner une idée de sa maniere d'écrire, & pour apprécier ses productions: par ce que j'en ai vu en courant, je ne saurois croire qu'on eût pour ses ouvrages de l'autre côté des pyrenées la même vénération qu'on leur témoigne dans ce pays. C'est pourtant une régle reçue chez moi, qu'un Auteur généralement estimé de ses compatriotes pendant plusieurs années, comme celui-ci l'a été, doit nécessairement avoir des talens, quelles nombreuses que puissent être ses fautes. Les Critiques de la nation l'ont attaqué sévérement, & je suis persuadé que ce n'a pas toujours été sans succès. Il est si aisé de réussir quelquefois lorsqu'on s'occupe à découvrir des erreurs & des endroits foibles, même dans les meilleurs livres! Cependant les talents de *Feyjoo* ont soutenu les efforts des critiques & des folliculaires Espagnols, dont les ingénieuses remarques ont été aussitôt oubliées que connues, ainsi qu'il arrive en Angleterre, ou les critiques minutieux sont aussi communs que les huitres & les moules.

Les Espagnols placent immédiatement après *Feyjoo*, le pere *Jarmiento*, le pere *Flores*, & le pere *Buriel*, le premier est Bénédictin comme *Feyjoo*, le second Augustin, & le dernier Jésuite. On croiroit presque que toute l'érudition d'Espagne, ainsi que celle d'Europe dans les siecles de la barbarie, & l'ignorance, seroit confinée dans les Cloitres. Je n'ai point encore eu l'occasion de rien lire de ce que ces trois Auteurs ont publié, n'y d'aucun autre Espagnol vivant, à l'exception de *l'Histoire du fameux prédicateur fray Gerundio*, composée par *De l'Isla*, autre Jésuite, je vais vous en donner une idée superficielle.

Cet ouvrage, dont il n'y a que le premier Volume de publié est un in-quarto d'environ quatre-cents pages y compris l'Introduction ou discours préparatoire. Il n'y a que deux ans qu'il a été imprimé dans cette ville.

Le principal but de ce livre est de réformer la chaire en Espagne, en tournant en ridicule les mauvais prédicateurs, qui paroissent y être très-nombreux.

Pour réussir dans un projet si loüable, le Pere *De l'Isla*, (qui n'a point mis son nom à cet ouvrage) nous fait le reçit, & nous peint le caractere de *Gerundio*, homme

de basse extraction, & auquel on a donné une éducation très-bizare.

Les parents de *Gerundio* sont fortement entichés de tous les préjugés, si ordinaires aux paysans Espagnols : parmi leurs différens ridicules, leur entêtement stupide pour tout ce qui porte l'habit de moine n'est pas un des moins considérables, de sorte qu'ils dépensent la majeure partie de leurs revenus, à excercer l'hospitalité envers eux & que ceux de tous les différens ordres, sont toujours sûrs d'un repas & d'un lit, toutes les fois qu'ils passent à *Campazas*, village peu connu où ces bonnes gens font leur résidence.

Par ce moyen *Gerundio* avant l'adolescence fait connoissance avec beaucoup de moines, qui lui inspirent un grand nombre d'idées extravagantes & ridicules, qu'il dépose fidélement, & dont il forme un trésor dans sa mémoire qui n'est malheureusement que trop tenace.

Le pauvre *Gerundio* encore enfant, est envoyé chez un Maitre d'Ecole de Campagne pour y apprendre les premiers principes des sciences, ce magister n'est pas moins ignorant que présomptueux: pour donner un exemple du caractere de cet homme il suffira de savoir qu'ayant parcouru plusieurs traités d'Orthographe, contre lesquels il

a plusieurs objections; il se forme un systême dans lequel, parmi les principales regles qu'il établit, il préscrit à ses éleves de la maniere la plus précise, *que les noms des petites choses doivent être écrits par une petite lettre au commencement du mot & les noms des grandes par une lettre majuscule.* Ainsi, par exemple, le mot *Souris* doit être écrit par une petite lettre, & celui de *Montagne* par une grande. Malheur aux écoliers à qui il arrive de manquer à se conformer à cette regle, ou à aucune des autres de son invention! Il ne peuvent éviter le fouet; *Gerundio* n'est cependant jamais fouetté; par ce que plus les préceptes sont absurdes, mieux il les retient.

Rien de plus brillant, que les couleurs avec lesquels le pere *Del l'Isla* peint successivement les différens caracteres des maîtres du pauvre *Gerundio*; & des différens originaux qui lui inspirent tour à tour des idées ridicules & extravagantes.

En passant d'un College, & d'un professeur à un autre, Gerundio parvient au pinacle de la démence dans l'art de penser. D'une orthographe & d'une prononciation vicieuse il arrive aux pointes & aux jeux de mots, delà il s'éleve jusqu'aux anagrames, & aux acrostiches, & parvient en-

fin, aux niaiseries sublimes, comme les vers Leonins, & autres sottises du même accabit. A peine a-t-il atteint sa seizieme année qu'il s'entête si fort de ces mauvais principes qu'il n'y a plus aucun espoir de de l'en désabuser. Son entendement est si fort offusqué & bouché lorsqu'il se fait moine, que les arguments les plus convaincants contre les idées qu'il s'est formées de la véritable éloquence, employés de la maniere la plus simple par deux ou trois de ses supérieurs, personnages éclairés, & raisonnables sont non-seulement inutiles mais ne servent qu'à augmenter son mauvais goût; & qu'il continue à parcourir la carriere qu'il s'est tracée avec la plus grande tranquillité, méprisant chaque jour davantage tout ce qui est naturel, & facile à concevoir. Tourmentant continuellement sa cervelle pour en tirer des idées bizares, peu naturelles, & singulieres.

Tels sont les principaux traits de *Fray Gerundio* prédicateur du premier rang, *Del Isla* n'a pas manqué de nous donner des morceaux de ses premiers sermons, dans l'intention, ainsi que je l'ai déja dit, de réformer la Chaire en Espagne, & de faire honte aux mauvais prédicateurs. Il a fait paroître son ouvrage dans cette ville: il se trouve décoré d'un grand nombre d'ap-

probations qui lui ont été données par les savans, & les personnages les plus distingués dans la République des lettres Espagnoles, auxquels il l'avoit communiqué avant que de le donner à l'Imprimeur. Les Inquisiteurs eux-mêmes l'ont encouragé à le publier (6) & ont rendu témoignage par écrit de l'utilité de cet ouvrage, qu'ils croyoient pouvoir contribuer à amener une réformation aussi nécessaire que désirable. *L'Histoire du fameux Prédicateur Fray Gerundio*, (dit le Pere *Alonso Cano*, l'un des Censeurs de l'Inquisition) est un de ces heureux expédiens que l'indignation, où la nécessité suggerent lorsque tous les „ moyens qu'on a tentés ont été infruc„ tueux, il ajoute un peu après, nous ne „ ne devons pas non plus trouver mauvais „ que la dose de caustique, & de sels „ corrosifs soit un peu forte, l'on ne

(6) M. Clark prétend, que ce pere (auquel il donne le titre de Docteur) a été persécuté *par les Inquisiteurs* qui lui ont imposé silence à cause de *Fray Gerundio* : le fait est pourtant tel que je l'expose, l'Inquisition loin de condamner l'ouvrage, l'a approuvé: son approbation se trouve imprimée en tête du livre. M. Clark, est toujours piqué contre l'Inquisition: il ne perd aucune occasion de la décrier! Je ne blâme point son zéle, surtout lorsqu'il a la vérité pour base.

„ guérit pas la gangrenne avec de l'eau „ rose."

Malgré l'approbation de l'Inquisition, & de quelques uns des membres les plus savans du Clergé Espagnol, quelques ordres Réligieux, surtout celui de St. Dominique, & tous les mendians se sont élevés contre cet ouvrage aussitôt qu'il a paru. Ils ont représenté au Roi (il me paroit que ce n'a pas été sans fondement) que cette cruelle critique ne manqueroit pas de porter atteinte au respect dû aux Ministres de l'Evangile, & jeteroit un ridicule sur tous les ordres réligieux aux yeux du vulgaire, ce qui produiroit un relâchement total & peut-être même la ruine de la Réligion du Royaume.

Pareils allégués, soutenus avec la plus grande vivacité par les moines, & appuyés du crédit de plusieurs prélats, ont obligé le Conseil de Castille à examiner cet ouvrage avec l'attention la plus scrupuleuse, cet examen a été suivi de sa suppression plutôt pour le bien de la paix que pour aucune autre raison.

En conséquence il est très difficile actuellement de s'en procurer un exemplaire; plusieurs ayant été lacérés conformément aux ordres du Conseil. J'ai pourtant eu le bon-

bonheur de m'en procurer un, je l'ai lu avec beaucoup de plaisir. Quand au langage & au stile, peu de nations, à mon avis, ont un ouvrage comparable à *Fray Gerundio*, le siecle présent n'a rien produit d'aussi plaisant. Je suis réellement du sentiment des Espagnols qui le plaçent à côté du célébre ouvrage de *Cervantes* qu'il égale à plusieurs égards. Ce *Gerundio* peut produire le même effet sur les Receuils de Sermons que *Don Quichotte* a produit sur les livres de Chevalerie. Le pere *De l'Isla* a son second Volume tout prêt; mais la défense qu'à essuyé le premier, en a empêché la publication, il court en Manuscript, & l'on dit qu'il est comparable au premier.

Ce moderne *Cervantes* est pourtant inférieur en ceci à l'ancien; il a rempli nombre de ses Chapitres de trop de déclamations contre un livre Portugais, qui ne méritoit pas une longue réfutation, & de plusieurs réflexions critiques épisodiques sur la littérature étrangere, il parle d'une maniere trop présompteuse, & trop décisive de choses dont il n'est que peu instruit. Par là il découvre non-seulement son peu de connoissance de l'état présent des sciences chez les autres nations; & se rend ridicule par un étalage d'érudition déplacée; mais en-

core il interrompt mal à propos le fil de son Histoire, qu'il auroit du continuer sans le perdre jamais de vue, quelques justes qu'eussent été ses réflexions. Il me paroit que ce défaut a été assez généralement celui de tous les Auteurs Espagnols tant anciens que modernes. Ils ne peuvent s'empêcher d'étaler, & de mêler dans tous leurs ouvrages une certaine érudition pédantesque, souvent très-étrangere à leur sujet.

Je ne dirai plus qu'un mot de ce livre du pere *De l'Isla*; c'est que les mœurs des moines & de la populace Espagnole y sont parfaitement rendues.

Je vais à présent vous rendre compte d'un ouvrage d'une tout autre espece que le précédent.

Vous savez qu'il y a à l'Escurial une Bibliotheque très-considérable, dans laquelle, parmi des milliers de manuscripts précieux en différentes langues, il y en a une grande quantité d'Arabes, dont il y a longtems que les gens de lettres voudroient avoir quelque connoissance.

On a tenté plusieurs fois en différens tems de les satisfaire; mais toujours vainement, jusqu'à ce qu'enfin le Roi *Ferdinand* prédécesseur du Monarque actuellement regnant a jugé à propos de char-

ger le Docteur *Michel Casiri* (7) d'entreprendre ce travail.

Ce *Casiri* Syro-Maronite de naissance, qui a été long-temps Bibliothéquaire de l'Escurial, a enfin après plusieurs années publié le premier Volume de son ouvrage (qui sera suivi de plusieurs autres) intitulé *Bibliotheca Arabico-Hispana Escurialensis, sive librorum omnium MSS. quos Arabicè ab auctoribus magnam partem Arabo-Hispanis compositos Bibliotheca cœnobii Escurialensis complectitur. Recensio & explanatio opera & studio Michaelis Casiri, Syro-Maronitœ, Presbyteris, S. Theologiæ Doctoris &c. Tomus Prior.*

Ce Livre qui ne fait que sortir de dessous la presse dans cette ville, est un in-folio d'environ 550 pages, imprimé avec les meilleurs caracteres sur d'excellent papier: les manuscripts dont il y est fait mention sont au nombre de 1628 (8) rangés en douze Classes savoir: Celle des

(7) M. Clark le nomme *Syri.*

(8) Ils sont au nombre de 1630. quoiqu'il n'en compte que 1628. un pur hazard m'a fait remarquer, que la Classe des Poëtes commence par erreur au nombre 268. qui devroit être 270. la Classe précédente des Rhétoriciens finissant par le No. 269. marqué par une autre erreur, 259.

Grammatici.
Rhetorici.
Poëtici.
Philologici & Miscellanei.
Lexicographi.
Philosophi.
Ethici & Politici.
Medici.
Ad Historiam Naturalem Pertinentes.
Theologici.
Dogmatici, Scholastici, Morales, & Christiani.

Les remarques, & les observations de *Casiri* dans cet ouvrage sont nombreuses & très-curieuses, il n'auroit jamais été capable de les rassembler s'il n'avoit possédé perfaitement les langues orientales, & été doué d'ailleurs de la plus profonde érudition. Mais j'écris une lettre, & point un Volume ; ainsi je passerai sous silence plusieurs de ses remarques, & me contenterai d'en extraire un petit nombre.

Dans le Classe intitulée *Medici* se trouvent plusieurs traductions Arabes du Grec *d'Hippocrate*, de *Galien*, & de *Dioscorides*, ainsi que différens Commentaires des Interpretes Arabes, outre nombre d'ouvrages originaux de plusieurs médecins de cette nation parmi lesquels est *Rasis*, ori-

ginaire de Perse, *Avicenne* fils d'un Persan; mais né à *Bokhara* en Arabie; *Baitar*, né à Malaga en Espagne, & *Maimonides*, juif d'extraction, né à *Cordoue*.

Sous cette Classe, le Docteur *Casiri*, nous donne (dans son Latin traduit de l'Arabe) les vies des sept Personnages susnommés, & en outre celle de *Platon* & *d'Aristote*, dont une partie des ouvrages ainsi qu'il paroit par sa Bibliotheque avoient été traduits par différens Auteurs, ainsi que ceux *d'Hipocrate*, de *Galien*, & de *Dioscorides*.

Dans la Classe intitulée ad *Historiam Naturalem Pertinentes*, dans le détail du livre sous le nombre C M I. on trouve un Catalogue des Auteurs Arabes qui ont écrit sur l'Agriculture.

La Classe intitulée *Theologici*, est composée principalement de Manuscripts de l'Alcoran, & de ses différens Commentaires.

Onze Volumes seuls forment la Classe intitulée *Christiani*. Le second est une réfutation de l'Alcoran, écrite en Arabe & un Latin par un moine Romain, & le dernier une Grammaire en trois langues, c'est-à-dire en Arabe, en Persan & en Turc, avec la traduction Latine à côté.

Mais la Classe qui a le plus attiré mon attention est celle intitulée *Poëtici*. Les Manuscripts de cette division montent à *deux cents vingt-un*, dont trente-un in folio, *cinq cents* in quarto, les *quatre-vingt-cinq* restants sont octavo. Il ne faut cependant pas vous imaginer que cette Classe ne contienne que des Poëtes. *Casiri* y a compris non-seulement ceux qui ont composé des vers, mais encore ceux qui ont écrit sur la Poësie; surtout les critiques & les commentateurs. Je suis en cet instant très-irrité contre ma destinée, qui ne m'a pas permis de m'appliquer à l'étude de la langue Arabe, & de pouvoir par ce moyen lire à l'Escurial ces deux cents vingt-un Volumes, ou du moins entendre les morceaux que le docteur en a cités dans son ouvrage. Comme les Romains membres de l'Académie des Arcades seroient étonnés de m'entendre disserter à mon retour, sur les beautés des sublimes Poëtes *Zohair*, *Abulol*, *Mahlab*, *Abdelmaged*, ou sur les immortels Commentateurs *Atsaied*, *Khalil*, *Abdalla*, *Fadlalla* & cent autres!

Le Docteur *Casiri* a traduit en prose Latine plusieurs morceaux de Poësie Arabe; mais il reconnoit que dans sa version littérale ces vers en certains endroits pour-

ront paroitre bien peu de chose, il ajoute en maniere d'apologie que:

„ Ces vers rélativement à la pensée,
„ sont très-subtils ; & l'expression en est
„ ingénieuse. Mais il en est de la Poësie
„ Arabe comme de celle des autres lan-
„ gues, elle perd, par la traduction, de son
„ harmonie & de sa grace naturelle : l'on
„ ne doit point en être surpris, attendu
„ que chaque langue a sa syntaxe, & une
„ façon particuliere de s'exprimer tout à
„ fait différentes de celles des autres."

A cette remarque, qui ne sauroit être contestée par aucun de ceux qui savent seulement deux langues à fond, *Casiri* ajoute une digression de sa façon qu'il intitule: *Arabicæ Poeseos Specimen & Pretium.*

On nous dit dans cette digression, que les Arabes cultivoient la Poësie avec le plus grand zele, que les gens du premier rang parmi eux, faisoient de grandes libéralités à leurs Poëtes célebres: que dans certains jours fixés ceux de Fez avoient coutume de s'assembler de très-bon matin à l'hôtel du Gouvernement pour y réciter des vers à la louange de Mahomet devant une grande affluence de peuple; & que celui dont les vers étoient le plus applaudis, recevoit cent ducats d'or, une robe riche, un beau cheval, & une jolie fille. Les autres Poë-

tes n'avoient chacun que cinquante ducats: que dans des tems plus reculés, les talens Poëtiques bien décides donnoient le droit d'aspirer à la noblesse: que lorsqu'un Poëte qui avoit quelque célébrité, arrivoit dans une ville, les femmes des différentes Tribus, s'empressoient d'aller à sa rencontre avec des tambourins, & d'autres instruments de musique dans leurs mains, ainsi quelles en usoient lorsqu'elles assistoient à des noces: qu'elles lui préparoient un superbe diné, & le montroient à leurs enfans comme un modéle qu'ils devoient tâcher d'imiter. Le Poëte *Alaeldin* (ajoute Cafiri) reçut en une seule fois cinq mille Ducats d'or (numeri aurei) de *Malek Aldhaer Bibar*, Roi d'Egypte, pour deux distiques seulement, lesquels (cette remarque est de moi) ne procureroient pas cinq sols de nos jours à leur Auteur. Je vais vous les transcrire pour vous mettre à même de les apprécier.

Mærore ne afficiaris. Quod Deus decrevit, illud erit; quodque inevitabili decreto statutum est, fiet.

At inter motum & quietem ex momento res componitur, & negotium hoc facile reddetur.

Je m'imagine que dans l'original Arabe ces deux distiques peuvent être très-beaux; mal-

malgré leur excellence les Souverains de nos jours connoissent trop bien la valeur de cinq mille Ducats pour les donner pour deux distiques, quelques merveilleux qu'ils puissent être.

Permettez moi, à présent, de vous traduire quelques paragraphes de la digression de *Casiri* sur la Poësie Arabe, qui contiennent quelques particularités qui m'ont parues très-curieuses.

„ Les Arabes ne représentent point comme font les Européens de Tragédies ni de Comédies : aucun de leurs Auteurs ne nous apprend qu'il existe chez eux des ouvrages de cette espece : nous avons pourtant dans nos Bibliotheques une ou deux Comédies Arabes, dont je parlerai ailleurs. Il ne se trouve dans leurs Poësies aucun mélange de la Mythologie Grecque, car ils ont la plus forte haine pour les noms ainsi que pour le culte des Divinités payennes. Ils ont cependant des fables de leur invention, ajustées à leur génie & à leur religion. Ils exaltent les vertus des héros, & célebrent leurs actions sous les noms de personnages feints. Ils déclament contre les vices, & s'élevent contre la dépravation des mœurs ; ils ont eu dans ce dernier

„ genre de Poëfie quelques écrivains qui
„ y ont excellé.

„ La Poëfie Arabe, ainfi que celle des
„ autres langues, a certaines regles auxquel-
„ les elle eft aftreinte : elle en a qui lui
„ font tout à fait particulieres, comme nous
„ allons le démontrer. L'on trouve chez
„ ce peuple prefque toutes les efpeces de
„ Poëfie qui nous ont été tranfmifes par
„ les Grecs & les Latins; fpécialement,
„ l'Idyle, l'Elégie, l'Epigrame, les Odes,
„ les Satires &c. lesquelles prifes collective-
„ ment paffent fous le titre général de *Di-*
„ *van*, c'eft-à-dire *d'Académique*, titre que
„ leurs Poëtes mettent ordinairement à la
„ tête de leurs ouvrages.

„ Les Arabes diftinguent leur Poëfie
„ (c'eft-à-dire la partie rimée) par le mot
„ de *Scheer*, qui fignifie *poil*, (ou *cheve-*
„ *lure*) & comparent leur ftructure à celle
„ d'une tente faite *de poils de chevre* (ou de
„ peaux) & liée avec des cordes à des pi-
„ quets: c'eft pour cette raifon, qu'un
„ vers eft nommé *Bait* (maifon) comme
„ étant un bâtiment compofé de rimes par-
„ faites, ou un édifice complet.

„ Le vers Arabe eft compofé de fylla-
„ bes longues & breves, dont on forme
„ quatre pieds, le premier desquels eft

„ nommé *corde légere*, il consiste en deux
„ syllabes, l'une longue & l'autre breve,
„ ou comme s'expriment les Arabes une
„ consonne *mouvante* & une *consonne stable*, le second pied s'appelle la corde
„ *pesante* (ou *grave*) elle consiste en consonnes *mouvantes* (c'est-à-dire à laquelle
„ est annexée une voyelle qui n'est point
„ *stable* ou *réposée* mais prononcée) le troisieme pied se nomme *le piquet conjoinct*
„ (il procede doucement, & sans interruption) ses deux premieres consonnes
„ sont *mouvantes* & ses dernieres *stables*,
„ ou *reposées*. Le quatrieme pied se nomme le *piquet déjoint*, dans celui-ci
„ une lettre *stable* se trouve entre deux autres, chacune desquelles est *muée* (c'est-à-dire prononcée avec une voyelle).

„ Les différentes parties de leurs vers
„ sont composées de ces pieds, les cordes
„ & les piquets se suivant alternativement:
„ c'est de leurs différentes combinaisons
„ que leurs Poëmes prennent leurs diverses dénominations. Les Arabes dénotent
„ la quantité ou la mesure par les termes
„ techniques suivans. *Mostafelon* signifie
„ une suite de trois pieds, savoir une *corde légere*, un *piquet déjoint*, & une seconde *corde légere*. *Faelaton*, par lequel ils entendent pareillement trois

„ pieds, premierement une *corde légere*, „ secondement un *piquet conjoint* & der- „ nierement une *corde légere*. *Faulon* si- „ gnifie la combinaison de deux pieds seu- „ lement, dont le premier est un *piquet* „ *conjoint* l'autre une *corde légere*. *Mo-* „ *tafailon* dénote trois pieds, une *corde* „ *grave*, une *légere* & un *piquet conjoint*. „ *Motafailaton*, signifie trois pieds de sui- „ te, savoir un *piquet conjoint*, une *corde* „ *grave* & une *corde légere*.

„ Par conséquent la mesure, & la quan- „ tité du vers Arabe, ne consiste que dans „ le nombre déterminé, & alternatif des „ consonnes *mouvantes* & *stables*, c'est-à- „ dire en ces deux choses l'harmonie & la „ rime. La premiere n'exige que le nom- „ bre de pieds, la seconde outre le nom- „ bre régulier de pieds veut encore que „ chaque vers soit terminé par des sylla- „ bes du même son, (c'est-à-dire rimées.) „ Elles se succedent quelquefois de trois „ en trois dans les épigrames, les odes „ &c. & quelquefois elles se suivent im- „ médiatement: ce qui n'arrive que dans „ les Poësies qui ont plus de sept vers.

„ Chaque vers a deux hémistiches, qui „ joints ensemble forment un vers com- „ plet, chacun de deux hémistiches qu'on „ nomme *porte*: joints ensemble: ils s'ap-

„ pellent *bivalve* ou *double porte*, par une
„ métaphore prise d'une porte cochere, qui
„ est fermée de deux côtés par une porte
„ pliante.

„ La premiere partie de l'hémistiche se
„ nommé *accès*, (9) ou approche; la der-
„ niere la *proposition*; la syllabe finale du
„ dernier hémistiche qui fournit la rime
„ se nomme la *pulsation*, (ou celle qui
„ frappe.)

„ De l'ordre varié, & de la différente
„ position des cordes & des piquets naiss-

(9) Comme les Arabes habitoient sous des tentes, nous n'avons point lieu d'être surpris qu'ils tirassent leurs métaphores d'objets qui étoient continuellement sous leurs yeux : & qu'ils les appliquassent à ce que Milton appelle la *construction des vers*. Le mot que *Casiri* a rendu par celui *d'accessus* est traduit par *Golius* dans son Dictionnaire Arabe : *anterior pars pectoris*; sive *thorax*. Il peut par conséquent très-bien signifier la *partie anterieure*; ou le *porche d'une Tente*. Le mot suivant *propositio* est plus obscur. L'original dérive d'un mot qui signifie *offrir* ou *présenter* quelque chose; il est rendu par *Golius* par *palus tentorii*. Comme ce *palus tentorii* étoit le vestibule ou le seuil de la porte de la Tente, qui se présentoit d'abord, à la vûe avant qu'on parvint à la partie intérieure, je conçois qu'il en a pris son nom, & qu'il est devenu par la suite un terme Technique én Poësie : mais il ne me paroit nullement que le mot *propositio* fasse naître une pareille idée.

„ sent quinze especes de vers, compris
„ dans cinq *periodes* ou *cercles*.

„ Le premier cercle, qui est qualifié
„ de *différent*, (ou de *diversifié*) com-
„ prend trois sortes de vers, le *long*, *l'éten-*
„ *du*, & le *développé*, qui est formé de
„ dix longues syllabes & de quatre bré-
„ ves, ou de quatorze *mouvantes* & de dix
„ *stables* ou *reposantes*: ici l'on doit ob-
„ server que ces trois especes ne sont point
„ distinguées l'une de l'autre, par le plus
„ ou par le moins de syllabes; mais uni-
„ quement par leurs lettres *mouvantes* ou
„ *stables*, en conséquence desquelles elles
„ sont rangées dans leurs différentes Clas-
„ ses.

„ Le second cercle est appellé *Composé*
„ sous cette dénomination sont compris
„ deux especes de vers, le *parfait*, & le
„ *copieux*: ils ont chacun quinze lettres, qui
„ sont neuf *mues* & six *stables* ou *reposées*:
„ placés en différentes manieres: la mesu-
„ re de la premiere espece est le *Monta-*
„ *faalon* repété six fois; la mesure de l'au-
„ tre est le *Mofaalaton* qui est pareillement
„ repété six fois successivement."

Le troisieme cercle se nomme le *sembla-*
ble, auquel appartient trois genres de Poë-
sie, *l'Ode* ou la *Chanson*, la *Satyre*, &
l'Idylle, (ou l'espece de Poësie la plus

courte) chacun desquels contient douze consonnes qui sont *mues*, & huit qui sont *stable*, ou reposées.

„ Le quatrieme Cercle se nomme *l'abré-*
„ *gé:* sous cette dénomination sont com-
„ pris six sortes de vers; le *vif*, *l'éjacula-*
„ *toire*, (ou *impétueux*) le *léger*, le *si-*
„ *milaire*, le *concis*, & le *transporté* (ou
„ *précipité*) (10) chacun desquels con-
„ siste en douze lettres *mues*, & en neuf
„ *reposées.*

„ Le cinquieme Cercle se nomme le
„ *Concordant:* & ne renferme qu'une seu-
„ le espece de vers, qui s'appelle le *Con-*
„ *joint:* il est composé de douze conson-
„ nes *mouvantes* & de sept *reposantes.*

„ A ces quinze différentes sortes de vers

(10) Ces six mots donnent à peu près la même idée; dans l'original ce sont des mots qui signifient, le vif, l'impétueux, ou le mouvement précipité d'un animal, comme un cheval sautant, ou un cerf bondissant dans sa course. Je crois qu'il vaudroit mieux traduire le mot *emissum* par impétueux, que par éjaculatoire, & que *précipité* est préférable à *transporté*. Ils sont rélatifs à la mesure & point du tout au sujet de la composition.

N B. L'Auteur Anglois de ces lettres est redevable de cette notte & de la précédente ainsi que de la plus grande partie de la traduction de ce long passage, au savant M. Wheeler, Professeur en Poësie à Oxfort.

„ dont on vient de faire l'énumération,
„ d'autres en ajoutent une ſeizieme, qu'ils
„ nomment, la *d'habait rimée*, dans la-
„ quelle chaque hémiſtiche finit par une
„ rime. Cette derniere ſorte eſt un grand
„ ſujet de diſpute entre les Poëtes Arabes,
„ & eſt celle dont les Perſans font un très-
„ grand cas.

„ La Poëſie Arabe n'eſt pas aſſez ſcru-
„ puleuſement aſtreinte à ces préceptes
„ pour qu'elle ne s'en écarte jamais: ſes
„ Poëtes prennent aſſez fréquemment la
„ licence d'ajouter ou de retrancher une
„ ou deux ſyllabes, ſurtout lorſqu'une ſen-
„ tence grave ou pleine de ſel, une
„ exclamation ſententieuſe, ou une idée
„ ſaillante & ingénieuſe ſemble l'exiger, on
„ trouve ſouvent de pareilles licences chez
„ les Poëtes Grecs & Latins du premier
„ rang.

„ L'addition d'une ou de pluſieurs ſyl-
„ labes dans un vers eſt nommée chez les
„ Arabes, *Sarphil* qui correſpond au mot
„ Grec *Proſthéſis*: en ce cas le vers ayant
„ un pied de plus, change le mot *Mota-*
„ *faalen* en celui de *Motafaalaton*; l'abré-
„ viation, ou le retranchement des ſyllabes
„ à la fin eſt nommée par les Arabes *Athram*,
„ par les Grecs *Aphæreſis*."

Je crois qu'en voilà assez sur la Poësie Arabe ; & que cela doit suffire pour mon but. Ceux qui désireroient des instructions plus étendues sur cet objet, peuvent consulter (parmi ceux qui en ont traité en Latin) le pere *Philippe Guadagnoli*, dans son ouvrage publié à Rome en Latin & en Arabe dans l'année 1642. intitulé: *Institutions*, *ou principes de la langue Arabe*. *Guadagnoli* a donné Latin le systême complet de la Poësie Arabe, que *Dhialdin* surnommé *Alkhazragæus*, Espagnol de naissance, le premier des Poëtes, nous a laissé en vers très-élégants; ce traité se trouve encore terminé par plusieurs morceaux de Poësies Arabes.

J'espere que ce long extrait de l'ouvrage de Casiri, ne vous déplaira pas; & qu'il vous donnera une idée de la prosodie Arabe, plus complete que celle que vous pouriez tirer des livres imprimés que j'ai vus sur cette matiere; mais n'est-il pas surprenant qu'une nation qui a un penchant aussi marqué pour la Poësie, que celui que cette nation paroit avoir eue de tout tems, n'ait jamais pensé à avoir des pieces de Théâtre, & n'ait écrit ni Tragédies ni Comédies? Quelle différence n'y a-t-il pas de nations à nations?

Les Manuſcripts de l'Eſcurial prouvent inconteſtablement que les Arabes aimoient beaucoup la Poëſie, dans celui numeroté CCCLIV. ſe trouvent deux Catalogues d'écrivains Poëtiques, dont il ne reſte guere que les noms. La premiere liſte contient trente de ces noms, la ſeconde *cent deux* & dans le nombre ſuivant eſt un autre Catalogue de *cinquante neuf* autres.

Le Manuſcript marqué CCCCLVI. contient un receuil d'Epigrames de *præpoſtera libidine*, intitulé *puerorum deſcriptiones*. Le compilateur étoit un certain *Badereldin*, dont *Caſiri* parle en ces termes. „ C'étoit „ un homme très-dépravé, qui a receueilli „ trop fidélement (ces Epigrames) & a „ formé ce livre des ouvrages de vingt „ Poëtes, qui ont écrit ſur ce ſujet. Si „ vous ne faites point attention aux ob„ ſcenités, vous conviendrez que ces Epi„ grames ſont très-élégantes."

Mais il paroit que *Badereldin* & les vingt Poëtes deſquels il a tiré les Epigrames n'étoient pas les ſeuls écrivains vicieux de la nation. *Caſiri* ſous le nombre CCLXXI. dit en parlant *d'Abulol* natif de Syrie qui mourut aveugle en 1057. „ Il „ paroit que ce Poëte ingénieux & ſpirituel „ étoit peu religieux; il ſe moque ſouvent „ & très impudemment de la religion Chré-

„ tienne, ainſi que des ſectes Judaïques, „ & Mahométanes."

Les Poëtes Arabes dont les ouvrages ſont conſervés à l'Eſcurial, ne ſont pas tous originaires d'Eſpagne; du moins le titre du livre de Caſiri nout le dit: un certain nombre d'entr'eux étoient Aſiatiques & Africains, quelques-uns même étoient nés avant Mahomet. Lorſque Philippe ſecond conçut le deſſein de raſſembler dans cette Bibliotheque tous les ouvrages Arabes qu'il pourroit ſe procurer, pluſieurs perſonnes qui poſſédoient des Manuſcripts dans cette langue ne manquerent pas de lui faire leur cour en les envoyant à cette Bibliotheque. De cette maniere on en ramaſſa un grand nombre, & comme les ſucceſſeurs de ce Monarque ont long-tems imité ſon exemple; cette collection s'eſt graduellement augmentée par les livres que les Maures avoient cachés lors de leur expulſion dans différentes parties du Royaume, d'où il ne leur fut pas permis de les emporter. Dans quelques lettres Eſpagnoles & Latines de l'infortuné *Antonio Perez*, qui avoit été Secrétaire de Philippe II. (imprimées à Paris ſans datte.) Il eſt fait mention au verſo de la page 93. *d'un livre de main antique que l'on attribue à Salomon, & qui ſe trouve à St Laurent le Royal* (*l'Eſ-*

curial, *que l'Empereur Charles-Quint apporta avec d'autres du sac de Tunis* Mais ce qui a le plus contribué à remplir les tablettes de la Bibliotheque, c'est un accident dont il est fait mention par différens Auteurs Espagnols, & plus particuliérement par celui qui a écrit (11) *l'Histoire de la Vie*, *& des faits du Roi Philippe III.* voici ses propres mots. „ *El* „ *Gobernador* Pedro de Lara, *corriendo* „ *el mar de Barberia*, *Segò junte a Ualè y* „ *encontrò con dos navios en que iba la* „ *recamera del Rey* Zidan *de Marruecos*: „ *y haviendo peleado con ellos*, *los rin-* „ *diò. Hallò entre otras cosas preciosas* „ *mas de mil cuerpos de libros en lengua* „ *Arabe de Medicina*, *Philosophia*, *y buon* „ *Gobierno*, *iluminados y escritos con gran* „ *costà* [*vilos ante que Uuevassen al* Es- „ curial] *y el Zidan tuvé esta perdida por* „ *la mayor*, *y offreció al Rey por su resca-* „ *te grande suma*, *en cantidad de setenta* „ *mil ducados. La respuesta fuè entregasse* „ *todos los esblavos Christianos que se hal-* „ *lassen en su reyno*, *y con essos rescata-*

(11) Le nom de cet Auteur est inconnu. Son Histoire est conservée dans la Bibliotheque du Roi à Madrid. *Casiri* a tiré cette anecdote de la Préface de cet Historien, qu'il appuie par de bonnes autorités.

„ *rian los libros. El moro venia en ello,*
„ *si las guerras civiles que trahia con un*
„ Morabito *y con su sobrino* Muley Zeque, *dieran lugar à este intento y viendo*
„ *nuestro Catholico Rey que el suyo nollegaba hasta complir su deseò, mandò*
„ *llevar la Libreria al Convento Real de*
„ *San Lorenzo el del Escurial.*" C'est à-dire.

„ Le Gouverneur Pedro de Lara, étant
„ en croisiere sur la mer de Barbarie, arri-
„ va près de Salé, & rencontra deux vais-
„ seaux qui portoient les équipages de *Zi-*
„ *dan*, Roi de Maroc: Il les combattit &
„ les prit; & y trouva, parmi un grand
„ nombre de choses précieuses, plus de
„ mille Volumes d'ouvrages Arabes de
„ Médecine, de Philosophie, & de Po-
„ litique, enluminés, & parfaitement bien
„ écrits. Je les vis avant qu'on les trans-
„ portât à l'Escurial. *Zidan* regarda cette
„ perte comme très-considérable, & offrit
„ de les rachetter du Roi pour soixante
„ & dix mille Ducats: la réponse du Mo-
„ narque fut qu'il les lui rendroit pourvû
„ qu'il mît en liberté tous les esclaves
„ Chrétiens qui se trouvoient dans son
„ Royaume. Le Maure auroit accepté
„ cette condition, si ce n'avoit été la
„ guerre dans laquelle il étoit engagé

„ contre un certain *Morabile*, & contre
„ ſon couſin *Muley Zeque*: notre Roi
„ Catholique voyant que ce Prince Maure
„ tardoit à conclure, ordonna que les li-
„ vres fuſſent portés à l'Eſcurial."

Partout où le Docteur *Caſiri* fait mention dans ſa Bibliotheque de quelques-uns des Livres de cette priſe dépoſés à l'Eſcurial: il a ſoin de les diſtinguer des autres en ajoutant ces mots. *Ex Regia Bibliothecca Marochiana.*

Mais ſi l'Eſcurial fut enrichi par un accident, il fut appauvri par un autre qui penſa le détruire. En l'année 1661. un incendie fortuit conſuma la partie ſupérieure de cet édifice, & endommagea conſidérablement une vaſte ſalle entierement remplie de Manuſcripts Arabes, dont deux mille périrent dans les flammes. Je ne connois rien de ſi triſte que de ſonger au grand nombre de Bibliotheques que l'Hiſtoire nous apprend avoir été conſumées par le feu: pour moi je ne ſaurois approuver l'uſage où l'on eſt de former des amas immenſes de livres, & de les dépoſer tous dans un même lieu: outre qu'ils deviennent ordinairement inutiles aux gens de lettres; on court riſque de les perdre tous à la fois par le feu. Je ſuis décidé à léguer le peu que j'en ai aux enfans ſtudieux de mes amis,

dans l'eſpérance que quelques-uns d'eux en profiteront, ce qui n'arriveroit certainement pas ſi je les laſſois à une ſeule perſonne, ou ce qui eſt encore pire à une fameuſe Bliblíotheque. Il n'arrive que très-rarement, autant que j'ai pû le remarquer, que ceux qui raſſemblent des livres, ou ceux qui en héritent un grand nombre deviennent fort ſavans, peu de gens font cas des choſes qu'ils ont en abondance, & généralement les plus ſavans ſont ceux qui n'ont jamais eu beaucoup de livres en leur poſſeſſion.

Il convient d'obſerver que parmi les différentes productions Poëtiques des Arabes raſſemblées à l'Eſcurial, il ne ſe trouve pas un ſeul Poëme Epique & que *Caſiri* ne fait nulle mention qu'il en ait jamais exiſté aucun. Cette particularité ne doit pas nous donner une grande idée de leur imagination. Autant que je peux en juger par les différens morceaux que ce *Caſiri*; les Arabes ſe diſtinguoient plus par les ſentimens que par l'invention; & ſi je me trompe, (ce que je crois pas) les nations modernes Européenes, ainſi que les Grecs & les Romains, doivent, tout bien conſidéré, être préférées pour la Poëſie aux Arabes, ſurtout quand on conſidérera, que non-ſeulement ils n'ont jamais compoſé de Poëme

Epique; mais même quils n'ont rien produit dans le genre dramatique; les seuls ouvrages que l'on a trouvé à l'Escurial, qui ne sont qu'au nombre d'un ou de deux, méritent à peine ce nom, & n'étoient nullement propres au Théatre, ainsi qu'il paroit par ce qu'en rapporte *Casiri*.

Il n'est pas trop facile de se procurer l'ouvrage de *Casiri*, quoique récemment sorti de dessous la presse. Outre qu'on n'en a tiré que cinq cents exemplaires, le Roi a déja fait présent d'une bonne partie, & en a envoyé un à toutes les Universités célebres de l'Europe. Si celui dont j'ai tiré l'extrait informe que je viens de vous tracer ne m'avoit pas été donné, je n'aurois pu vous en rien dire: ce silence auroit considerablement abrégé ma lettre.

Voilà à peu près tout ce que je sais de la littérature Espagnole. Le Roi ne sauroit en être regardé comme le protecteur bien zélé, il a cependant contribué en quelque sorte à ses progrès. Il a fait du bien à *Casiri*, & placé avangeusement quelques savans qui se sont fait connoître par leurs écrits. Il vient depuis peu d'acquérir un emplacement considérable dans le voisinage de cette ville, dont il prétend faire un jardin de Botanique, qui sera sous la direction

de

de Don *Enazio Bernardès*, qui est un Médecin, qui (semblable au pere *Sarmiento* dont j'ai déjà fait mention) est très-habile dans l'Histoire naturelle, & a visité plusieurs Provinces de la Monarchie Espagnole pour ramasser des plantes, afin d'enrichir le nouveau jardin des productions de l'Espagne. Avant que de penser aux exotiques, je vous répete ce qu'il m'a dit lui-même.

Le Roi a aussi conféré des postes éminents dans la marine à Don *George Juan* & à Don *Antonio de Alloa*, qui aiderent Messieurs *de la Condamine* & *Bouguer*, à mesurer trois dégrés du méridien sous l'Equateur. En 1749 ces deux Officiers publierent conjointement en cette ville trois Volumes in Quarto, intitulés *Observations Physiques & Astronomiques*. Je n'ai point vu cet ouvrage (12) mais le Consul général Anglois, qui est un homme très-instruit, & qui a beaucoup d'esprit, m'a as-

(12) Nous l'avons vu, il est à la Bibliotheque de Geneve, & a 2 Volumes au lieu de trois ; Il est traduit en Anglois & en François ; cette derniere traduction est peu fidele ; l'original est imprimé à l'Imprimerie Royale : les caracteres & le papier sont très-beaux : nous ne dirons pas la même chose des estampes.

suré que plusieurs de leurs Observations sur la Philosophie naturelle sont neuves, toutes très-curieuses, & que la relation qu'ils donnent des possessions Espagnoles dans *l'Amérique Méridionale* est fort supérieure à toutes celles qui ont été publiées jusqu'à présent.

On peut encore mettre au nombre des savans de cette ville Don *Thomas Lopez*, Géographe du Roi, actuellement occupé à completer son Atlas Espagnol, qui à ce qu'on m'assûre sera très-exact. Les Espagnols ne manquent pas non plus d'écrivains qui se sont exercés dans l'agriculture & le commerce. Ils en ont plusieurs qui jouissent d'une très-grande réputation rélativement aux ouvrages qu'ils ont publié sur ces deux sujets. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, mon temps est trop précieux & trop limité pour qu'il me soit possible de tout examiner.

Le Roi admet dans sa confidence son Lieutenant Général d'Artillerie le *Comte Gazzola*, Seigneur Italien, très instruit de différentes branches de littérature, grand Ingénieur, qui cultive les beaux arts, & a le premier découvert les *Ruines de Poestum*, qu'il a visitées en personne du tems qu'il habitoit Naples, il les a fait des-

finer par *Sabatini*, & graver à ses dépens par *Bartolozzi* (13).

S. M. n'est point indifférente sur les progrès des arts, & protege efficacement son Académie Royale de peinture, de sculpture & d'architecture, récompensant très-souvent ceux qui s'y distinguent. Il a actuellement à son service, non seulement plusieurs artistes nés dans ses Etats, mais encore nombre d'étrangérs auxquels ils donne des salaires très-considérables. Les plus distingués parmi ces derniers, sont *Mengs* & *Tiepolo* dont j'ai dejà parlé; tous deux peintres du plus grand mérite, & l'Architecte *Sabatini*: ce dernier est l'éleve de *Vanvitelli*, dont il a épousé la fille: Il est chargé de dresser un plan pour nettoyer cette ville, que le Roi a resolu d'embellir de nouveaux Edifices; dont deux sont actuellement commencés, tous deux très-vastes, ils sont destinés l'un pour la Douane, & l'autre pour la Poste Générale.

Le Roi a commencé ici une Manufacture de porcelaine; qui fait de grands progrès, à ce qu'on assure. Il accorde aussi de

(13) Le Comte *Gozzola* a tardé si long-temps à publier ces desseins, qu'un Architecte Ecossois l'a à la fin dévancé & a publié en Angleterre une suite complette de ces ruines qu'il a levées lui-même.

grosses sommes pour l'avancement des Manufactures de soye, & de laine établies à *Ségovie*, *Talavera*, *Guadalaxera*, *Barcelone*, & autres lieux. Il a aussi ordonné qu'on réparât plusieurs grands chemins, & en a fait tracer deux nouveaux, qui conduiront de *Bilbao* en *Biscaye*, & de *Cadix* en Andalousie, à cette Capitale.

Ces entreprises ainsi que plusieurs autres de S. M. prouvent qu'il est un bon Roi; il seroit sûrement plus encore, si son prédécesseur ne l'avoit pas laissé chargé d'une dette immense, qu'il a résolu d'acquitter par degrés: mais les finances ne pourront être de long-tems sur un bon pied; sa mere les ayant fort épuisées pour lui procurer la couronne de Naples, dans un temps où il n'y avoit pas grande apparence qu'il montât sur le trône d'Espagne.

Pour conclure cette longue Epitre, je vous dirai qu'il y a huit Bibliotheques publiques dans cette ville, outre plusieurs particulieres, d'où j'infere qu'il y a ici beaucoup de gens de lettres, plus peut-être que les étrangers n'imaginent; quoique ce soit actuellement une mode presque générale dans différentes parties de l'Europe, d'avancer effrontément que les Espagnols sont très-ignorans.

LETTRE LVIII.

Ville riche, pourquoi. Longue conversation avec une Dame. Via Crucis. Anos, Estrechos, & Santos. *Tendre séparation entre amis.*

Madrid, 11 *Octobre* 1760.

Je ne crois pas qu'il soit au pouvoir humain de faire de cette Capitale une ville marchande, elle est trop éloignée de la mer pour cela; & n'a dans son voisinage nulle riviere navigable, elle est d'ailleurs située dans une Province, qui semblable à l'Estramadoure, ne sauroit, faute d'eau, être rendue fertile.

Malgré tous ces désavantages, Madrid est cependant une ville très-opulente, comme vous le comprendrez facilement, en considérant qu'elle a été pendant plusieurs siecles la résidence de puissants Monarques; & la demeure ordinaire de presque tous les Seigneurs opulents, & de la noblesse de cette Monarchie. L'or & l'argent y circulent abondamment, non-seulement des

Provinces voiſines; mais des vaſtes Royaumes poſſédés par cette couronne dans le nouveau monde, il ſe fait encore de promptes & de fréquentes additions à ces richeſſes ordinaires par celles des Vicerois, des Gouverneurs, & des autres Officiers ſupérieurs, qui généralement à leur retour du Mexique, du Perou, & d'autres pays éloignés, reviennent avec des proviſions de piſtoles, aſſez conſidérables pour être en état de paſſer à Madrid le reſte de leurs jours dans la plus grande aiſance & qui en laiſſent encore aſſez à leurs deſcendans, pour ſoutenir le même état pendant pluſieurs générations.

On comprend facilement, que le travail pénible eſt en quelque ſorte banni d'une ville de cette eſpece, qu'elle a nombre d'habitans, qui n'ont d'autre ſoin que celui d'imaginer quelque façon agréable de paſſer le tems. Les uſages ſinguliers ont dû néceſſairement être la conſéquence de cette ſituation unique, & comme la communication des deux ſexes eſt une des choſes les plus agréables de ce monde, cette nation a eu recours à pluſieurs inventions pour faciliter cette communication.

Le déſir que les perſonnes des deux ſexes ont dans ce pays de paſſer le tems

ensemble, est plus fort qu'on ne sauroit le croire, surtout chez ceux qui ont vécu long-tems en Angleterre, où les hommes de tout rang paroissent avoir honte d'être trop constamment dans la compagnie des femmes, & où le plus grand nombre s'abstient journellement de les voir pendant plusieurs heures, uniquement pour s'entretenir librement de politique, & boire ensemble tout à leur aise.

Les méthodes inventées par les deux sexes pour passer le plus de tems qu'il est possible ensemble, sont en grand nombre, cette lettre vous en fera connoître quelques-unes.

J'ai été ce matin sur les dix heures, faire visite à une Dame fort aimable, que j'avois entretenu hier au soir à la *Tertulia*, avec une espece de familiarité, des coutumes Angloises, ainsi que de mon voyage. Don Felix, qui la regarde comme un des êtres les plus raisonnables de Madrid, l'a priée de prendre soin de moi pendant mon séjour; elle & son époux ont promis de me le rendre aussi agréable qu'ils le pourront.

J'ai trouvé sa porte ouverte, & personne qui la gardât. J'ai monté l'escalier, j'ai heurté à la porte, qui m'a été ouverte par

un laquais; *Votre Maître y est-il?* Non, Monsieur: il vient de sortir. *Votre Maîtresse est-elle au logis?* Oui, Monsieur, ayez la complaisance de passer par ici, me montrant un appartement à gauche.

J'ai suivi ce qu'il me disoit, & après avoir traversé trois grandes chambres, j'ai entendu de la derniere qu'on parloit dans une quatrieme.

Dona Paula, puis je entrer?

Entrez, entrez, a crié la Dame; & je suis entré. Je l'ai trouvée assise au milieu de son lit, appuyée sur une demie douzaine de carreaux, & dans un déshabillé galant. Elle avoit une petite table devant elle couverte d'une serviette, avec une tasse de chocolat dessus, & quelques biscuits sur une soucoupe d'argent. Une demie douzaine de jeunes Gentilshommes étoient assis autour du lit sur des sieges; & j'ai eu de plus le plaisir de voir que je n'étois pas tout à fait avec des étrangers; ayant déjà fait connoissance avec quelques-uns de ces Messieurs à la Tertulia & chez Don Felix: Elle m'a dit de m'asseoir près d'elle, a sonné pour qu'on m'apportât du chocolat; m'a fait les questions & les civilités d'usage; après quoi la conversation a continué, & a duré près d'une heure sans se rallentir.

Sur les onze heures on nous a prié de

passer

passer dans la chambre voisine pour qu'elle pût se lever : peu après une jolie femme de chambre est venue nous dire que sa Maitresse nous attendoit à sa toilette où nous nous sommes rendus. Une coëffeuse étoit occupée à ajuster ses cheveux ; & l'on m'a assuré qu'il n'étoit pas ordinaire, dans ce pays, de se servir d'hommes pour cela ; si ce n'est chez les Dames de la premiere condition, qui ont souvent des perruquiers François. Je ne dois pas oublier de vous dire, que pendant l'heure que nous avons passée à la ruelle de son lit, plusieurs personnes de la compagnie sont sorties à mésure qu'il en est venu d'autres qui sont entrés dans l'appartement sans faire plus de cérémonies que s'ils étoient entrés chez eux ; prononcant seulement. *Deò Gratias* ou *Ave Maria*, à mesure qu'ils ont lévé le rideau qui couvroit la porte.

Sa toilette a été bientôt finie, & un domestique est venu l'avertir que la Messe alloit commencer. Je me suis avancé pour prendre congé, réglant mes mouvemens sur ceux des autres personnes présentes ; mais elle m'a dit de rester pour nous aller promener en Carosse après la messe ; & dîner ensuite avec elle si je n'avois pas d'autre engagement : J'ai fait une profonde révérence, je l'ai suivie dans sa Chapelle, j'ai

trempé mon doigt du milieu dans l'eau bénite, j'ai touché le sien; je me suis mis à genoux sur un carreau à ses côtés; & ai entendu la messe; nous étions entourés de ses domestiques mâles & femelles, qui avoient tous leur rosaire à la main, & paroissoient tous aussi dévots que leur maîtresse; ils ont tous dit à basse voix des *Pater* & des *Ave* pendant le service qui a duré à peine une demie heure. La Chapelle est très-petite, mais fort propre, & bien décorée: je m'apperçois que non-seulement les gens du premier rang ont ici leur Chapelles dans leurs hôtels; mais même les simples Gentilshommes, & tous ceux qui ont le moyen de faire cette dépense. Ceux qui ne veulent pas avoir un Chapelain à leurs gages, ont un prêtre, ou un moine, qui vient leur dire tous les jours la messe pour trois ou quatre réaux. (14) Il n'y a point de Dame dans ce pays qui manque à l'entendre tous les jours: si elle ne s'en quittoit pas de ce devoir, elle ne seroit pas du *bon ton*, on la regarderoit d'ailleurs comme une profane; cependant la religion exige qu'on y assiste seulement les jours de Fêtes & les Dimanches.

(14) Le réal vaut environ trois deniers d'Angleterre ou six sols de France.

Après la messe elle m'a fait monter dans son Carosse, & nous avons été prendre l'air hors la porte *St. Bernard*.

J'ai vu en passant plusieurs croix de bois plantées à la gauche du grand chemin, à environ cinquante verges de distance les unes des autres; je lui ai demandé ce que cela signifioit.

Elles ont été plantées, m'a-t-elle dit, par les Jésuites qui viennent souvent ici l'après midi pour faire le *Via Crucis*, suivis d'une quantité de populace.

Le *Via Crucis* consiste en ceci. Deux ou trois de ces Peres marchant gravement à la tête du peuple, s'arrêtent à chaque croix successivement, & tous s'agenouillant dévotement dans la poussiere, disent haut sept *Pater* & sept *Ave* devant chacun, suivis d'un *mystere*; c'est-à-dire d'une espèce de courte prière, où l'on fait la commémoration des différentes chutes que fit Notre Seigneur lorsqu'il étoit poussé cruellement en montant le Calvaire, avec sa croix sur les épaules, par les impitoyables Juifs. Il me semble que nos Jésuites, & nos autres moines font dans l'usage de faire quelque chose d'assez semblable dans plusieurs endroits d'Italie, avec cette seule différence que là ils placent le *Via Crucis* dans l'intérieur des Eglises, &

qu'ici ils le mettent dans le grand chemin.

N'allez pas me faire compliment sur le bonheur que j'ai eu de me trouver dans un Carosse tête à tête avec une Dame Espagnole. Un de ses domestiques sans livrée y est entré avec nous, & comme j'en ai paru étonné, elle m'a dit en François, que c'etoit l'usage à Madrid, & qu'aucune femme comme il faut n'alloit seule avec un homme; pas même avec son propre mari. Ce domestique privilégié est décoré du titre de *Page*. Les femmes des Grands d'Espagne en ont plusieurs; mais au lieu d'être dans la même voiture avec leurs Maitresses, ils ont un Carosse pour eux qui suit le leur. A Naples les femmes de la premiere qualité ont adopté cette coutume fastueuse des Espagnols qui ont été longtemps les maîtres de ce Royaume. Le page de Dona Paula s'est tenu dans un coin du carosse, aussi rencogné qu'il a pu, pour ne pas nous empêcher de voir au travers de la glaçe de devant, sans jamais oublier de faire le signe de la croix à mesure que nous passions devant quelqu'une de celles du *Via Crucis*.

Après avoir fait environ deux milles, nous avons mis pied à terre, & sommes revenus très-à nôtre aise jusqu'à la porte,

suivis par le carosse, le page, & le domestique qui étoit derriere. La Campagne des environs m'a parue peu agréable, à peine y découvre-t-on une seule habitation, ou même un arbre aussi loin que la vue peut s'étendre : ce qui est fort étonnant dans le voisinage d'une ville aussi peuplée. Toute la perspective de ce côté est entiérement stérile, & a l'aspect d'un véritable désert : mais le soleil étoit dans tout son brillant, & un doux Zéphire raffraichissoit l'air de la maniere la plus agréable ; de sorte que mon mal de tête qui m'a tourmenté depuis le moment que je suis entré dans la ville par la porte opposée, ainsi que je vous l'ai déjà dit, a été supportable pendant tout le tems qu'à duré notre promenade.

Il étoit près de deux heures lorsque nous avons été de retour au logis de Dona Paula ; le diné étoit prêt, mais avant que nous nous mettions à table, je dois vous prévenir (à son exemple) de quelques usages de cette nation.

Je lui ai demandé s'il étoit vrai, que les Dames de Madrid eussent si parfaitement adopté le systême de quelques Contrées d'Italie ; qu'à leur exemple elles admissent des *Sigisbées* sous la dénomination de *Cortejos*.

J'ai ouï beaucoup parler, m'a-t-elle répondu, de vos *Sigisbées* Italiens; & autant que je peux en juger, ils sont semblables à ce que nous appellons *Cortejos*; c'est-à-dire que ce sont des Messieurs qui sont attachés aux Dames avec une espece d'assiduité: mais je dois vous dire, que nous avons si bien rafiné sur vos compatriotes, que nous divisons nos amis de votre sexe en trois Classes, que nous distinguons par les noms *d'Anos*, *d'Estrechos* & de *Santos*.

Je me rappelle fort bien, lui ai-je dit, que ces différens mots m'ont souvent embarrassé, surtout en lisant vos Comédies, vos Entremes, & vos ouvrages d'esprit & de pur amusement; jusqu'à présent je n'ai eu aucune occasion de me procurer la facilité de comprendre parfaitement leur véritable sens.

Sachez donc, dit-elle en m'interrompant, que le dernier jour de l'année il est d'usage ici que plusieurs amis se rassemblent le soir pour tirer *l'Anos*. Tous les noms des Cavaliers & des Dames qui se trouvent présens, il n'importe qu'ils soient mariés ou non, sont écrits sur des morceaux de papier, & mis séparément: ceux des Cavaliers dans un chapeau & ceux des Dames

dans un autre. Alors la plus jeune personne de la Compagnie tire le nom d'un Cavalier d'une main, & celui d'une Dame de l'autre. Les personnes dont les noms ont été ainsi tirés doivent être *Anos* (c'est-à-dire années) pendant les douze mois suivans. Ainsi l'Ano d'une Dame aquiert une espece de droit d'être plus souvent avec elle qu'il ne le seroit sans cela. Il peut entrer chez elle à toute heure, dîner avec elle toutes les fois qu'il veut, sans attendre qu'on l'invite; lui faire régulierement sa Cour, & est en quelque sorte aggrégé à sa famille.

Il n'y a d'autre différence, continua Dona Paula, entre *l'Ano*, & *l'Estrecho* que celle-ci: les *Anos* sont choisis le dernier jour de l'année, & les *Estrechos* la douzieme soirée. Les noms des *Estrechos* sont tirés en même tems qu'un *Couplet* ou *Seguedilla*, dont on trouve un grand nombre composés par nos beaux esprits à cette occasion, & que l'on achete tout imprimés. Ces especes d'Epigrames, ordinairement satyriques, égaïent souvent la Compagnie, surtout lorsqu'il arrive qu'ils ont quelque rapport au caractere de la personne, dont le nom est sorti avec le *Couplet*. *Estrecho* signifie *intime ami*. Quand aux *Santos*, c'est encore la même chose

que les *Anos* & les *Estrechos*, on les tire la Veille de Noël, mais au lieu de les accompagner de *Coplas* & de *Seguedillas*, nous les tirons avec des noms de Saints, c'est cette circonstance dont ils tirent leur nom : le Cavalier est obligé d'avoir pendant tout le cours de l'année une dévotion toute particuliere au Saint dont le nom sort avec celui de Sa Dame, & celle-ci, à son tour, à celui dont le nom a été tiré avec celui de son Cavalier.

Par ce moyen, a ajouté Dona Paula, les Dames sont sures de ne pas manquer de compagnie toutes les fois qu'elles sortent; comme ces tirages de noms sont ordinairement le prélude d'un soupé, ils contribuent à l'égaïer, surtout lorsqu'il arrive, ce qui m'est arrivé cette année, que les noms de la femme & du mari sont tirés en même tems. Je suis actuellement *l'Estrecho* de mon mari; par conséquent j'ai le droit d'exiger ses soins jusqu'à la fête prochaine des Rois.

Je ne désaprouverois nullement ces usages, lui ais-je dit, si j'avois à rester plusieurs années dans cette ville : les étrangers qui résident chez vous doivent trouver certainement très-commode, de devenir par ce moyen les intimes amis de trois Dames au moins. Vos maris & vos peres ne sont ils

pas quelquefois allarmés en voyant leurs femmes & leurs filles avoir tant d'intimes amis? Vos *Cortejos* sont-ils généralement d'aussi peu de conséquence que nos *Sigisbées* prétendent l'être?

Pour vous répondre dans votre propre langue, me dit Dona Paula, je dois vous rappeller votre proverbe, que *Tutto il mondo è paese. Tous les pays se ressemblent.* Nous avons ici des femmes, qui pourroient se mieux conduire qu'elles ne font; mais je m'imagine que cela ne nous est pas particulier, les domaines du vice s'étendent vraisemblablement bien au delà du cours du *Manzanarès*. Cependant la mauvaise conduite des femmes débordées, ne sauroit être attribuée à l'usage des *Anos* & des *Estrechos*. Celles qui se sont écartées du chemin de la vertu, trouveroient moyen de satisfaire leurs passions désordonnées sans cela. Mais j'ose avancer en faveur de mes concitoyennes du premier rang, que la plus grande partie se conduisent très-bien, quelle que soit l'idée que les étrangers puissent se former de nos *Cortejos*; & quelle que soit les libertés qu'ils se donnent sur notre compte lorsqu'ils parlent de nos usages. Nous sommes vives, nous aimons qu'on nous fasse la cour, nous dansons & chantons sans cesse; mais le point d'hon-

neur, & la voix de la religion ne sont point encore sans force à Madrid. J'ai lu pour ma part plusieurs livres François, & je sais ce que l'on pense de nous dans les autres pays: malgré cela je peux vous assurer, que je connois assez la façon de se conduire de mon sexe, & qu'en général les Dames de Madrid, sont d'excellentes femmes, d'excellentes meres, & d'excellentes filles: il n'y a pas non plus une seule ville en Europe où les maris soient plus galants, les peres plus affectionnés, & les amis plus respectueux. Je pourrois vous rendre souvent le témoin oculaire de ce que je vous dis, si vous restiez seulement quelques mois avec nous: vous verriez & entendriez des Cavaliers & des Dames agir & s'entretenir très-tendrement; mais vous trouveriez rarement un Cavalier tête à tête avec aucune de nous. Ce n'est point notre usage. Examinez notre façon de vivre non-seulement nos portes cocheres; mais encore toutes celles de nos appartemens, sont ouvertes du matin jusqu'au soir: tous nos amis & toutes nos connoissances entrent & sortent sans en demander la permission; nos domestiques, qui sont nombreux, peuvent entrer aussi librement que nous partout où il leur plaît: il vous a été facile de vous convaincre déjà par vous même que cet usage est généralement reçu

à Madrid; de forte que celles de nos Dames qui voudroient avoir une intrigue, feroient réduites à de grands embarras: il faudroit qu'elles changeassent entiérement leur maniere de vivre, ce qui ne pouroit se faire sans s'exposer à la critique, & aux discours de toute la ville: vous verrez aujourd'hui ici à diné l'une de mes plus intimes amies Dona *Bibiana de* ***, qui a été depuis plusieurs années très-réguliérement visitée & suivie par un de nos Cavaliers les plus accomplis, malgré ces assiduités c'est une de nos femmes les plus respectées; il n'y a pas une ame à Madrid qui osât se former la moindre idée désavantageuse sur son compte.

Vos Demoiselles, lui ais-je dit, sont-elles visitées aussi familiérement par leurs *Anos*, *Estrechos*, & *Santos*?

Pas tout à fait, m'a répondu la Dame, mais elles ne sont pas aussi gênées que vous avez pu le croire, d'après les livres que vous avez lus. En général elles passent la matinée dans leurs appartemens, où peu d'hommes sont admis à l'exception de leurs différens Maîtres: Elles dinent toujours avec leurs parens; & s'entretiennent par conséquent avec ceux qui mangent journellement à nos tables tout aussi librement qu'avec leurs propres freres; l'après midi nous les menons

avec nous à toutes nos visites & *Tertulias* sans nul scrupule; nous les laissons danser & chanter tant qu'elles veulent au logis ainsi que chez nos amis pendant les plus longues soirées; nous ne craignons nullement de les voir parler à aucun homme, pleinement convaincus que personne n'oseroit leur manquer de respect.

J'espere à présent, a ajouté Dona Paula, que vous voudrez bien vous défaire des idées que vous vous étiez formées sur notre compte, & croire que nos époux & nos peres ne ressemblent nullement à ces tyrans brutaux & jaloux que l'on vous a dépeints dans des Romans François; comme je crois m'appercevoir que vous cherchez à vous instruire dans le plus grand détail de nos mœurs & de nos coutumes, je veux vous mener avec moi un jour de la semaine prochaine à *Fuencarral*, afin que vous puissiez nous mieux connoître, & voir comme nous vivons librement avec nos amis, & heureusement avec nos maris.

Je vous prie, Madame, ditez-moi ce que c'est que vous appellez *Fuencarral?*

C'est un village, m'a-t-elle répondu, distant d'environ deux lieues de la ville, où les Cavaliers, & les Dames font des parties les beaux jours dans l'après midi, sous prétexte de *Merendar*, c'est-à-dire de man-

ger une salade, & de boire du vin muscat; pour lequel ce village est très-renommé nous y allons souvent suivies de nos *Suntos*, *Anos*, *Estrechos*, ou d'autres amis.

Mais, Madame, vos maris — ?

Quelquefois ils jugent à propos d'être de la partie, d'autrefois non. Lorsqu'ils y viennent, tant mieux. Je dois pourtant ajouter, que les Dames n'y vont jamais que plusieurs ensemble, pas tant pour la décence, que parce que plus elles sont, plus la partie est amusante. Là tandis que l'on prépare la collation, ou après qu'elle est finie; nous dansons ordinairement, nous chantons, ou nous nous promenons avec la plus grande gaiété.

Telle, à peu près, fut la conversation que j'eus avec Dona Paula pendant les deux heures que dura notre promenade. Je suis sûr que vous serez un peu étonné de trouver cette rélation si peu conforme à celle des autres voyageurs, mais ce n'est pas ma faute: elle a appuyé ses assertions de preuves si convaincantes, qu'on ne sauroit les revoquer en doute, d'ailleurs je n'ai nulle raison de douter de sa véracité: sa bonté naturelle l'a peut-être fait pencher du côté le plus favorable un peu plus que la vérité ne l'exigeoit, & l'a rendue un peu partia-

le; malgré cela il me paroit que son récit mérite qu'on y ajoute foi.

Il étoit deux heures quand nous sommes arrivés à sa porte. J'étois enchanté des convives avec lesquels je devois dîner, peut-être parce qu'ils m'ont reçus avec beaucoup de politesse. Son mari, Dona Bibiana sa fidelle amie, & deux autres hommes, ont paru vouloir se surpasser envers le protégé de Don Felix. Le diné n'a point été magnifique: il ne consistoit qu'en quatre plats, outre la soupe & un beau désert composé de fruits & de confitures. Nous avons mangé de tout pêle-mêle sans nous astreindre à la régularité qu'on observe en Angleterre. Il paroit qu'il n'est pas ici trop ordinaire de se servir de porcelaine comme chez les Anglois on ne fait usage que de vaisselle d'argent. Le mari de Dona Paula paroit enjoué, & très-honnête homme. Il m'a fait compliment sur mes progrès dans les bonnes graces de son *Estrecha*, & m'a dit qu'il espéroit que mes succès m'empêcheroient de quitter Madrid aussitôt que je me l'étois proposé; pendant le diné on m'a engagé à faire le détail des mœurs Angloises, tous les convives ont parus très-satisfaits de ma narration; principalement sur ce qui concernoit les

Dames de cette nation, qui leur a paru s'accorder avec ce que Don Felix leur en avoit précédemment appris.

Nous n'avons pas resté une heure entiere à table; nous l'avons quittée aussitôt que la nappe a été levée, & nous avons été nous mettre à un balcon au-dessus de la rue; où nous avons bu une tasse de caffé, en voyant une procession, qui a passé par hazard, en se rangeant des deux côtés des murailles d'aussi près qu'il lui a été possible, pour éviter l'horrible boue du milieu de la rue.

Sur les quatre heures notre conversation a été interrompue pour quelques minutes par l'arrivée d'un Cavalier entre deux âges, qui après les révérences d'usage, s'est assis auprès de Dona Paula avec un air très-contrit.

Je vois à votre air, lui a-t-elle dit, d'un ton très-affectueux, que nous allons bientôt vous perdre.

J'ai enfin reçu les ordres du Roi, lui a-t-il répondu, & je parts demain.

Demain! a répliqué la Dame.

Demain, a-t-il reparti; & se mettant tout à coup à genoux devant elle, il a jetté ses bras autour de sa ceinture, & elle les siens autour de sa tête, quelle a tendrement pressée contre son sein, lui sans se mettre en devoir de l'embrasser, comme

j'aurois fait en pareille occasion, s'est lévé, a embrassé le mari les larmes aux yeux, a fait la réverence à Dona Bibiana, serré la main d'un des Gentilshommes de la Compagnie, a fait signe à un autre de le suivre, & hors d'état de prononcer autre chose que *a Dios a Dios*, est sorti très promptement.

Le récit de cette courte, & vive sçene n'est rien; mais elle a été très-touchante à voir. Après son départ on m'a dit que ce Cavalier étoit proche parent de Dona Paula; qu'il venoit d'obtenir un poste important dans le Royaume de Léon, & qu'il alloit en prendre possession: ce qui exigeroit vraisemblablement une résidence de plusieurs années. Ces Espagnols ont réellement tant de sensibilité, que si je restois ici quelque tems je finirois par trop m'y attacher. Pendant qu'on s'étendoit sur les louanges de ce Cavalier, Don Felix est venu me chercher, & m'a conduit à l'Académie Royale de peinture, dont je vous dirai demain quelques particularités: nous avons ensuite été chez un autre de ses amis, où nous avons passé la soirée, principalement à jouer: tout amusement bruyant feroit regardé comme indécent pendant ce grand deuil de Cour.

LET-

LETTRE LIX.

Académie Royale de peinture, Gratification refusée. La Vie privée d'un grand Roi. Farinelli fameux chanteur. Femmes assises devant un Palais Royal. Mules au lieu de Chevaux aux voitures. Innocence du commun peuple. Jubilados, Calessin, & autres matieres.

Madrid, 12 *Octobre* 1760.

Au centre de Madrid se trouve la *Plaza Mayor*, c'est-à-dire une grande place, la plus belle de la ville, entourée de maisons uniformes, dont les façades sont soutenues par des portiques élevés. Il est inutile de vous en dire davantage; vous en trouverez la déscription dans presque tous les livres de voyage où il est fait mention de cette Capitale; ainsi que celle des combats de taureaux que l'on y donne fréquemment.

L'une des maisons de cette place porte le nom *d'Académie Royale de peinture, sculpture, & architecture.* C'est dans cet hôtel que les professeurs, & les éleves de

ces différens arts se rendent; les premiers pour enseigner, les derniers pour apprendre.

Le Roi Ferdinand, prédécesseur de S. M. actuellement regnante, & fondateur de cette Académie, n'a rien épargné pour fournir ses différens appartemens de modéles des plus belles statues d'Italie; comme *l'Hercule de Farnèse*, *l'Apollon du Belvedere*, la *Venus de Médicis*, le *Gladiateur*, *l'Antinous*, le *Faune*, &c. les murs sont très-abondamment décorés de tableaux & de desseins, comme c'est l'usage en pareils lieux.

Le Roi actuel tâche de perfectionner avec beaucoup de munificence ce que son prédécesseur a ébauché. On m'a assuré qu'il fournissoit libéralement tout ce qui étoit nécessaire à cet établissement. Il a de tout tems témoigné de l'inclination à favoriser les beaux arts; tout ce qu'il a fait pour découvrir & fouiller *Herculaneum*, lorsqu'il regnoit à Naples l'a assez bien prouvé outre les dépenses indispensables de l'Académie, comme les modeles vivans, les lumieres, les gages des domestiques, S. M. paye encore l'entretien de quelques jeunes gens que l'on envoie chaque année à Rome étudier ces arts. Ceux d'entr'eux qui y obtiennent les prix de *l'Académie de*

St. Luc, ſont ordinairement gratifiés à leur retour en Eſpagne de penſions viageres, & ceux de leurs ouvrages qui leur ont mérité cette diſtinction, ſont placés en vue à l'Académie avec une courte inſcription, qui annonce leur victoire.

Outre les modeles, les tableaux, & les deſſeins, l'Académie eſt munie d'une Bibliotheque bien choiſie; fournie principalement des livres qui traitent des arts dont elle s'occupe. De ſorte que tous ceux, qui ſont dans l'intention de s'y appliquer, trouvent ici tout ce qui peut les aider dans cette carriere : on fournit même aux éleves le papier & les crayons aux dépens du Roi.

Le Concierge de l'Académie n'a pu me dire à combien ſe montoient les ſommes que coutoient ces différens objets ; c'eſt une eſpece de Gentilhomme qui n'a point voulu accepter ce que je lui ai offert pour m'avoir tenu compagnie pendant l'heure que ma viſite a duré, m'avoir montré & expliqué avec beaucoup de netteté tout ce qu'il y avoit à voir. *No Senor*, m'a-t-il dit en retirant promptement la main, *en Eſpana no ſe uſa el es tilo de Italia. Non, Monſieur, nous ne ſuivons point en Eſpagne l'uſage d'Italie.* Ce compliment ne m'a pas paru flatteur. Cependant je préfere la coutume d'Italie à celle d'Eſpagne à cet

égard, je voudrois qu'il fût permis aux gens de cette espece de recevoir ce qu'on leur présente: en les payant on est moins gêné, on examine tout à son aise & lorsqu'on sait que ce qu'on présentera ne sera point accepté on craint de donner trop de peine, à celui qui étant certain, de son côté qu'il ne doit rien lui revenir pour l'ennui qu'on lui donne, ne s'embarrasse pas de se trouver à point nommé lorsqu'on a besoin de lui, ou évite d'entrer dans des détails; & prend de l'humeur lorsqu'on l'arrête trop longtems.

J'ai vu aujourd'hui le Roi, je dois vous dire qu'un nés saillant, un œil vif & perçant, & un air serein, le font paroitre beaucoup plus avantageusement qu'il n'est représenté sur ses monnoies. J'ai eu occasion de voir plusieurs de ses portraits, dont un de la main de son peintre favori *Mengs*; mais ni *Mengs* ni aucun autre peintre, ne m'avoient donné une juste idée de sa figure, qui est agréable, quoique composée de traits irréguliers.

Quand à sa personne; il est d'une belle taille, sa démarche est tout à fait celle de la maison de *Bourbon*, c'est-à-dire qu'elle est sûre, & qu'il se tient droit. Il paroit robuste; & l'on m'a assuré qu'il étoit très-fort. Son teint est très-hâlé, & brulé du

soleil, ce qui est une suite nécessaire de sa passion pour la chasse. Il est à cet égard un véritable *Méléagre* : La plus grande chaleur ou le froid le plus rigoureux ne sauroient le distraire de cet exercice, vous ne serez pas faché à ce que je crois de trouver ici le détail de sa vie privée, le voici, tel qu'il m'a été donné par gens qui en ont été les témoins journaliers pendant nombre d'années.

Tous les jours, en toute saison, il se leve sur les six heures; il sort à sept précises de sa chambre à coucher en robe de chambre. Il trouve dans son Antichambre un *Gentilhomme de Camera*, un *Mayordomo de Semana*, un Médecin, un Chirurgien, & plusieurs autres Officiers de service avec lesquels il s'entretient pendant qu'il s'habille. Le *Gentilhomme* un genou en terre présente une tasse de chocolât, que le Roi boit presque froid. Il fait signe ensuite à quelques-uns de ses Officiers de sortir; entre dans sa Chapelle privée, & entend la messe, il se retire après dans un cabinet, où personne n'entre jamais: il y lit ou y écrit, surtout les jours qu'il ne chasse pas dans la matinée.

Sur les onze heures il sort de ce Cabinet pour reçevoir toute la famille Royale: tous lui baisent la main, ou se présen-

tent pour la lui baiser en ployant un genou. Il les embrasse à son tour, baisant les Princes à la joue, & les Princesses au front.

La famille Royale se retire après s'être entretenue quelques moments avec lui; il donne une courte audience à son Confesseur: & parle aux Ministres d'Etat, qui ont quelque chose à lui communiquer; ou des papiers à lui faire signer. Les Ambassadeurs de famille ont aussi leur tour; c'est-à-dire ceux de France & de Naples, avec lesquels il demeure environ un quart d'heure, rarement plus long-tems. Précisément à l'instant qu'il se met à table les autres Ambassadeurs & Ministres étrangers entrent. Il dine exactement à midi, il mange tout seul depuis la mort de la Reine. Les Ambassadeurs, les Ministres étrangers, ses propres Ministres, les Généraux de ses armées, & plusieurs autres Seigneurs lui font leur cour pendant son repas, & tous ceux que les gardes ont laissé entrer entourent la table pour le voir diner. Le Cardinal, Patriarche des Indes, bénit les viandes, non en sa qualité de Patriarche ou de Cardinal, mais en celle de Grand Aumônier.

Voici qu'elle est la cérémonie de la table. Le *Mayordomo Mayor* se tient dé-

bout à la droite du Roi, & un Capitaine des Gardes du Corps à la gauche : L'un des *Mayordomos* de semaine, deux *Gentilshommes de la Chambre*, & une foule de pages font le service. L'un des deux *Gentilhombres* découpe, l'autre sert à boire à S. M. Les plats, tous couverts, sont apportés l'un après l'autre par une suite non interrompue de pages ; & chacun d'eux est remis entre les mains du *Gentilhombre* tranchant, qui le prend d'une main, le découvre de l'autre, & le présente au Roi. Ce Monarque fait un signe d'approbation ou de désapprobation à chaque plat : Le *Gentilhombre* met sur la table ceux qu'il a approuvés, on remporte les autres. Ceux qui restent sont pourtant assez nombreux : quoique le Roi ne fasse pas usage de tous, il ne mange jamais que les mets les plus simples, & toujours avec assez d'appétit.

Le *Gentilhombre*, qui lui donne à boire, jette d'abord quelques gouttes de vin & d'eau dans une soucoupe d'argent qui a un bec, & les boit, ensuite mettant un le genou en terre, il présente de l'un & de l'autre au Roi, d'abord l'eau ensuite le vin qui est toujours du Bourgogne.

Lorsque le Roi a bu le premier verre, les Ambassadeurs & les Ministres étrangers, qui ont été debout jusqu'alors, & tous sur

une ligne à la main droite de S. M. font la reverence, & vont faire leur cour au reste de la famille Royale, qui est aussi à table: chaque individu étant servi dans son propre appartement. Le Prince des Asturies mange seul, ainsi que Don Louis, l'Infante mange aussi seule, & les deux dernieres Infantes ensemble. Toutes ces tables sont très-somptueuses: mais celle de la Reine mere l'est encore plus que les autres. Je dirai bientôt quelque chose de cette Princesse.

On sert ordinairement près de cent plats, chez le Roi, dont une quarantaine sont mis sur sa table. Quand on les a ôtés; ils sont suivis d'un ample dessert, auquel il touche rarement à l'exception d'un petit morceau de fromage & d'un peu de fruit. La derniere chose qu'on lui présente est un verre de vin de Canarie avec un biscuit. Il le rompt en deux, le trempe dans son vin, & le mange sans boire jamais le vin.

Un moment avant qu'il se leve de table; où il reste ordinairement près d'une heure; les Ambassadeurs & les Ministres étrangers rentrent, passent devant lui, & se rendent dans un appartement voisin; où ils attendent sa venue. Il s'entretient avec eux pendant près d'une demie heure de matieres indifférentes.

Il rentre ensuite dans son propre appartement pour mettre son habit de chasse, qui est un frac gris de gros drap, que l'on fabrique exprès à Ségovie, & une veste de peau. Il met toujours ses culottes de peau en sortant du lit, surtout les jours qu'il se propose de chasser. Des bottines, un chapeau rabattu par devant, & des gands de peau très-forts complettent son ajustement. Tandis qu'on lui met ses bottes, le *sommelier du corps* (le Duc de *Losada*) lui donne une tasse de caffé. Entre une & deux heures il monte dans un Carosse tiré par six ou huit mules, & il part avec son frere *Don Louis*, les mules galoppent ventre à terre. Une demie douzaine de ses gardes du corps précedent la voiture à cheval, & trois laquais la suivent.

Le mauvais tems, ainsi que je l'ai déja dit, n'est jamais un obstacle qui l'empêche de sortir les jours de chasse, il ne craint ni grêle, ni éclair, ni tonnerre. Don Louis, qui lui tient constamment compagnie & entre avec lui dans son Carosse, est le seul qui ait la permission de tirer sur le gibier dans ces chasses ordinaires; mais les jours de chasses générales, & privilégiées, quelques-uns des Grands qui l'accompagnent, obtiennent la même faveur: Cependant depuis ces derniers tems, ces chasses solemnelles sont de-

venues rares; parce qu'on a trouvé qu'elles étoient trop dispendieuses.

Un peu après le coucher du soleil, le Roi rentre ordinairement, portant dans ses mains autant de gibier à plumes qu'il en peut tenir. Quand aux quadrupedes qu'il a tué, comme cerfs, daims, sangliers, loups, renards &c. on les apporte au Palais sur des chariots. Il examine le tout, le fait péser en sa présence: il est satisfait lorsqu'il y en a beaucoup, surtout lorsqu'il lui est arrivé de tuer un ou deux loups. Il mene rarement le Prince des Asturies avec lui à la chasse.

Lorsque le gibier est pesé, & qu'on l'a porté dans les Cuisines. Il rend une courte visite à la Reine-mere; ensuite il accorde une audience particuliere à celui de ses Ministres qui est de jour: chacun d'eux en ayant un fixé: Le Ministre apporte ses papiers dans un portefeuille, & lui montre ceux qui sont rélatifs à son département: si cette audience lui en laisse le tems il joue au *Reversino*, (jeu de cartes ainsi appellé de *Reversi*:) avec trois de ses courtisans, qui sont ordinairement, le Duc de *Losada* sommelier du corps, le Duc *d'Arcos*, Capitaine de la Compagnie Espagnole des Gardes, & un autre Grand d'Espagne dont j'ai oublié le nom. Il ne joue jamais d'argent;

n'ayant recours au jeu que pour passer le quart d'heure ou tout au plus la demie heure qu'il est obligé d'attendre son soupé : à neuf heures on le sert. Il n'a d'autres spectateurs que ses Courtisans : après soupé il se couche pour se lever le lendemain, & récommencer les mêmes occupations, avec autant d'exactitude & de méthode : elles ne sont presque jamais altérées, excepté les jours de poste, qu'au lieu d'aller à la chasse, il passe un peu plus de tems, tant le matin que l'après midi dans son propre cabinet, où il s'occupe à écrire à son fils à Naples, à son frere à Parme, à ses sœurs à Turin & à Lisbonne, & souvent au Marquis *Tanucci* & au Prince de *St. Nicandre*, le premier desquels il a nommé principal Ministre, & le second *Ayo* ou Gouverneur de Sa Majesté Sicilienne.

S'il lui reste du tems les jours de poste, il l'emploie dans son laboratoire ; c'est-à-dire dans la boutique de tourneur la mieux fournie qui ait jamais existé, il est très-habile dans cet art, & fait de très-jolies choses. Il a différens tours d'une invention singuliere, dont quelques uns lui ont été donnés par le Roi de France, & quelques autres par le Comte *Gazzola*, dont je vous ai déja parlé, l'un des plus grands méca-

niciens de ce siecle. Il reste auprès de Sa Majesté toutes les fois qu'elle travaille dans ce laboratoire.

Quand à son caractere personnel, il avoit du vivant de la Reine la réputation d'un excellent mari: n'y ne lui a jamais fait la moindre infidélité, il n'a eu aucune Maitresse. Ses freres ont toujours été ses meilleurs amis, & ses plus intimes confidens; quand à ses enfans tout le monde sait combien il les chérit. C'est plutôt un bon maître que fort affectionné, il n'a jamais aucune familiarité avec ses domestiques, mais aussi ne leur témoigne-t-il jamais aucun mécontentement. On assure qu'il ne lui est point encore arrivé de marquer aucune préférence particuliere ou de l'amitié à quelqu'un qui n'étoit pas de sa famille; non plus que de l'aversion. Il arriva une fois qu'il surprit un de ses domestiques les plus familiers, mentant: il lui défendit de se présenter devant lui, & lui continua ses gages. Sa conversation est généralement gaie, mais toujours aussi chariée que sa conduite. Il a une grande confiance en ses principaux Ministres, surtout au Marquis *Squillace*, qui a trouvé moyen de lui inspirer la plus grande idée de sa capacité; cependant ni *Squillace* n'y aucun autre n'ont jamais été ses favoris: si l'on entend par favori un sujet admis par son Souverain à la

plus grande intimité ; personne n'est jamais parvenu à ce point là avec lui, quoiqu'il marque à quelques-uns de ses Courtisans une amitié toute particuliere, surtout au Duc de *Losada*, que sa place met dans le cas de coucher constamment dans le même appartement que son maître. Ce Duc a la réputation d'être le plus galant homme qu'il y ait en Espagne ; il y a longtems qu'il en jouit, & c'est vraisemblablement ce qui l'a rendu cher au Roi. Quand à *Squillace* c'est un homme infatigable : on assure que lui seul dépêche plus d'ouvrage, que tous les autres Ministres ensemble, à peine se donne-t-il le tems de manger. Il est vrai qu'on l'accuse d'une hauteur insupportable, & d'une avarice insatiable, qualités que l'on ne pardonne pas aisément, surtout lorsqu'elles se trouvent réunies chez un étranger, tel que *Squillace* qui est Sicilien : mais mon intention n'est point de vous peindre le caractere d'aucun des gens en place de cette Cour, je me borne simplement à vous répeter ce que j'entends journellement dire aux autres. Il est tout naturel que ce Ministre ait des envieux : il occupe la premiere place quoiqu'étranger, on auroit tort d'ajouter foi aux discours de l'envie.

Le Roi use d'une espece de condescen-

dence envers tous ceux qui l'approchent, à laquelle on pourroit donner le nom de politesse, ce qui imprime dans le cœur de ses sujets le plus profond respect, cette douceur jointe à la régularité de ses mœurs indépendamment de sa dignité ne sauroit manquer d'inspirer les sentimens de la plus grande vénération pour sa personne. La maniere dont il distribue ses momens; qui n'est jamais dérangée, paroitra peut-être trop uniforme, & même un peu ennuieuse: elle n'en est pourtant pas moins louable, il est très nécessaire qu'un Roi ait des Ministres & des Domestiques prévenus des heures, & même s'il se peut des minutes, où ils peuvent l'approcher pour l'expédition des affaires de leurs départemens respectifs, & pour remplir les fonctions dont ils sont chargés.

Tout le monde convient ici, qu'il s'en faut beaucoup que S. M. soit sans connoissance des hommes, ou des affaires. Elle a beaucoup lu, & il ne se passe pas un seul jour qu'elle ne lise encore. Outre sa langue maternelle, elle parle Italien & François avec la plus grande facilité, & la plus grande netteté, elle n'ignore pas non plus le Latin. On dit, qu'elle connoit ses intérêts ainsi que ceux des autres Princes aussi parfaitement que ses Ministres, & qu'elle

n'épargne rien pour être informée de bonne heure de tout ce qui se passe d'intéressant en Europe, & dans le nouveau monde.

Depuis son exaltation au trône; il n'a point voulu permettre qu'on représentât aucun opéra Italien soit à Madrid ou à Aranjuez; comme cela se pratiquoit sous le regne de son prédécesseur. Les jours de la Reine Barbe sont passés, où l'on prodiguoit des millions pour attirer des Musiciens Italiens. Je vous ai déjà parlé de l'ascendant que *Farinelli* avoit sur cette Princesse: son époux *Ferdinand* avoit pour le moins autant de foible qu'elle pour ce *Virtuoso*: notre moderne Orphée loin d'en abuser, s'est conduit avec tant de sagesse & de modestie pendant le longtems qu'il a joui de leur faveur, & s'est fait un si grand nombre de véritables amis parmi les gens du pays, par son désintéressement & par sa conduite franche & unie, que plusieurs des premiers Seigneurs de la Cour s'intéresserent & parlerent en sa faveur au Roi à son arrivée de Naples, & pousserent la générosité jusqu'à le lui recommander comme un très-honnête homme, qui n'avoit jamais abusé de la confiance de leur dernier maître, & qui avoit toujours employé son crédit à faire tout le bien qu'il avoit pu. C'est fort bien,

dit le Roi, mais *les chapons ne sont bons que sur la table.* Il ne voulut pas permettre qu'il restât en Espagne, il lui assigna une pension de deux mille pistoles, & le renvoya dans sa patrie, congédia en même temps tous les Acteurs de l'Opéra, dont il trouvoit que les gages montoient à des sommes exorbitantes. Cette œconomie dans cette partie, lui gagna les cœurs de ses nouveaux sujets, qui avoient long-tems murmuré de la prodigalité du feu Roi à cet égard; & ils continuerent bien du tems à témoigner leur satisfaction par leurs acclamations toutes les fois que S. M. se montroit en public. Après le départ de *Farinelli*, quelqu'un lui ayant demandé quand il se proposoit de faire venir un Opéra pour l'amusement de la Reine, qui aimoit la musique, il répliqua très-sérieusement, *ni à présent, ni jamais.* Vous vous imaginez bien qu'après une réponse aussi laconique, personne n'osa plus parler d'Opéra Italien.

Outre le retranchement de cet article de dépense extravagante il a encore diminué celle de ses écuries, dans lesquelles il ne trouva à son arrivée pas moins de quatre-cents attelages complets de mules de carosse, & un nombre beaucoup plus considérable de chevaux de selle qu'il n'étoit né-

ceſſaire. Les chevaux de même que les mules furent bientôt diminués de plus de moitié, à la grande mortification des ſubalternes de la Cour, que l'indulgence de ſon prédéceſſeur avoit long-tems accoutumé à ſe montrer dans les voitures du Roi, quoique la médiocrité de leurs emplois ne leur en donnât pas le droit.

Par ces économies, & d'autres ſemblables, Sa Majeſté mit bientôt ſes finances ſur un pied à pouvoir acquitter une partie des dettes immenſes, dont elles ſe trouvoient chargées. Ces dettes ſont encore très-conſidérables; cependant ſi la paix continue, il y a toute apparence qu'elles ſeront toutes payées d'ici à vingt ans.

Quand à la feue Reine, tout le monde convient que c'étoit une excellente femme à prendre ce mot dans toute ſon étendue, ſincérement attachée à ſon mari, à ſes enfans, à ſes domeſtiques, & à tous ceux qui lui paroiſſoient le mériter : avec cela elle étoit vive, & ſa vivacité lui faiſoit quelquefois gronder ſes gens ſans ſujet, mais revenant bientôt à elle même, elle craignoit d'avoir eu tort; elle cherchoit à être mieux informée, les éclairciſſemens qu'elle ſe procuroit, l'obligeoient ſouvent à faire des excuſes à ceux qu'elle avoit maltraités, & à ſe plaindre : *qu'elle avoit beaucoup*

plus de la vivacité que des vertus de sa chere mere. Plusieurs traits de cette nature, & sa bonté naturelle, l'avoient rendue chere à tous ceux qui l'approchoient.

Pour la *Reine-mere*, célebre éleve du rigide *Alberoni*, la perte de sa vue, & la vieillesse ont bien diminué de son ambition, & l'ont mise hors d'état de se mêler des affaires de son fils, sa façon actuelle de vivre est tout à fait singuliere, elle n'a aucune heure reglée. Quelquefois elle dinera à midi, quelquefois le soir, d'autres fois à minuit, faisant souvent de la nuit le jour, ou le jour de la nuit, au rebours de ce qu'elle faisoit du vivant de son mari Philippe V, auquel elle reprochoit souvent d'être peu réglé & de veiller trop tard. Je vous ai déjà dit que sa table étoit beaucoup plus somptueuse que celle de son fils; cependant il arrive rarement qu'elle touche aucun des mets qu'on y sert. Vivant pour ainsi dire uniquement d'une grande tasse de chocolat, quelle prend au moment qu'elle sort du lit. Le Roi lui fait tous les jours une visite, s'accommode à toutes ses fantaisies, rit de son genre de vie singulier, & la traite avec le plus profond respect.

Chaque jour de gala, le Roi met un habit neuf, aussi riche qu'il soit possible de se le procurer ; ils sont tous constamment

conformes à la mode de ceux qu'il portoit dans sa jeunesse: & il paroit toujours fort impatient de se déshabiller, n'étant bien à son aise, que lorsqu'il a repris son frac gris & sa veste de peau. Il a toujours eu de l'aversion pour toute espece d'innovation; & il est si fort attaché aux anciens usages qu'il a porté pendant plus de vingt ans une montre d'argent. La Reine avoit vainement taché de l'engager à se servir d'une autre; à la fin pour se débarasser de ses importunités, & de ses éternelles plaisanteries, il s'est décidé à changer la boëtte, & y en a fait mettre une d'or qu'il a tournée lui-même.

Lorsqu'il prit le parti de remettre à son fils le Royaume de Naples, tout le monde comptoit qu'il enverroit en Espagne, tous les monuments Antiques qu'on avoit déterrés à Herculaneum. Ceux qui formoient de pareilles conjectures connoissoient bien peu ce Monarque; car le même jour qu'il couronna ce Prince, il fut au lieu où ces monumens étoient gardés, & y déposa une bague, qu'il portoit depuis plusieurs années, qui avoit été trouvée dans ces ruines, en disant, qu'il n'avoit pas le droit de rien garder de ce qui appartenoit à un autre Roi.

Le Palais de *Buenretiro* n'étoit ci-devant qu'une habitation très-ordinaire pour des Monarques tels que ceux d'Eſpagne, ſi nous ajoutons foi aux anciennes rélations. Mais le feu Roi en a fort embelli les différens appartemens, & Sa Majeſté actuelle y a de ſon côté dépenſé beaucoup d'argent, de ſorte qu'ils ſont préſentement très-beaux & très-commodes. J'ai paſſé cet après midi, auprès de cette maiſon Royale, & j'y ai vu au moins deux cents femmes aſſiſes ſur une ligne, devant la façade, à terre. J'ai demandé ce que ſignifioit cette aſſemblée extraordinaire, & on m'a répondu, que ces femmes n'y venoient que pour jouïr du beau tems, & voir ceux qui entroient & ſortoient. Elles font la même choſe tous les jours qu'il fait beau, à l'exception des fêtes. Elles étoient toutes aſſiſes, leurs mantilles abaiſſées, c'eſt-à-dire à viſage découvert, ce qui rendoit cette vue aſſez agréable. Vous vous doutez bien que ces femmes ne ſont pas du premier rang; on m'a dit cependant, qu'elles n'étoient pas non plus du dernier. Cet amuſement m'a paru ſingulier: être aſſis à plat de terre pendant des heures entieres!

Il n'y a ni chaîſes à porteurs, ni fiacres à louer à Madrid, en conſéquence un étran-

ger ne fauroit fe promener à fon gré en voiture dans la ville, comme cela fe pratique à Londres & à Paris. Celui qui n'a pas fon propre Caroffe, doit aller à pied, ou louer un équipage que l'on paie ordinairement trente réaux par jour. Toutes les voitures font ici tirées par des mules; le cocher mériteroit à plus jufte titre le nom de poftillon que celui qu'il porte, puifqu'il eft monté fur une mule & ne fe met point fur le fiege : cet ufage me paroit très-louable, par ce moyen ceux qui font dans le Caroffe, voient tout à leur aife au travers de la glace de devant.

Cette coutume de fe fervir de mules au lieu de chevaux pour les voitures à roues, eft univerfelle ici, parce que les chevaux ne peuvent pas réfifter auffi long-tems à l'ardeur du foleil d'Eté, n'y aux vents froids de l'hyver, que l'on m'affure être très-rigoureux dans cette ville lorfque la neige couvre les montagnes voifines de l'Efcurial. Quelques Ambaffadeurs étrangers qui ont refufé de fe conformer à cet ufage, & ont voulu continuer à avoir des chevaux à leurs Caroffes, ont eu fujet de fe repentir de leur entêtement, jamais deux chevaux n'ont pu leur durer une année entiere, foit qu'ils fuffent étrangers, ou Efpagnols. Il n'eft permis à perfonne d'avoir en ville plus de

quatre mules à sa voiture. Le Roi seul en a six, & quelquefois huit; mais on le voit rarement à Madrid. Hors de la ville les gens de condition en mettent ordinairement six ; peu ont la permission d'entrer aux portes avec ce nombre. Les grands Officiers de la Couronne, & les Ministres étrangers, (si je ne me trompe) ont seuls ce Privilege, encore faut-il que leurs postillons soient en habit de voyage, & qu'ils se rendent en ligne directe de la porte à leur hôtel.

Il n'y a ici que très-peu de mendiants, & ce petit nombre ne se répand pas bien loin: ils se tiennent ordinairement près des portes des maisons les plus fréquentées, où ils n'importunent guere ceux qui entrent & qui sortent par leurs fréquentes demandes. Ils se contentent de tendre la main d'un air suppliant, si l'on leur donne quelque chose tant mieux; si l'on ne leur donne rien, tout est fini; ils ouvrent rarement la bouche pour se plaindre.

Les gens au-dessus du commun de ce pays sont très-polis envers les étrangers qui leur ont été présentés, si j'ai droit d'en juger parce que j'ai éprouvé; la populace même ne les regarde point de travers, & ne leur dit rien d'offensant, ainsi qu'il arrive souvent à celle d'Angleterre: où la

haine que la populace à naturellement pour les étrangers ne cesse d'être fomentée par une suite non interrompue de mauvais écrivains, de brochures partiales & malignes. Quand aux Grands Seigneurs Espagnols; ils sont rarement liés avec des étrangers ou des gens du pays dont le rang n'est pas égal au leur. Un Ambassadeur étranger me disoit hier, que depuis quatre ans qu'il résidoit dans cette Cour, il n'avoit pas été invité une seule fois à dîner, si ce n'est chez les Grands actuellement dans le Ministere; & que de son côté il n'en avoit eu aucun à sa table pendant tout ce tems. D'où il est naturel de conclure, que ce n'est point la coutume parmi les Grands Seigneurs, de tenir maison ouverte, comme on le pratique presque dans toutes les principales villes d'Europe. Quelques-uns de ces grands sont cependant très-opulents, & ne sauroient être accusés d'avarice, la majeure partie vit avec la plus grande magnificence: mais leur façon de dépenser ne ressemble point à celle des autres pays, & consiste généralement à avoir une cour nombreuse dans l'intérieur de leurs hôtels; composée de plusieurs Aumoniers, de Secrétaires, de Pages; & d'une très-nombreuse livrée, ainsi que quantité de

mules dans leurs écuries. D'ailleurs il y a bien peu de Grands Seigneurs ou de gens riches à Madrid, qui renvoient jamais un domestique qui les a servis pendant quelque-tems; avant que la vieillesse où la maladie les mette hors d'état de servir; alors ils le nomment un *Jubilado*, (vétérant) & continuent pendant toute sa vie à lui payer ses gages, sans en rien exiger. Il se trouve ici, à ce qu'on m'a assûré, plusieurs Seigneurs qui ont des centaines de Pensionnaires de cette espece tant de domestiques de ville, que de ceux qui les ont servis dans leurs terres. Vous conviendrez sans doute, qu'il n'y a pas moins d'humanité que de grandeur dans ce genre de générosité Espagnole, qui s'étend même jusqu'aux gens de la derniere Classe. Notre premiere noblesse de Rome, de Naples, de Gênes, & de Milan, à suivi ce même usage jusqu'au commencement de ce siecle, il y a malheureusement nombre d'années qu'elle y a renoncé: ce qui à mon avis, ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

Lorsque quelqu'un du pays, ou un étranger à occasion d'aller à quelques lieues de la ville, il peut louer un *Calessin*, c'est-à-dire, une chaise ouverte, tirée par un

un ſeul cheval. Le conducteur eſt à pied à côté du *Caleſſin*, ou monte derriere lorſqu'il eſt las de courir, ne ceſſant jamais de crier, & de fouetter la pauvre bête avec ſon long fouet, pour la faire trotter: j'en ai rencontré pluſieurs ce matin de bonne heure, en allant, monté ſur une mule, voir le *Pardo* qui eſt une des maiſons de plaiſance du Roi, diſtante d'environ ſix milles de cette ville; ma mule a fait ce trajet au pas en moins d'une heure.

Le Roi habite le *Pardo* pendant deux mois de l'année, uniquement pour chaſſer dans le voiſinage; ſon Palais n'eſt ni beau, ni vaſte, comparé à celui qu'il habite: il eſt cependant aſſez ſpacieux pour pouvoir le loger lui & ſa famille, dont chaque individu a ſon appartement ſéparé, il n'y en a aucun qui ſoit richement meublé, mais ils ſont tous très-propres. On a ajouté au corps principal du Palais pluſieurs autres bâtimens où les grands Officiers & les Miniſtres ont leur logement lorſque la Cour y réſide, ainſi que des écuries ſuffiſantes pour contenir environ huit cents chevaux, & un millier de mules. Le principal Edifice a été fondé par l'Empereur Charles-Quint, qui aimoit à s'y repoſer des affaires; ſes ſucceſſeurs y ont tous fait quelques additions, afin de le rendre plus com-

mode (15). Lorsque le Roi y habite, ce lieu doit paroître très-resserré; plusieurs milliers de gens suivent constamment la Cour: & il vient tous les matins un grand nombre de Courtisans de Madrid pour se montrer au Roi, & à la famille Royale. La situation du *Pardo* est très-pittoresque, a d'un côté une montagne d'un accès facile, & est environné d'une forêt fort étendue; les arbres de la forêt sont principalement des chênes; les glands qu'ils produisent en abondance fournissent assez de nourriture au grand nombre d'animaux qui l'habitent. Lorsque le Roi réside dans ce Palais, la majeure partie des paysans des villages voisins se levent avant le jour, au son des cloches de leurs Eglises, hommes, femmes, & enfans, courent dans la campagne, criant & battant les buissons, pour effrayer le gibier & le chasser du côté du *Pardo*, afin que S. M. en trouve une grande quantité. Ce Prince est un très-excellent tireur: on rapporte plusieurs exemples de son addresse qui paroissent

(15) M. Clarc, parlant du *Pardo*, dit assez sechement, que ce ne seroit „ *qu'une maison de campagne fort ordi-* „ *naire pour un Gentilhomme Campagnard Anglois.*" J'ai vu, aussi bien que lui, plusieurs maisons de campagnes de Gentilshommes Anglois; mais j'en ai peu vu jusqu'à présent qui pussent facilement loger un Cortege aussi nombreux que celui du Roi d'Espagne, & cette quantité de Ministres, de Gardes, de mules, de chevaux, &c. &c.

presqu'incroyables. On prétend qu'il tue au vol d'un coup de fusil chargé à bale l'oiseau le plus petit, & le plus semillant. Les François disent à peu près la même chose de leur Monarque. Une armée composée d'aussi bons tireurs que ces deux Rois, supposé qu'il fût possible d'en composer une pareille, auroit bientôt conquis l'univers.

En parcourant la forêt du *Pardo*, ma mule a pensé écraser à chaque pas des lievres, des lapins, & des perdrix: j'y ai vu plusieurs troupeaux de cerfs & de daims. Chacun de ceux qui battent les buissons autour de la forêt reçoivent régulierement deux reaux par jour, par tête, pour leur peine: je m'imagine que cet argent est la principale ressource de ces paysans dont les terres m'ont parues très-stériles. J'ai été jusqu'à un village nommé *St. Augustin*, & j'ai passé au travers d'un second pour revenir à Madrid, qui se nomme *Alcovendas*. Je suis sûr qu'il ne s'en trouve point d'aussi chétifs dans tout le Piémont: à *Alcovendas* surtout, on ne rencontre pas une seule habitation qui mérite le nom de maison. Je ne peux l'appeller qu'un amas de chaumieres, formées par des murs de boue, très grossiérement couvertes de paille. Il y en a peu qui aient plus d'une chambre à rez de chaussée, quoiqu'habitées par des familles assez

nombreuſes. La cheminée eſt ordinairement placée au milieu de la chambre, & il y a un trou au milieu du toit qui ſert d'iſſue à la fumée. Vous comprendrez aiſément que les ameublemens doivent être aſſortis à ces bâtimens. Quelques aſſietes & quelques pots de terre, accompagnés de deux ou trois paillaſſes, compoſent à peu près toutes leurs richeſſes. Les cochons & les poules entrent & ſortent tout à leur aiſe, & paroiſſent vivre dans la plus grande familiarité avec leurs maîtres.

Ma promenade m'a pris près de cinq heures; je ſuis pourtant revenu aſſez tôt en ville pour diner; vû qu'il n'auroit pas été facile de ſe procurer de quoi manger à *St. Auguſtin* ou à *Alcovendas*. J'étois dans l'intention à mon arrivée à Madrid, d'aller auſſi à Saint *Ildefonſe*, & à *l'Eſcurial*; je ſuis perſuadé que chacune de ces deux maiſons me fourniroit de quoi remplir une longue lettre; mais j'ai réfléchi que ſi j'y allois, je ſerois obligé de revenir une ſeconde fois ici, pour y arranger mon départ; & à vous dire le vrai, je ſuis tout à fait raſſaſié de Madrid: mon mal de tête n'eſt plus ſoutenable. Les habitans de cette ville ſont honnêtes, & francs, j'aimerois à vivre plus longtems avec eux, mais l'horrible puanteur de leurs rues me chaſſe. En

conſéquence j'ai réſolu de la quitter après demain, pour n'y revenir que lorſque je ſaurai que le Roi l'aura fait nettoyer: on aſſure que cela doit s'exécuter dans peu.

Le nouveau grand chemin de Madrid au *Pardo*, a été tracé en partie depuis peu au travers de la forêt. Mais le Roi fait tant de cas des gros arbres, qu'il n'a pas voulu qu'on coupât ceux qui ſe trouvoient ſur cette route. En conſéquence il s'en manque de beaucoup qu'elle ne ſoit en ligne directe: elle eſt en *Zigzag* dans différens endroits où l'on en a voulu conſerver quelques-uns. A environ une lieue de la ville ſe voit un vénérable chêne, qui occupe exactement le milieu du grand chemin que les ouvriers ont été obligés de faire paſſer aux deux cotés; le Roi ne manque jamais de regarder cet arbre avec complaiſance toutes les fois qu'il paſſe auprès. Il ſe rappelle & dit ſouvent lui avoir ſauvé *la Vie* (la Vie du chêne) & l'appelle ſon arbre: avouez que cela peut s'appeller bonté.

LETTRE LX.

Aveugles chantants & jouants des instruments. Habillements du Majo. *Divertissemens du Carnaval. Description du nouvel Amphithéatre. Trois cents couples dansants à la fois. Etrange effet du* Fandango. *Maniere de s'adresser à quelqu'un.* Gardes du Corps. Gardes Hallebardiers. *Garnison de Madrid. Tables des pauvres. Tables des riches. Poisson de Valence. Bois à bruler, & charbon de bois. Mariages prématurés & pourquoi. Enterremens. Images montrées par des prédicateurs. Coliques & mauvaises dents.*

Madrid, 13 *Octobre* 1760.

La mort de la Reine n'a pas seulement inondé cette ville d'une quantité prodigieuse de sonnets imprimés, mais encore ses louanges retentissent dans toutes les rues, où elles sont chantées par des Mendians aveugles en *Coplas* & *Seguedillas*. Hier au soir, me retirant à ma *Locanda* de beaucoup meilleure heure qu'à l'ordinaire, pour

me préparer à partir demain. J'ai fait appeller une de ces troupes qui chantoit sous mes fenêtres. Elle consistoit en trois hommes & en un jeune garçon; il ne leur restoit pas entr'eux quatre un seul œil. Deux de ces aveugles jouoient de la guitarre, un autre du violon, & le quatrieme du violoncelle. Si je ne les avois pas vu, j'aurois eu peine à m'imaginer qu'ils fussent aveugles en les entendant jouer; & j'aurois cru qu'ils avoient un livre de musique devant eux, tant ils jouoient en mesure. Ils se sont assis dans la salle, & après une symphonie bien exécutée, ils ont chanté alternativement plusieurs stances de différentes mésures, quelques-unes préméditées & d'autres impromptues. Je les ai fait commencer par les louanges de la Reine, ils en ont dit les choses les plus extraordinaires: outre le grand nombre de vertus chrétiennes & morales qu'ils lui ont attribuées, ils ont ajouté qu'elle étoit *una blanca rosa* (une rose blanche) *una palido albeli*, (une pale giroflée) une *eau courante*, un *coursier rapide*, une *étoile brillante*, & enfin:

La mas res plande ciente
Diosa en el Cielo.

La plus resplendissante Divinité du Ciel.

Quel mélange d'images ! Cependant ne me traitez pas de sot lorsque vous me voyez m'efforcer à vous peindre des gens du peuple, & à decrire de petits objets. Il faut observer la maniere de penser, & les mœurs du vulgaire dans chaque pays, pour pouvoir se former une juste idée de la nation qui l'habite. D'ailleurs le peu que je connois de la nature humaine, je le dois principalement à l'attention avec laquelle je me suis attaché à examiner les hommes du plus bas étage, qui ont certainement une habileté toute particuliere & qui ne le cede en rien à celle des gens au-dessus d'eux, pour se dérober aux observations: cette habileté est trop visible pour qu'elle puisse échaper à des yeux clairvoyants, si je pouvois séjourner ici quelque tems, j'aurois la plus grande attention à me mettre au fait de toutes les marques caracteristiques que l'on rencontre chez la populace; & sur-tout chez cette espece que l'on distingue par le nom de *Majo* (il faut prononcer *Mako* comme s'il y avoit une forte aspiration sur l'J.) qui à ce que je m'imagine est un espece de personnage bas qui est un composé du poissard Parisien & du *petit maître* de la cité de Londres. Pour mieux expliquer mon idée je dirai que le *Majo* de Madrid est un homme du peuple, qui s'habille proprement,

affecte

affecte la démarche d'un homme du bon-ton, a l'air fier & menaçant; & ne laisse passer aucune occasion sans lâcher quelque fade plaisanterie. Ces qualités sont communes aux deux sexes: le Majo & la Maja, diront à tout moment, en parlant: *por vida de Dios*, *par la vie de Dieu*. Vous assurez par exemple que la journée est belle, le *Majo* confirmera cette observation en disant: *par la vie de Dieu*, cela est vrai, la journée est très-belle.

Il y a parmi notre populace, m'a dit *Dona Paula*, nombre de *Majos* & de *Majas*: & lorsque que nous nous masquons en Carnaval, leur habillement est celui que nous préférons généralement aussi bien que leur caractere. Cet habillement consiste pour les hommes en une veste, & des culottes bien justes, en des bas blancs, & des souliers blancs liés avec un ruban blanc au lieu de boucles, les cheveux ramassés dans un filet de plusieurs couleurs, & un *Montera* par dessus, en guise de chapeau. Le *Montera* est un bonnet de velours noir, d'une coupe toute particuliere, qui est parfaitement juste à la tête, & couvre les oreilles. L'habillement de la *Maja* est une jaquette bien serrée, assez ouverte par devant pour former deux gros pendants sous le sein, qui ressemblent un peu

à des ailes, avec des manches fort justes aux poignets, une jupe courte, il n'importe de quelle couleur, un tablier noir, un mouchoir rayé couvrant exactement tout le cou, avec le filet & le *Montera* parfaitement semblables à ceux du *Majo*. Les coutures des deux habillemens ne sont point cousues; mais sont jointes par des rubans entrelassés. Tel est à peu près le vêtement de nos *Majos* & de nos *Majas*, les jours de fête; & je peux vous assurer qu'une jeune personne bien faite est fort agréable dans un pareil habillement.

Ainsi donc, lui ais-je dit, vous vous masquez en Carnaval? Je vous prie, ma chere Dame, dites moi quelque chose de vos déguisemens. Courez vous les rues en masques, comme autant de Bacchantes, ainsi que nous faisons dans presque toute l'Italie durant ce tems?

C'est l'usage parmi le peuple, m'a répondu cette Dame: mais les honnêtes gens ne le suivent pas. Ils se font réciproquement visite en Carosse, & ils tâchent de se déguiser de maniere à embarasser quelque-tems leurs plus intimes amis, & à leur donner quelque peine avant que de pouvoir en être reconnus; ce qui cause quelquefois de plaisantes méprises. Nous donnons plusieurs bals masqués pendant le Carnaval, où

l'on admet tous ceux qui sont décemment vêtus. Quand à nos habits de masque, chacun suit sa fantaisie. Outre ceux de *Majos*, plusieurs ont des *Dominos*, & un plus grand nombre encore a du goût pour les différentes manieres de s'habiller qu'on suit dans plusieurs des Provinces de la Monarchie. Dans les Bals un peu nombreux cette façon de se masquer produit une grande variété de déguisemens. L'on y voit le *Catalan*, le *Gallicien*, le *Valencien*, & *l'antique Espagnol*. Ainsi que le *Serrano* & le *Culipardo*; c'est-à-dire les habillemens dont on fait usage dans les montagnes de la *Vieille Castille*, & en *Andaloufie*. Ceux-ci portent différentes reliques, & des *Agnus Dei* de cire, pendus au cou, renfermés dans de petites boîtes d'argent.

Mais il n'est pas en mon pouvoir de vous décrire les différentes formes, & les caracteres de nos habits de Carnaval; à peine trouve-je des expressions propres à vous les faire concevoir. Il suffit de vous dire, que nous tâchons en pareilles occasions de nous surpasser en invention & en élégance, & point du tout en magnificence; l'or, l'argent & les diamants nous étant interdits avec l'habit de masque.

Nous allons généralement aux Bals du Carnaval, & à nos autres assemblées de pur amusement, ajouta Dona Paula, *in Parejas*; c'est-à-dire chacun avec sa chacune, tous deux déguisés, & vêtus en personnages de la même espece, savoir le *Majo* avec sa *Maja*, le *Serrano* avec sa *Serrana*, & ainsi de suite. Mais en dansant, presque tout le monde ôte son masque, ce seroit un signe de mépris pour la compagnie que de le garder.

Pour épargner au lecteur l'ennui d'une trop longue note. Je juge à propos d'ajouter ici, que depuis la date de la présente lettre, les coutumes que l'on suivoit en Carnaval ont souffert quelque altération à Madrid, le Roi y ayant fait construire une très-grande salle, nommée l'Amphithéatre; *où des milliers de personnes se rendent deux fois par semaine pendant tout le Carnaval. Tout masque y est admis en payant vingt réaux (environ six francs) & y passe toute la nuit aussi agréablement qu'il se peut dans un pareil lieu. La place destinée pour la danse est assez spacieuse pour que trois cents paires puissent y danser à la fois: les sieges sont placés tout autour, disposés en Amphithéatre; avec trois vastes galeries au-dessus, qui peuvent contenir cinq ou six*

mille autres personnes. La salle a quatre grands escaliers aux quatre coins, qui conduisent aux galeries, & à différens appartemens très-vastes, où l'on peut se faire servir à soupé en viandes chaudes ou froides à son choix, ainsi que du caffé, du chocolât, de la limonade & d'autres rafraichissemens, le tout à très-bon marché; un nombre considérable de Domestiques, tous vêtus de même en habits pompadour, sont là, prêts à servir ceux qui demandent quelque chose: outre ces commodités, il y a encore deux grandes chambres dans chacune desquelles sont quatre lits, l'une pour les hommes & l'autre pour les femmes, qui se trouveroient tout d'un coup incommodés; des Médecins & des Chirurgiens préposés à cet effet sont toujours prêts à remplir leurs fonctions: il y a encore quatre maîtres à danser chargés de diriger les contredanses, & de montrer les différentes positions à ceux qui ne les savent pas bien. Je ne dois pas non plus oublier de parler de deux petites chambres qui ont des inscriptions sur la porte, l'une est: Jaula por los Paxaros, *& l'autre* Jaula por las Paxaras. *C'est-à-dire, Cage pour les oiseaux mâles, Cage pour les oiseaux femelles. Si quelqu'un faisoit du bruit, ou se conduisoit d'une maniére indécente, il y seroit renfermé pendant toute*

la nuit par la garde qui est de service à la porte d'entrée.

J'ai vu près de six cens personnes danser à la fois le *Fandango* dans cet Amphithéatre: il est impossible de donner une juste idée de cet amusement enchanteur. L'enthousiasme dont les Espagnols sont saisis au moment que l'on commence à jouer l'air du *Fandango*, ne sauroit se concevoir. J'en ai vu des centaines qui étoient à souper, quitter sur le champ la table, descendre en courant l'escalier, entrer confusément au lieu où l'on dansoit, regarder autour d'eux pour chercher une compagne qu'ils trouvoient en un instant, l'homme & la femme se mettoient à danser avec une vivacité qu'on ne sauroit décrire, & si la place étoit assez spacieuse, il ne resteroit pas un seul spectateur. Ceux qui sont réduits à l'être, (& ils ne le sont que malgré eux) regardent avec admiration de leurs sieges en bas, ou de dessus les galleries, avec les yeux étincellans & les membres tremblans: ils animent ceux qui dansent par des cris & des battemens de mains. On trouve un petit livre intitulé *Bayle de mascaras* &c. imprimé à Madrid en 1763. qui contient l'ordre qu'on doit observer à l'Amphithéatre. Si quelqu'un venoit à manquer à la

moindre de ces ordonnances, il feroit fur le champ confiné dans l'une des Cages. La bande des muficiens qui y font employés eft compofée de quarante Inftrumens ; qui jouent alternativement vingt à la fois; de forte que la danfe n'eft jamais interrompue tant que la nuit dure, c'eft-à-dire depuis neuf heures du foir jufqu'à fix heures du matin.

La facilité que ce lieu procure pour l'amufement des habitans de Madrid, a prefque anéanti leurs affemblées particulieres & leurs bals domeftiques, qui paroiffent infipides comparés à ceux de l'Amphithéatre. Les profits qu'y produifent les foupers & les rafraichiffemens, fuffifent à défrayer les dépenfes ; par conféquent tout l'argent qu'on perçoit à la porte (près de fix livres ainfi que je l'ai dit, par perfonne,) fert à l'embelliffement des promenades publiques de la ville. Ce gouvernement a fagement fait fervir un amufement public à une utilité publique, & le *Comte d'Aranda*, qui en a été l'inventeur l'a pris fous fa direction immédiate: il ne manque jamais à s'y trouver tous les foirs, pour empêcher qu'il ne s'y commette aucun défordre qui trouble la fête.

Parmi les différens ftatuts que l'on a établis, il y a une loi expreffe qui interdit tous

or & tout argent ſur les habits; il eſt auſſi défendu aux Dames de porter d'autres diamants qu'une bague au doigt: le réglement met tout le monde à peu près ſur un pied égal; pour augmenter encore cette égalité; on y a auſſi introduit l'uſage de ſe parler les uns aux autres, ſans aucune diſtinction de rang ou de ſexe, en ſe ſervant de la ſeconde perſonne du ſingulier, c'eſt-à-dire, du ſtile uſité dans toute l'Eſpagne lorſqu'on parle aux gens du plus bas étage, ou à ſes intimes amis. De cette façon la Ducheſſe & les grands de la premiere Claſſe, deſcendent de l'élévation où les place leur rang, pendant toute une nuit; leurs domeſtiques même ſemblent l'oublier, ainſi que ceux qui hors de l'Amphithéatre ne ſeroient jamais aſſez hardis pour leur adreſſer la parole ſans leur donner le titre de *Voſſelencia* (abréviation de votre Excellence.) Mais cet oubli momentané de leur grandeur, ſe trouve amplement récompenſé par la gaieté & la liberté qu'occaſionnent cette eſpece d'égalité. Reprenons à préſent le fil de notre lettre.

Ayant écouté pendant quelque temps les quatre aveugles qui chantoient les louanges de la Reine, & m'appercevant que la ſalle de la *Locanda*, commençoit à ſe remplir de

gens, qui étoient accourus pour entendre le chant & les instrumens : Je leur ai dit de jouer le *Fandango*. Tous ceux qui se sont trouvés présens se sont mis sur le champ à danser; mais à leur grande mortification l'hôte, le *Seigneur Zilio*, est venu en courant nous interrompre : *Corpetonazzo*, s'est-il écrié dans son langage, en m'adressant la parole; ordonnez à ces drôles de se taire ou nous sommes tous perdus. Ne vous souvient-il plus que la Reine vient de mourir, & que vous êtes dans une Auberge? Je vous prie, de leur imposer silence, ou les *Alguazils* seront ici dans une minute & ils nous emmeneront tous au Diable.

Cette remontrance m'a parue très-convenable, j'ai renvoyé les aveugles après leur avoir distribué quelques réaux, & j'ai été souper; au grand déplaisir de quelques jeunes filles des maisons voisines, qui s'étoient rassemblées au son des instrumens, & dont les talons commençoient à se remuer, ainsi qu'il arrive toujours dans toute la contrée dès qu'elles entendent leur cher *Fandango*.

Que me reste-t-il encore à vous dire? La premiere chose sûrement qui me passera par la tête, & sans m'embarrasser que mes transitions soient bien amenées, n'étant pas

possible de joindre des matieres d'une nature tout à fait différente, sans employer un plus grand travail sur la maniere de les faire qu'elles n'en valent la peine.

Les Espagnols ont des façons de parler, en s'adressant aux Dames, qui paroitroient ridicules dans toutes les langues que je connois. Lorsqu'ils s'approchent d'elles, ils ne leur disent pas qu'ils sont leurs très-humbles *serviteurs*, leurs *très-obéissants*, &c. ainsi que cela se pratique en Italie, en France ou en Angleterre; mais qu'ils leur *baisent les pieds* ou *se mettent à leurs pieds*, & lorsqu'il prennent congé d'elles, ils les supplient, de *les laisser à leurs pieds* ou *sous leurs pieds*. Elles payent de leur côté ce compliment par celui-ci, *puissiez-vous vivre mille années*, ou *allez avec Dieu*, *allez avec la Vierge Marie*, & lorsqu'elles veulent témoigner du respect, elles disent *qu'elles leur baisent les mains*: vous trouverez peut-être que les Espagnols poussent trop loin la politesse, surtout les compliments que les hommes font aux femmes; mais l'usage général affoiblit considérablement le sens littéral des mots flatteurs dans tous les pays, & l'humilité de leurs expressions ne fait aucun tort à cette grande familiarité qui est si commune ici entre les deux sexes.

Je vous ai dit hier, que toutes les fois que le Roi ſortoit de la ville, une demie douzaine de ſes *Gardes du Corps* précédoit ſon Caroſſe à cheval. Ce corps conſiſte en trois Compagnies de deux cents hommes chacune, on les diſtingue par les noms de Compagnie *Eſpagnole*, de Compagnie *Italienne*, & de Compagnie *Flamande*, d'après celui des différentes nations qui les compoſent. Leur uniforme eſt bleu céleſte, galonné en argent. Chacun de ces individus eſt ſuppôſé être de la *premiere nobleſſe*, *vieux Chrétien*, & *exempt de tout mauvais ſang*. J'ai ſçu me procurer la liſte des différens articles que le Roi leur fournit, parmi leſquels il y en a quelques-uns qui pourront vous paroître ſinguliers. En voici la copie.

„ Tous les deux ans un uniforme; c'eſt-„ à-dire habit, veſte, & culottes.

„ Un ceinturon & une bandouliere tous les deux ans.

„ Une épée à garde d'argent en entrant, „ que l'on eſt tenu de rendre à la Com-„ pagnie en cas de mort, ou en quittant le „ corps.

„ Un chapeau bordé avec une Cocarde „ de crin teint en rouge, tous les deux „ ans.

„ Deux verges de ruban noir, & une

„ rofette de ruban noir chaque année
„ pour la queue.

„ Une paire de bas de laine rouges par
„ année.

„ Un quart de verge de mouffeline par
„ année, pour un col.

„ Une paire de gands de peau annuel-
„ lement.

„ Une dragonne en foye annuelle-
„ ment, pour l'épée; *rouge* pour la Com-
„ pagnie Efpagnole, *verte* pour l'Italien-
„ ne, & *jaune* pour la Flamande.

„ Quarante cinq réaux tous les deux ans
„ pour deux chemifes.

„ Une livre de charbon par jour, &
„ fept chandelles & demie par mois."

La folde de ces gardes n'eft que de cent quarante réaux par mois; de forte que ceux qui n'ont rien de chez eux font affez à plaindre, ainfi que vous pouvez facilement vous l'imaginer, quoique chaque Compagnie ait le privilege d'avoir fon propre boucher qui lui fournit la viande un peu audeffous du prix ordinaire.

Ce font tous des hommes choifis, jeunes & robuftes, il eft même néceffaire qu'ils foient tels, car l'exercice qu'ils font en galoppant devant le Roi & la famille Royale eft très-violent. Il font tous logés dans des *Quarteles*, (*Barraques*,) quelque part

que le Roi ſe trouve; ils ſont deux, trois, & juſqu'à quatre dans une chambre, dont l'ameublement n'eſt preſque compoſé que de leurs lits: c'eſt-à-dire d'autant de matelats que d'hommes: ces matelas ne ſont point trop tendres, étant rembourés d'étoupes groſſieres; on donne à chacun une paire de draps, qui ne ſont pas des plus fins, qu'on lave tous les mois. Il eſt inutile de vous dire que les Officiers de ce corps ſont tous de la premiere diſtinction.

Ces trois Compagnies de Gardes à Cheval, ainſi qu'une autre d'Infanterie nommée *Gardes Hallebardiers*; ſont presque (16) les ſeules troupes que l'on voie dans

(16) Depuis la datte de cette lettre, la ſituation de Madrid eſt prodigieuſement changée à cet égard: La révolte inopinée des habitans contre l'odieuſe adminiſtration du Marquis de Squillace, arrivée le 23 Mars 1766, a été cauſe que l'on a mis dans cette ville une garniſon de dix mille hommes; depuis lors le Roi n'en ſort plus, comme il faiſoit ci-devant, ſans preſque aucune garde; actuellement deux files de ſoldats bordent les rues par où il paſſe, à commencer de la grande porte du Palais juſqu'à plus d'une demie lieue dans la Campagne. Ses dix mille hommes ſont logés dans différens quartiers, & font la patrouille dans la ville tant à pied qu'à cheval, ces patrouilles occupent pluſieurs centaines d'hommes chaque nuit. Vous vous imaginez bien que le peuple de Madrid n'eſſayera plus de ſe ſoulever, ayant dans ſes murs un corps auſſi formidable de troupes réglées pour le contenir. Malgré cela

cette paisible Capitale. Les *Hallebardiers* sont chargés de la garde de la partie inférieure du palais, & les *Gardes du Corps*, font faction dans les appartemens du haut : si vous desirez un état distinct des forces de terre & de mer actuelles de ce Royaume, vous n'avez qu'à vous procurer un Almanach Espagnol, où vous verrez qu'elles se montent en tout à environ cent cinquante mille hommes.

Les vivres ne sont pas aussi chers dans cette ville que je l'aurois cru, relativement à sa population, & à sa situation au milieu d'une province qui n'est rien moins que fertile. Une pauvre famille composée de cinq ou six personnes peut se procurer journellement le pain, la viande & le vin necessaires pour sa subsistance à un real par tête. Le pain est ici aussi bon qu'en tout autre pays, mais le vin dont le commun peuple fait usage pour sa boisson n'est point du tout de mon goût. Le bœuf, le veau & la volaille sont rarement assez bon marché pour que le pauvre puisse en acheter; mais le porc & le mouton ne sont

Il parvint dans le tems à son but; le détesté Squillace fut forcé de quitter le Royaume, on ne mit point l'impôt sur le pain, qu'on avoit projetté, & qui fut le principal prétexte de la révolte.

point chers. La nourriture ordinaire du peuple consiste en mouton frais & salé, en cochon, bouillis ensemble avec des feves seches, des pois chiches, des oignons, & en herbes potageres.

Les jours maigres il se nourrit de morue, & de sardines, qu'il apprête de différentes manieres; mais toujours avec une si grande quantité de *Pimienta* (poivre d'Espagne) qu'il est difficile à un étranger de pouvoir se faire à un pareil mets. Les plus pauvres ne vivent presque que des distributions de vivres que font ici plusieurs couvents tous les jours de l'année: par ce moyen le mendiant est assuré d'un pain & d'une écuelle de bouillon souvent accompagnée d'un morceau de viande: ce pourroit bien être la principale raison du peu d'importunités que l'on essuie de la part de ces gens-là dans les rues.

Quant aux tables des riches, elles sont aussi somptueuses que partout ailleurs. Un grand de la premiere classe me disoit l'autre jour, qu'il étoit obligé de dépenser plus de la moitié de ses revenus pour l'entretien de sa table, & ses revenus montent cependant à quinze mille livres sterling; il n'a pu me donner aucune raison de cette prodigalité, sinon que c'est l'usage d'en agir ainsi, & que tout le monde fait de

même. Le poisson seul lui revient à deux mille livres par année: il faut que vous sachiez que Madrid est obligée de tirer celui de mer de Valençe, qui en est éloignée de près de soixante & dix lieues.

Les deux articles les plus chers à Madrid sont, à ce qu'il me paroit, le bois à bruler & le charbon. Les cent livres pesants de l'un & de l'autre coutent environ six francs. C'est ce qui fait que les cheminées sont si peu de mode ici. Les pauvres pendant l'hyver se chauffent au soleil, enveloppés jusqu'au nez dans leurs amples *Capas* & les riches sont assis autour d'un mortier placé au milieu d'une chambre, & plein de charbons bien allumés.

Vous pouvez avoir oui dire, que les peres & les meres de ce pays marioient leurs filles beaucoup plutôt que l'on ne les marie ailleurs; il est réellement très-ordinaire de voir de jeunes personnes liées par le Sacrement qui ont à peine atteint leur douzieme ou treizieme année: parmi nombre de raisons que les parens ont pour ces mariages prématurés; en voici une qui me paroit sans replique, c'est que les jeunes femmes peuvent aisément se procurer le mari qu'elles veulent sans leur demander leur consentement. Celle qui a du goût pour quelqu'un, lui remet une bague, ou

tout

tout autre gage du desir qu'elle a de devenir sa femme ; & l'assure qu'elle n'aura pas d'autre mari que lui. Le jeune homme va trouver son curé, lui fait part de l'envie qu'il a d'épouser une telle femme, lui montre le gage qu'elle lui a donné de son amour, & le requiert d'accélérer la conclusion de ce mariage. Le curé va chez les parents de la fille, la fait appeller en leur présence, lui montre le gage qu'elle a donné, & lui demande s'il est vrai qu'elle veuille prendre un tel pour son mari. La Demoiselle répond affirmativement, & les parens sont forcés de consentir souvent à son mariage avec un homme qu'ils n'auroient jamais voulu admettre dans leur famille. S'il leur passoit par la tête de s'opposer à la volonté de leur fille, le curé la conduiroit dans un couvent, où elle seroit retenue pendant quelques jours sans pouvoir recevoir de visites de son amant ; & si pendant ce court espace les parents ne pouvoient parvenir à la faire changer de sentiment, le mariage auroit lieu malgré toutes leurs oppositions. On m'a conté qu'un cuisinier françois, enleva il y a peu de jours, de cette maniere, la fille d'un Avocat qu'il servoit. Cette loi ne s'étend néanmoins pas jusqu'à la principale noblesse : les filles de condition ne parviennent

pas si facilement à se procurer pour maris les hommes qui leur plaisent: mais parmi la classe mitoyenne & celle du dernier rang, je suis convaincu qu'il se contracte tous les ans un grand nombre de ces mariages de caprice sans que cela étonne personne; on les regarde comme quelque chose de fort ordinaire.

Un autre privilége que les jeunes femmes ont ici, & dans tout le Royaume, c'est que lorsqu'elles se trouvent enceintes, elles sont aussi très-sures d'être promptement mariées, l'homme qu'elles accusent de les avoir engrossées doit les épouser sur le champ, ou être conduit en prison, & y souffrir plus de tourmens qu'il ne sauroit en supporter. Je ne déciderai point jusqu'à quel degré pareilles loix & pareilles pratiques peuvent contribuer au bon ordre & à l'avantage général de la société; mais on peut croire avec quelque apparence de raison, que les Espagnols ne s'appercoivent pas qu'il en naisse de grands inconvéniens, au préjudice du bonheur public, sans cela ils ne tarderoient pas à les abolir, n'étant pas possible pour une nation de laisser subsister longtems une loi ou un usage, qui causeroit du désordre, & seroit nuisible.

Il se trouve parmi les loix Espagnoles

une loi qui me paroît excellente, qui est que le fils aîné d'un grand ne sauroit épouser l'héritiere d'un autre grand. Nous avons ici la Comtesse de *Bénévent*, dont la fille héritera de cinquante mille pistoles de rente, conformément à cette loi, elle doit épouser le second fils du *Duc d'Opuna*, qui comme cadet n'a rien à prétendre. Si le fils aîné de ce Duc avoit pu être son mari, il auroit été le sujet le plus opulent de la chrétienté, mais la loi l'obligera à épouser une fille qui ne sera pas mieux partagée que son cadet : de cette façon l'Espagne aura deux familles au lieu d'une, toutes deux assez riches, ce qui vraisemblablement ne seroit pas sans cela.

Ici, comme en Italie, les morts sont portés en terre le visage découvert, & toujours précédés d'une longue procession de prêtres, & de gens chantant des pseaumes & des litanies en marchant, portant des cierges allumés à la main. Les grands sont revêtus de leurs habits de cérémonie, dans lesquels on les enterre; le reste du peuple est couvert de robes de moines & de religieuses; les jeunes personnes & celles qui n'ont pas été mariées, ont une couronne de fleurs artificielles sur la tête. Vous vous imaginerez sans peine que le nombre des prêtres & des cierges est pro-

portionné aux facultés des familles qui décident du plus ou du moins de pompe de ces convois funebres.

On m'a dit, que les moines avoient depuis peu introduit ici l'usage de presenter des images à leurs auditeurs vers la fin de leurs sermons, afin de donner une plus grande efficacité à leurs discours Un moine, par exemple, après avoir donné carriere à son éloquence avec toute la chaleur imaginable, sur les tourments de l'enfer, fera signe à quelqu'un de sa suite, de lui apporter l'image qui represente les Diables enfonçant des fers rouges & aigus dans le corps des pécheurs. Les Diables, comme vous pouvez bien vous l'imaginer, sont peints sous des formes très-effrayantes, avec des cornes, des griffes, & des queues de serpent. Les ames sont representées par des filles, uniquement parce que le mot âme est du genre féminin dans cette langue ainsi que dans plusieurs autres. Le Reverend Pere plantera une torche allumée devant l'image, afin qu'elle soit mieux vue par les spectateurs; & de sa voix la plus tonnante il menacera les impénitens de tourments éternels, semblables à ceux que le peintre a tracés. Les prédicateurs anglois se contentent d'engager les hommes à renoncer à leurs péches;

mais les Espagnols voudroient les convertir par la terreur. C'est dommage que l'auteur de *Fray Gerundio*, n'ait pas été encouragé dans son projet de réformer la chaire en Espagne. Cette pratique, qui est ici tout à fait nouvelle, lui auroit fourni la matiere d'un Chapitre pour la seconde édition de son ouvrage.

Ici finit la rélation de ce que j'ai vu & entendu pendant la semaine, que je viens de passer dans cette noble Capitale. J'espere que vous trouverez mon temps assez bien employé. Il est certain que ma relation auroit été beaucoup plus longue & plus intéressante, sans la saleté & la puanteur qui me chassent. C'est à cette cause que les médecins attribuent une espece de colique souvent mortelle, que l'on peut nommer la peste particuliere de Madrid. Un autre déplorable effet de cette puanteur est la perte totale des dents des habitans de cette Capitale. Les Espagnols hors de Madrid ont généralement des dents dont la blancheur mérite l'épithete poëtique d'yvoire. Mais ici c'est tout le contraire. C'est grand dommage, surtout à l'égard des femmes dont les yeux noirs, l'air enjoué, & la vivacité seroient capables, sans la laideur de leurs bouches, de subjuguer Xénocrates même.

LETTRE LXI.

Places dans toutes les villes pour les combats de Taureaux. Cruauté naturelle à l'homme. Femme charitable. Petites Chapelles à côté des grands chemins. Colleges ruinés ou en ruines.

Alcala de henarez, 14 *Octobre* 1760.

J'AI quitté Madrid ce matin sur les huit heures, ce n'a pas été sans regret; n'ayant rencontré personne dans cette ville qui n'ait cherché à m'obliger. Hors de la porte par laquelle je suis sorti, est un amphithéatre d'une vaste étendue, où l'on donne plus fréquemment des combats de taureaux que dans la *grande Place*, dont j'ai déjà fait mention.

Il paroit que ces combats, ainsi que le Fandango, sont les plus fortes passions des Espagnols. Ils n'y a pas une seule ville dans ce Royaume, qui n'ait une place destinée à ces combats, les étrangers ainsi que les gens du pays m'ont répété plusieurs fois, que même les plus pauvres habitans des

plus chétifs villages, hors d'état de faire la dépense qu'exige l'achat d'un taureau se cotisoient souvent pour se procurer un bœuf ou une vache, & les combattre montés sur des ânes à defaut de chevaux ou d'autre monture. Autrefois il n'étoit permis qu'aux Gentilshommes de combattre un taureau à cheval; mais le tems a aboli cette loi; actuellement ce genre de combat est le partage des gens du plus bas étage: néanmoins il arrive encore quelquefois que des gentilshommes hazardent leur peau aux atteintes des cornes d'un taureau pour montrer leur courage ou se rendre agréables à leurs maitresses, surtout aux combats de la *place majeure* auxquels le Roi & toute la cour ne manquent jamais d'assister.

Je n'ai pas le tems de remonter en historien jusqu'à l'origine de ces combats: ils doivent certainement leur existence à la cruauté, ou je suis bien trompé. Le penchant à la cruauté est naturel à l'homme, & l'un de ceux qui le caractérisent. Vous êtes étonnés & fachés en même temps d'une pareille proposition; cependant quoique dure, elle n'est pas moins véritable, témoin le plaisir que nous avons à faire du mal avant d'avoir atteint l'âge de raison, témoin la multitude brutale qui court avec empressement pour voir des spectacles san-

glans & dangereux; témoin les combats des athletes chez les Grecs, les blessures des gladiateurs chez les Romains &c. la foule contemple avec ravissement un *volo* (17) périlleux, ou les coqs se perçant mutuellement les côtés ou l'estomac avec un acier aigu; la foule environne le malheureux qu'on va étrangler, rompre vif, ou bruler. Ces inclinations ne nous sont-elles pas naturelles, & ne prouvent-elles pas une cruauté innée? Si ce n'étoit l'éducation qui la contient, quelle abominable race ne serions-nous pas!

Telles ont été les idées qui m'ont occupé en voyant cet amphithéatre: peu après l'avoir quitté nous avons traversé le *Manzanares*, & une lieue plus loin une autre petite riviere qui porte le nom de *Xarama*. On assure que le Roi est dans l'intention de les joindre, & de faire servir les eaux réunies de ces deux rivieres aux progrès de l'agriculture. Si cela venoit jamais à s'exécuter, le pays d'alentour ne paroî-

(17) Spectacle Italien, dans lequel un homme se hazarde à descendre le long d'une corde, dont l'un des bouts est attaché à la cime d'un clocher, & l'autre au bas de quelque bâtiment vis-à-vis. Il est quelquefois arrivé à ces drôles de lâcher prise, & ils se sont mis en pieces en tombant.

roitroit pas aussi aride & aussi desert qu'il le paroît actuellement, étant entierement sablonneux, & destitué d'arbres.

A deux lieues par delà le *Xarama*, se trouve un chétif village nommé *Torréjon de ardoz*, environné d'un petit nombre de jardins potagers, & de champs: nous nous y sommes arrêtés pour nous rafraîchir, & pendant qu'on préparoit une omelette, je me suis apperçu que la maitresse de la *posada* se tenoit à la porte, les deux mains pleines de *quartillos*, qu'elle distribuoit à quantité de pauvres qui s'y étoient assemblés pour recevoir ses aumônes; j'ai pris la liberté de lui demander quel étoit le motif de sa liberalité. *C'est pour les ames du purgatoire* m'a-t-elle répondu; j'ai déjà remarqué que les *ames* en Espagne sont un des moyens les plus efficaces de reveiller & d'émouvoir la charité. Les prêtres & les mendians leur ont les plus grandes obligations, parce que leurs revenus les plus assurés proviennent du desir que les Espagnols ont d'alléger les tourmens des ames du purgatoire, ce qu'ils croient infailliblement effectuer en distribuant des aumônes aux pauvres, & en faisant dire des messes. La maitresse de *la Posada*, à ce qu'elle me dit avoit fixé quatre jours de l'année, où elle donnoit de l'argent aux

pauvres du voisinage; le jour d'aujourd'hui est précisement l'un des quatre.

En voyageant en Espagne on rencontre aux côtés des grands chemins des Chapelles qu'on distingue par le nom d'hermitages quoi qu'elles ne soient habitées par aucun hermite, ces hermitages sont très-petits, & n'ont point de fenêtre, ils n'ont d'autre ouverture qu'un trou à la porte, au travers duquel les voyageurs jettent des *Quartillos* & des *Ochavos* en dedans, le tout *pour les ames du purgatoire* suivant l'usage. J'ai mis pied à terre pour en examiner une par le trou de la serrure, mais je n'ai rien pu distinguer de ce qu'elle contenoit, excepté une lampe qui donnoit à peine une foible lumiere. J'ai demandé au Calessero à quoi servoit une lampe allumée dans une Chapelle où personne n'habitoit. *Elle sert à éclairer les saints de bois*, m'a répondu le drôle d'un ton railleur, il faisoit allusion aux saints de bois qu'on place ordinairement dans ces hermitages. Je n'ai pu retenir ma surprise en entendant les expressions hardies de cet incrédule coquin: j'avois cru jusqu'alors que les habitans des campagnes n'osoient jamais faire de plaisanteries sur les saints de bois; l'ayant sérieusement repris de son étourderie, il a ajouté assez malicieusement, qu'il n'étoit pas Ca-

stillan ; mais Catalan, & qu'il avoit *Voyagé en France.* Vous avez peu profité de vos voyages, lui ais-je dit, si vous n'avez appris qu'à vous moquer de ce qui est réputé sacré dans votre pays, & je pense que vous feriez mieux de vous attacher à votre religion, pour éviter qu'il ne vous en arrive quelque malheur : il n'appartient point aux Calesseros de plaisanter sur les *saints de bois*, leur devoir est d'avoir soin de leurs mules, & d'éviter de tomber entre les mains de l'inquisition. Cette reprimande à laquelle il ne s'attendoit pas de la part d'un étranger l'a fait rougir, il s'occupe actuellement à gagner Baptiste, pour l'engager à me prier de ne pas le dénoncer à l'Inquisiteur général de *Sarragosse.*

Un moment avant cinq heures nous sommes arrivés à *Alcala*, distante de six lieues de Madrid, nous y sommes entrés par la porte de *St. Jaques.* Laissant à Baptiste le soin de commander le soupé, j'ai été voir la ville. Dans quelques parties elle paroît assez bien, elle a plusieurs rues unies, & une assez jolie place. Son université a été autrefois très-célebre. *Elle a été fondée*, dit l'historien Mariana, *vers la fin du quinzieme siecle par un Archevêque de Tolede, sur le modele de celle de Paris*, ainsi que cette derniere, & que

plusieurs autres, elle consiste en un certain nombre de colleges, situés dans différens quartiers de la ville.

Le premier dans lequel je suis entré, se nomme *College du Roi*; parce qu'il a été bâti par Philippe III à ce que m'a dit le portier qui en a la garde. Ce portier en est à présent l'unique habitant il est abandonné depuis longtems, & tombe visiblement en ruine. Les apartemens ci devant habités par les étudians s'étendent autour d'un quarré, décoré d'un double portique.

En sortant de ce College, j'ai rencontré un Augustin à la porte de son couvent, lui ayant fait la révérence, je l'ai prié de me permettre de voir son église & sa maison. Il m'a fort honnêtement accordé ma demande & m'a conduit par tout: trois des autels de cette Eglise méritent d'être vus; leur sacristie est surement l'une des plus belles d'Alcala, curieusement ornée de dorures & de peintures. Tandis que je m'occupois à l'examiner, un second moine m'a présenté de la limonade & quelques biscuits; & comme je me préparois à les quitter, après les avoir remercié de leurs politesses, ils ont tous deux voulu m'accompagner pour me faire voir la ville.

Nous avons passé devant l'église des Jésuites, qui étoit déjà fermée. Si l'in-

térieur est proportionné à l'exterieur elle doit être très-belle. Nous avons ensuite été visiter le *grand College de St. Ildefonse*, le plus superbe édifice d'Alcala. Il consiste en trois vastes cours; la premiere est la plus belle; elle est entourée de trois portiques fort élevés les uns au dessus des autres. Il y auroit assez de place dans ce College, s'il étoit en bon état, pour quatre cents étudians; mais il tombe en ruine, comme celui *du Roi*; de sorte que ceux qui l'habitent actuellement ne sont guere qu'au nombre de quinze ou de seize. Ils portent des robes fort amples & des bonnets quarrés. Ces robes & ces bonnets sont couleur de saffran. J'en ai apperçu quelques uns formant un groupe occupés à disputer très-sérieusement, j'ai remarqué qu'ils faisoient usage de la langue latine, ainsi que cela se pratique en Italie dans la plus grande partie de nos universités; cet usage n'est point du tout de mon goût: il accoutume les jeunes gens à s'exprimer en latin d'une maniere foible & barbare.

Nous avons traversé, les deux Augustins & moi, les trois cours & avons passé tout auprès d'un autre College nommé de *St. Augustin*; qui ne sera plus dans peu qu'un amas de décombres: à côté de ce dernier est celui de *St. Thomas*, qui est pareille-

ment désert, & tombe en ruines. „ Dans
„ ce College, si l'on en croit la tradition,
„ le grand Cardinal Ximenès a été élevé
„ (me dit l'un des moines) & lorsqu'il
„ parvint à l'archevêché de Tolede, cette
„ université fut dans un état très-florissant
„ sous sa puissante protection, vous voyez
„ la situation dans laquelle un petit nom-
„ bre de siecles l'ont reduite. De son
„ temps elle avoit dix mille étudians, à
„ présent à peine en reste-t-il cent. Les
„ longues guerres, l'ignorance & Salaman-
„ que ont enlevé à cette ville ses étudians,
„ & Madrid sa noblesse & ses habitans
„ les plus considérables; de sorte qu'Alca-
„ la, jadis la premiere ville de Castille,
„ est actuellement l'une des plus pauvres
„ du Royaume."

Tout en nous entretenant de cette maniere, nous sommes arrivés au *College de Malanga*, autrefois un édifice plus spacieux même que celui de *St. Ildefonse*. Il renfermoit jadis quatre ou cinq cours entourées de superbes portiques; il se trouve actuellement au même état que ceux de *St. Thomas* & *du Roi*, & même encore plus dégradé. La majeure partie de ses murailles est tombée dans les souterrains, & un nombre prodigieux d'araignées font leurs toiles dans les creux

ſés des marches rompues de ſon principal eſcalier. Il y avoit dans les commencemens aſſez de place pour loger mille étudians, il n'y a actuellement qu'un petit coin de cet édifice habité par une demie douzaine.

J'aurois volontiers viſité le reſte de ces triſtes colleges, ſurtout celui qui porte le nom de College *Irlandois*, dans lequel aucun étudiant n'eſt admis qu'en prouvant qu'il eſt né en Irlande, ou dans la Grande-Bretagne, & Catholique ; mais la nuit étant venue ; j'ai été forcé de me ſéparer de mes honnêtes conducteurs, & de retourner à ma *Poſada*. Dans pluſieurs univerſités les habits des étudians ſont noirs; mais ici chaque College a ſa couleur particuliere qui le diſtingue. Celle des Irlandois eſt verte, les moines me dirent que depuis pluſieurs années le nombre des étudians de cette nation n'avoit jamais paſſé douze. Ils entrent ordinairement dans les ordres dès qu'ils ont atteint l'âge fixé, & retournent dans leur patrie pour y faire les fonctions de miſſionnaires, & tâcher d'y convertir des ames à l'Egliſe Romaine. Des dix-neuf ou vingt Colleges qui compoſent cette univerſité, les deux tiers ſont abſolument inhabitables, & l'autre tiers dans un état déplorable. Quelle ſituation pour une

ville que tant d'hommes ont tâché d'illustrer par la culture des sciences! La principale cause de cette triste révolution me paroît avoir été le défaut d'un revenu fixe & permanent. Ce défaut l'a mise à la discrétion du trésor Royal, & cette ressource a été si précaire que chaque college s'est graduellement détruit; les Rois d'Espagne n'y ont apporté aucun remede; ils ont pensé avoir plus besoin de soldats que de savans.

Alcala, portoit chez les Romains le nom de *Complutum* elle ne comptoit au quinzieme siecle pas moins de soixante mille habitans, sans y comprendre les membres de l'université. A présent elle n'en a que quatre à cinq mille, dont il y en a fort peu qui soient à leur aise. On m'a assuré qu'une des plus belles maisons de la ville ne se louoit ordinairement qu'environ vingt schellings sterlings par année. De loin elle a une assez belle apparence, étant entourée d'un mur moresque, abondamment pourvu de tours, ainsi que *Tolede* & plusieurs autres villes d'Espagne.

LETTRE LXII.

Productions de quelques Provinces Espagnoles. Vie d'un muletier. Riviere nares. *Manufacture de Draps à* Guadalaxara. *Cuisinier François.* Hermitage *dans une vallée avec une inscription &c.*

Torrixa 15 Octobre 1760.

Ce matin je me suis levé longtems avant le jour, & j'ai marché seul jusqu'à la *venta de Meco*, qui est environ à une lieue d'Alcala ; réfléchissant pendant tout le chemin à la triste destinée de son Université. Je me suis arrêté près d'une heure à la *venta*, assis sur une chaise branlante devant le feu avec neuf ou dix muletiers, qui y avoient passé la nuit, & se préparoient à partir pour Madrid, ou parmi plusieurs autres choses, ils transportent du bœuf & du veau d'Arragon.

J'ai appris par les discours de ces gens, que le bœuf & le veau qu'on mange dans cette Capitale, y venoient principalement d'Arragon, le porc d'Estramadour, le mouton & la volaille de *Tolede* & de *Léon* le poisson de mer, les légumes, & les fruits

de *Valence*, le pain de la vieille Castille, & le vin, & le fromage de la *Manche*. La majeure partie de ces provisions y est transportée par des mulets : on voit de longues & continuelles processions de ces animaux allant & venant le long des chemins des environs de Madrid.

Après m'être bien chauffé, la matinée étant très-froide, & avoir avalé une couple d'œufs frais, j'ai pris congé des muletiers, & j'ai été attendre mes Calesseros à la *venta de St. Jean*, qui est éloignée d'une lieue de celle de *Meco* : elle étoit pareillement pleine de muletiers allant à Madrid & en revenant. Les pauvres gens mènent une vie fort dure, suivant de jour à pied leurs bêtes, ne se nourrissant presque que de pois chiches, & de morue qu'ils mangent trois fois par vingt-quatre heures ; & dormant la nuit sur la terre dans les écuries à côté de leurs mules, chacun enveloppé de sa *manta* ou dans une couverture de mulet, avec un bât sous la tête en guise de traversin. Autant cependant que j'ai pu m'en appercevoir en les observant soigneusement pendant ce voyage, il seroit difficile de trouver un ordre d'hommes plus gais & de meilleure humeur que les muletiers Espagnols : ils ne paroissent presque jamais fatigués ; & malgré leurs longues

promenades de jour, ils ſont toujours prêts à danſer par tout où ils rencontrent des femmes le ſoir, après avoir panſé, & étrillé leurs bêtes, & donné leur *cevada* ou portion de paille hachée. Il ne ſont pas de moins belle humeur en route; ils ſe raillent les uns les autres autant que la portée de leur eſprit le leur permet. Chantant très ſouvent en chœur; cet exercice continuel rend leur voix flexible; de ſorte que pluſieurs l'ont aſſez agréable; & qu'il y en a très-peu parmi eux qui l'aient fauſſe, quoi qu'ils ignorent la muſique. Ils ont en général l'air mâle, étant d'une bonne taille, & parfaitement bien faits; un peintre ne dédaigneroit point de peindre leurs viſages hâlés, fréquemment ornés de ſourcils noirs, de longs nés, & de levres épaiſſes. Je les ai ſouvent vu manger & ai envié leur appétit, quoiqu'il s'en faille beaucoup que j'aie ſujet de me plaindre du mien depuis que je me trouve en Eſpagne, à l'exception des huit jours que j'ai paſſés à Madrid. La plus grande partie d'entr'eux boit plus en un ſeul repas que je ne boirois en trois jours. Jamais leurs *borrachos* ne ſe trouvent vuides, cependant ils ne s'enivrent jamais, l'ivrognerie étant le vice que les Eſpagnols de tous rangs déteſtent le plus.

Vers les huit heures mes Calesseros m'ont joint & nous avons encore fait trois lieues jusqu'à *Guadalaxara*, ville qui contient entre six & sept mille habitans à ce qu'on m'a dit: environ un demi mille avant que d'y arriver, nous avons traversé la bruyante riviere *Nares* sur un pont de bateaux, parce que celui de pierre, sur lequel on la passoit, avoit été emporté depuis quinze jours par le débordement subit de ses eaux.

L'auberge de *Guadalaxara* est beaucoup meilleure qu'aucune de celles que j'ai vues jusqu'à présent en Espagne. Elle est tenue par un François très-replet, qui, outre une soupe & quelques ragouts m'a servi une paire d'excellentes perdrix, & une broche pleine de petits oiseaux pour mon diné: pendant qu'on le préparoit, j'ai été voir la manufacture de draps, qui est regardée, après celle de *Ségovie*, comme la plus considérable du Royaume. J'y ai compté soixante & quatorze métiers tous dans un seul appartement au rés de chaussée & plusieurs autres dans des chambres au dessus. Le directeur de cette manufacture est un Biscayen très-poli qui m'a conduit par tout, m'expliquant tout ce qui demandoit quelqu'explication. Il m'a montré plusieurs échantillons de draps, &

m'a m'assuré que pendant ces trois dernieres années on y en avoit fabriqué annuellement environ quatre mille pieces. On n'y fabrique que des Draps-superfins; cependant, suivant ce qu'il m'a dit lui-même, on n'y est pas encore parvenu à les rendre aussi serrés, & d'aussi bon usage que les Draps-superfins d'Angleterre. Leur écarlatte est la plus estimée, & le Biscayen prétend que sa couleur est comparable à celle des Gobelins.

La maison où est placée cette Manufacture étoit auparavant le Palais d'un Grand d'Espagne qui l'a vendu au Roi. Sa Cour est ornée de statues pédestres en marbre, qui ne tarderont pas à tomber de leurs pied'estaux, si personne n'en prend plus de soin que le Directeur. L'entretien de cette Manufacture coûte annuellement à sa Majesté plusieurs milliers de pistoles, pour que le drap qui en sort puisse se vendre à un prix honnête; ce qu'on ne pourroit pas faire sans cela; la dépense des ouvriers étant actuellement trop considérable; ce sont presque tous des étrangers que l'on n'y retient que par la paye exorbitante qu'on leur donne. Le Directeur espere qu'en peu d'années plusieurs gens du pays apprendront ce métier, & alors, dit-il, la Manufacture ne subsistera pas entierement,

comme elle fait à présent, des libéralités du Roi.

Le *Posadero* François m'a dit à diné, que pendant les trois jours suivans je ne trouverois point de raisins dans mon chemin pour remplir mon panier comme de coutume: cependant à peine ais-je eu fait une lieue l'après midi que j'ai été convaincu que son avertissement étoit aussi faux & aussi ridicule que désagréable: précisement à une lieue de *Guadalaxara*, on rencontre *Taracena*, village qui a assez d'apparence à une certaine distance, dont tout le territoire est planté de vignes. Je n'ai point traversé ce village; mais je l'ai laissé à ma droite, & à environ un mille plus loin j'ai vu une *Ermita* (vous ne savez pas ce que c'est qu'une *Ermita*) à la porte de laquelle on avoit affiché cette Inscription en grosses lettres.

„ Le très-illustre Seigneur, Don Juan
„ Francisco Manrique de Lara, Brave de
„ Guzman, Evêque de Placencia, accor-
„ de quarante jours d'indulgence à toutes
„ les personnes qui diront un *Salve* (18)
„ devant l'image de notre Dame de la val-
„ lée que l'on vénere dans son hermitage

(18) Priere Latine à la Vierge Marie, qui commence par *Salve Regina mater misericordiæ.*

(ou chapelle) de la vallée de Taracena."

Vous penserez vraisemblablement, que cette inscription n'est pas assez importante pour mériter d'être copiée & traduite; mais à présent, il faut que je tire parti de chaque bagatelle, si je veux remplir mes lettres de tous les soirs; n'ayant pas le tems de m'arrêter pour m'enquérir d'objets plus sérieux; vous devez encore considérer que ce qui paroît une bagatelle à l'un, peut n'être pas regardé de même par un autre. Vous ne serez problablement pas les seuls qui lirez mon itinéraire. S'il vous amuse, vous serez charmés de le faire lire à vos amis. Je penserai peut-être moi même à le faire imprimer, s'il a leur approbation, & qui sait si parmi ceux qui le liront, il ne s'en trouvera pas dans le nombre qui n'auroient jamais su ce que cette inscription leur apprendra, savoir que les Evêques de notre Eglise ont le privilege d'accorder quarante jours d'indulgence à ceux qui récitent un *Salve* devant une Madone? Mais, je vous prie, mes freres, que pensez-vous que contiennent la plus grande partie des inscriptions Greques & Romaines, qui remplissent un si grand nombre d'in-folios des Bibliotheques des Antiquaires? Selon moi des bagatelles peu impor-

tantes semblables à celle-ci; néanmoins plusieurs savans des plus célebres de tous les siecles & de tous les pays ont jugé à propos d'employer une partie considérable de leur tems à les recueillir, les expliquer, & les illustrer. Mon inscripeion, comparée aux leurs, a, je l'avoue, un désavantage qui n'est pas peu considérable, celui d'être moderne: cela ne doit pourtant pas m'empêcher de la conserver, par amour pour les savans qui pourront naître dans deux ou trois mille ans; & qui sait si quelque futur *Grævius* ou *Spanheimius*, ne m'en sera pas obligé, & ne souhaitera pas que j'eusse copié non seulement toutes les inscriptions des portes des hermitages, mais même toutes les sottises écrites avec de la craie, ou du charbon sur toutes les murailles des *Ventas* & des *Posadas* d'Espagne? Je dois vous apprendre qu'il y a peu de ces maisons dont les murs ne soient couverts de devises, de proverbes, de sentences, & d'obcénités tant en prose qu'en vers.

De *l'Hermitage* nous avons suivi la vallée dont il est fait mention dans l'inscription: elle a un lieue de longueur, & près d'un mille de largeur. Elle est située entre deux montagnes, dont la déplorable stérilité contraste très-bien avec son agréable fertilité: Le

Le terrain à main droite est planté de vignes, actuellement chargées de raisins, & celui à gauche est occupé par des oliviers mêlés de sycomores & de figuiers. Au bout de cette vallée est une petite ville nommée *Val de Noches*; qui a été à ce qu'on prétend le berceau de *Fernand Cortez*, célebre vainqueur du Mexique. Au delà de *Val de Noches* se trouve une seconde vallée presque aussi longue & aussi large que celle de Taracena, & encore plus agréable, terminée par un grand nombre de jardins potagers, qui environnent ce village de Torrixa, à l'entrée duquel est un Chateau Maure, autrefois superbe; mais actuellement en ruine. La *Posada* est ici encore meilleure qu'à *Guadalaxara*, relativement à la maison & aux appartemens qui y sont très-propres. Le soupé que la *Posadera* nous a donné n'est nullement comparable par la maniere dont il a été apprêté au diné que le François nous a servi, mais l'hôtesse s'est mise à table avec moi & Baptiste, ce qui a rendu les mets plus supportables, parce quelle égale en beauté la belle Catherine de Badajoz.

LETTRE LXIII.

Dialogue entre un Voyageur & un Conducteur d'ânes. Urbanité d'un Grand. La plus haute éminence d'Espagne. Loyers de maisons peu chers.

Alcolea del Pinaz, 17 *Octobre* 1760. *vers midi*.

J'AI couché hier à Algora, & je vous aurois écrit de cet endroit, comme j'ai coutume, si j'avois pu me procurer une table à cet effet dans cette misérable *Venta*: Mais pourquoi lui donne-je l'épithete de misérable? Le Marquis de *Castromonte*, qui est un Grand de la premiere Classe, y a logé tout comme moi: un cabaret qui fournit un logement à un pareil personnage, & à sa nombreuse suite ne doit point être appellé misérable.

Mais suivons notre méthode ordinaire, & racontons exactement l'histoire d'hier & celle du jour.

Hier matin, étant parti au point du jour: nous avons diné à *Grajanejo*, chétif village à environ quatre lieues de *Torrixa*: pen-

dant ces quatre lieues nous n'avons vu aucune espece d'habitation, à l'exception d'un autre village nommé *Triqueque*, qui est à quelque distance du grand chemin: Mais il convient de vous exhorter à observer que je vous nomme exactement tous les lieux inhabités où je passe; & marque leurs différens éloignemens avec autant de précision que ma marche peut me le permettre, afin de vous mettre en état de vous former quelqu'espece d'idée de la population des Provinces que je traverse.

Nous n'avons pu nous rien procurer pour notre diné à *Grajanejo*, & nous aurions été obligés de jeûner sans quelques volailles rôties que nous avions eu la précaution de nous faire donner par le François de *Guadalaxara*, nous avons pourtant eu un très-bon feu, qui n'étoit pas moins nécessaire que le diné, parce que la journée étoit très-froide, quoiqu'il n'y eût que trois jours que nous eussions éprouvé des chaleurs insuportables à Madrid. La raison de cette différence de climat est, que depuis que nous avons quitté *Alcala* nous avons toujours monté & que nous avançons dans les hautes montagnes d'Aragon. L'élément qui nous environne devient en quelque façon plus froid à chaque pas que nous faisons en avant. De *Grajanejo* à la *Ven-*

ra d'*Algora* il y a quatre lieues, que j'ai résolu de faire à pied dans l'après midi, malgré un vent de nord qui coupe le visage. En conséquence, ayant laissé Baptiste avec les Calesseros, je suis entré dans une vaste forêt principalement plantée de ces chênes, dont les glands ont un goût agréable; j'en ai mâché plusieurs pour me distraire de l'ennui de ma promenade solitaire.

Voyageant de cette maniere, j'ai joint un homme qui chassoit quelques ânes devant lui; & nous avons fait route ensemble, „ *Qui êtes vous, Cavalier,*" lui ais-je dit, „ *& où allez vous avec ces ânes?*

„ *Seigneur Cavalier*, m'a-t-il répondu, „ *Je suis un pauvre journalier, & j'habite les montagnes de Burgos. Je suis en chemin pour aller visiter la Notre-Dame miraculeuse del Pillar à Saragosse; ces ânes appartiennent à des Cavaliers, qui ont bien voulu me donner quelque bagatelle pour les conduire à une certaine distance.*

„ *Mais*, lui ais-je dit, *qui est cette Dame miraculeuse del Pillar que vous allez visiter? Je suis étranger dans ce pays, où je n'avois jamais été auparavant, je vous serai obligé si vous voulez*

„ *me donner quelqu'éclairciſſement à ce*
„ *ſujet.*
„ *Notre-Dame del Pillar*, m'a-t-il répondu, *eſt une fameuſe image adorée*
„ *dans une grande égliſe de Saragoſſe:*
„ *Elle eſt auſſi révérée dans tout le monde*
„ *que celles de Guadeloupe & de Monſerrat, parce quelle fait pour le moins autant de miracles.*

„ *Et êtes-vous payé*, ais-je ajouté, „ *pour aller la viſiter. Depuis les montagnes de Burgos à Saragoſſe, il me paroît qu'il y a bien du chemin?*

„ *Payé, Monſieur*," m'a-t-il répondu tout étonné de ma queſtion, „ *Payé! Et qui me payeroit pour cela? Perſonne ne viſite une Notre-Dame pour être payé.*

„ *C'eſt ce que j'ignorois*, lui ais-je dit, „ *mais encore quel motif vous porte à entreprendre un ſi long voyage à pied, ſans être trop bien pourvû d'argent, ainſi que vous m'avez donné lieu de le penſer.*

„ *J'y vais, parce que j'en ai fait le vœu.*" «

Je m'imagine, ais-je ajouté, *que vous n'êtes pas marié, & que vous n'avez perſonne au logis qui ait beſoin de vous, puiſque vous ne craignez pas de vous en écarter.* «

„ *Excusez moi*, m'a-t-il dit, *j'ai une* „ *femme & trois enfans.*"

Fort bien, ais-je dit, *je suis charmé d'apprendre que vous ayez une famille: mais qui en a soin pendant votre absence?*

„ *Notre-Dame del Pillar*, dit-il, *aura* „ *soin d'eux, & leur procurera quelques* „ *petites aumônes pour les faire vivre pen-* „ *dant mon absence.*"

Quelques petites aumônes, mon ami, & n'ont-ils, d'autre ressource que les aumônes que la St. Vierge leur enverra?

„ *Non réellement, nulle autre*, dit-il; „ *car nous sommes très-pauvres.*"

Mais je vous prie, honnête homme, n'auroit-il pas mieux valu que vous fussiez resté à la maison, & que vous eussiez travaillé pour leur procurer, ainsi qu'à vous, du pain: plutôt que de les abandonner sans autre ressource que des aumônes casuelles?

„ *Monsieur, pardonnez si je vous dis que* „ *vous autres étrangers n'êtes pas autant* „ *au fait de la religion que nous. J'ai* „ *oui dire une fois à une personne respec-* „ *table, que les étrangers préféroient* „ *leur intérêt à ceux de la religion, &* „ *que nous nous préférions notre religion à* „ *notre intérêt. Je n'oublierai jamais cet-* „ *te sentence. Et ne dois-je pas penser à* „ *ma religion avant que de penser à ma*

„ *famille, moi qui suis un vieux Chré-*
„ *tien ? (Christiano Viejo) ne devons*
„ *nous pas accomplir les vœux que nous*
„ *faisons ?*"

Le raisonnement de mon vieux Chrétien m'a paru sans replique. Ainsi en lui glissant quelques *quartillos* dans la main, je lui ai souhaité un bon voyage, & qu'il arrivât heureusement auprès de sa *Dame miraculeuse*, après quoi rallentissant ma marche, les Calesseros n'ont pas tardé à me joindre; & nous sommes arrivés à la *Venta*, précisément au moment que le soleil se couchoit.

Monsieur, m'a dit le *Ventera*. Je suis fâché de n'avoir point de chambre à vous donner, toute la maison est occupée par un Grand, qui vient d'arriver.

Ce grand est le Marquis de *Castromonte*, dont j'ai déjà parlé. Il revient de Venise où il a été Ambassadeur quelques années. Il voyage avec une nombreuse suite, & se fait précéder par un courrier, qui s'assure des logemens des *Ventas* & des *Posadas* où il doit passer la nuit. Il étoit trop tard pour penser à gagner la premiere *Posada*; que faire dans une pareille position ? J'ai pris ma résolution sur le champ, & j'ai répondu au *Ventero*, que je tâcherois de m'arranger dans l'écurie sur ma

paillaſſe, puiſqu'il n'étoit pas poſſible d'obtenir une chambre.

Tandis que je parlois avec lui, le Marquis a paru à la porte, & dévinant à peu près de quoi il étoit queſtion, il s'eſt approché très-poliment, & m'a demandé quel étoit mon pays. Je le lui ai dit, ainſi que l'embarras où je me trouvois. Il faut s'arranger différemment, a-t-il dit au *Ventero*, & faire enſorte que ce Gentilhomme ne couche pas à l'écurie; voyons. *Pedrillo* (s'addreſſant à l'un de ſes gens) quelle chambre vous a-t-on donnée? La chambre qui eſt à côté de celle de votre Excellence, a répondu *Pedrillo*. Eh bien, mon garçon (a repris ſon Excellence) il faudra prendre patience pour cette nuit, & céder votre chambre à cet étranger. J'aurai ſoin de moi, a dit *Pedrillo* gayement, il y a aſſez de place dans l'écurie.

Mon logement étant ainſi heureuſement aſſuré, je ſuis entré dans la *Venta* avec le Marquis, qui m'a poliment forcé à m'aſſeoir à côté de lui auprès de la cheminée de la cuiſine; avec ſes domeſtiques & pluſieurs muletiers; il m'a engagé à partager avec lui le ſoupé que l'on préparoit à ce même feu. On nous l'a ſervi deux heures après; il étoit auſſi magnifique qu'aucun qu'on eût jamais mangé dans un endroit auſſi chétif.

Vous

Vous vous imaginez bien que nous n'avons pas été muets pendant le tems qu'à duré le repas. Nous avons parlé de Venise, de Madrid & de Londres jusqu'à minuit. Ce Seigneur a paru aussi satisfait de mon babil, que j'ai été enchanté de son affabilité. S'il avoit été aussi réservé, & aussi fier que les nobles Espagnols sont ordinairement représentés dans les romans François & dans les farces Italiennes, j'aurois passé une assez mauvaise nuit auprès de quelque mule, d'un cheval, ou d'un âne. Dans notre longue conversation nous nous sommes plaints du peu d'espace, des incommodités, & de la misere des *Ventas* & des *Posadas* d'Espagne: il m'a appris qu'on avoit formé le projet, à Madrid, de rendre celle des principales routes plus commodes, en tâchant d'engager des étrangers à s'en charger. J'ignore si l'on y réussira: mais il me paroit qu'il sera assez difficile d'établir de bonnes hôtelleries dans un pays aussi peu fréquenté par les Voyageurs que l'est celui-ci.

Dès que j'ai été levé ce matin, j'ai chargé Baptiste de m'acquitter envers *Pedrillo*, du dérangement que je lui avois causé; mais cet honnête domestique a de l'honneur, & il a prié Baptiste de gar-

der pour lui-même ce que je lui avois destiné.

Je ne dois pas oublier de dire, qu'hier au soir j'apperçus un Château Maure, bâti sur le sommet d'une montagne, peu éloignée de la *Venta d'Algora*. On ne cesse de rencontrer de ces Châteaux dans ce pays; je n'avois point de tems de reste, desorte que je n'ai pu m'arrêter pour examiner les ruines de celui-ci, les jours diminuent à vue d'œil, & nous sommes obligés de faire plus de diligence qu'à l'ordinaire, afin de ne pas arriver trop tard dans la nuit aux *Posadas*.

Il est près de midi, & nous avons déjà fait quatre lieues. Il y a une heure que nous avons monté par un chemin escarpé, où ma chaise a plusieurs fois couru risque d'être renversée; nous sommes arrivés à ce misérable village *d'Alcolea* que les Espagnols regardent comme l'endroit le plus élevé du Royaume. Ils assurent que la cime la plus haute des Pirenées, l'est d'un mille moins que celle-ci, je n'ai pas grand peine à le croire, surtout lorsque je pense que nous montons toujours insensiblement depuis trois jours, & que nous avons fait vingt-quatre lieues dans cet espace de tems.

Postscript de Maranchon *dans la nuit.*

Après avoir descendu un chemin escarpé & rompu depuis *Alcolea*, nous sommes arrivés ici au soleil couché. La *Posada*, où nous comptions nous arrêter, étoit si remplie de muletiers & d'autres gens, que l'hôte n'a point eu de place à nous donner; mais comme ceci est un village, & pas simplement une *Venta*, il n'a pas été difficile de trouver à nous loger dans une maison de paysan: Une quantité de femmes de tout âge m'ont entouré au moment que je suis descendu de voiture, pour m'engager à acheter du pain, des volailles, des pigeons, du gibier, des œufs, & autres provisions, dont chacune d'elles avoit son pannier plein. La maison où j'ai établi mon quartier pour cette nuit, est peut-être le meilleur bâtiment du lieu, étant composée de sept chambres, pour lesquelles l'hôte m'a dit qu'il ne payoit que quatre *pesos duros* de loyer, environ vingt une livres par année; sur ce pied, me suis-je dit en moi même, je ne serois qu'un pauvre seigneur, si j'étois propriétaire de la seigneurie de *Maranchon*. Le village contient à peu près deux cents maisons, & celui qui en seroit l'unique propriétaire ne seroit pas bien opu-

lent : pensez quelle doit être la misere de ceux qui les occupent, eux parmi lesquels il y en a si peu à qui elles appartiennent. Cependant ils ont l'air beaucoup moins misérables que les habitans de tous les villages que j'ai laissés derriere moi ; les femmes surtout paroissent très-propres. Elles attachent leurs tresses avec des rubans de soye, ont des pendans d'oreille d'argent, & des croix au col du même métal. Leur principale occupation est d'élever de la volaille, & des pigeons ; il n'y a pas un seul muletier ou Calessero passant par cette route, qui n'en fasse une ample provision pour les revendre ensuite dans les villes voisines. Ces femmes s'estiment très-heureuses lorsqu'elles parviennent à vendre une paire de volailles grasses à un voyageur pour douze sols, & une douzaine d'œufs pour quatre : j'ai eu aujourd'hui un soupé qui auroit suffi à six personnes, mon lit ainsi que celui de Baptiste, sont (si l'on en excepte ceux de Madrid) les plus mous & les meilleurs que nous ayons encore eu depuis que nous avons quitté Lisbonne, & tout cela ne m'a pas couté plus de vingt-quatre sous. On m'a assuré, à Madrid, que le Duc de *Medina Celi* étoit propriétaire de près de quatre cents villages de la *vieille Castille*. Si l'on m'a dit vrai, il faut qu'ils

ne vaillent pas mieux que *Maranchon* puisque ses revenus ne se montent qu'à cent trente deux mille Livres argent de France, dont les deux tiers proviennent des terres, des moulins, & de fermes situées dans les autres provinces de la Monarchie. S'il étoit propriétaire de cette même quantité de villages en Angleterre qui fussent renfermés dans un espace de deux cents milles aux environs de Londres, il seroit certainement plus riche que tous les autres grands joints ensemble; telle est la différence qu'il y a entre un Etat commerçant & un autre qui ne l'est pas.

LETTRE LXIV.

On ne sauroit donner de bonnes relations de lieux peu considérables. Paysannes industrieuses. Chansons impromptues. Rien de pareil chez les Arabes.

Tortuera, 18 *Octobre* 1760.

L'Histoire du jour est si courte qu'il seroit facile de la rendre en une demie douzaine de lignes, pour peu que cela

me convint: mais l'habitude que je me suis faite de barbouiller tous les soirs est devenue si forte, que je ne saurois m'en défaire, & qu'il faut que j'écrive, soit que j'aie de la matiere ou non; & que je raconte non seulement ce que j'ai vu & entendu pendant le jour; mais même que je rende compte d'une partie de mes pensées: ainsi, freres, prenez patience & ne vous fâchez pas si mes lettres par la suite vous paroissent vuides de choses, ou si les paroles suppléent en quelque façon au manque de faits. Vous auriez tort d'exiger que je vous donnasse depuis les *Ventas*, les *Villages*, & les *Bourgs*, des relations aussi complettes & aussi détaillées que celles qui sont sorties de ma plume lorsque j'habitois Madrid.

Plus j'avance dans l'intérieur de l'Aragon, plus je suis satisfait à plusieurs égards des habitans. Depuis Alcala jusqu'ici je n'ai pas rencontré une seule de ces dégoûtantes mendiantes, qui rôdent dans toute la province d'Estramadoure une image à la main, & vous forcent à la baiser soit que cela vous plaise ou non. Ma chaise a été entourée aujourd'hui par plusieurs femmes à *Barbazil*, *Terra*, *Molina* & *Poncha*; mais au lieu de mendier, elles nous ont offert des panniers de volailles,

de pigeons, de perdrix, de grives, d'œufs, de choux, d'oignons, d'aux, de miel, de raisins, & d'autres vivres à acheter. Elles portoient leurs paniers au bras gauche, pour pouvoir se servir de leurs mains à filer, ce qu'elles ont continué de faire en nous parlant, comme si elles avoient craint de perdre du tems. Je n'ai jamais vu de paysannes qui me plussent davantage: la plûpart étoient vêtues de grossieres étoffes de laine; toutes tant les jeunes que les vieilles paroissoient très-propres. Les vieilles portoient des *Monteras*, ou bonnets de laine, mais les jeunes avoient la tête nue. Elles lient leurs cheveux au sommet de la tête, & les laissent pendre sur le dos, partagés en deux tresses; plusieurs avoient des boucles d'argent à leurs souliers, outre leurs pendants d'oreilles & leurs croix au cou. J'ai fait compliment à deux ou trois des plus jolies sur leur beauté & sur leur propreté: elles m'ont répondu par une révérence & par un sourire.

Nous avons diné à *Terra Molina*, & sommes venus passer la nuit dans ce village de *Tortuera*, qui mérite le titre de Bourg. Comme je mettois pied à terre j'ai entendu des joueurs de guitarre qui jouoient en marchant dans la rue, suivis d'une foule de gens: poussé par ma curiosité ordinaire, je

me suis joint à cette foule, & me suis arrêté avec elle sous la fenêtre d'une jeune fille très jolie, à ce que j'ai appris par la suite. Les deux musiciens qui marchoient à notre tête, se sont mis à chanter une chanson impromptue à la louange de la belle fille, & ont si fort exalté sa beauté & sa vertu, que quand elle auroit été un composé tenant le milieu entre Vénus & Ste. Thérese, ils n'en auroient pas pu dire davantage. Cependant toutes leurs exagérations n'ont pas été capables de l'attirer à sa fenêtre; parce qu'elle n'étoit pas au logis, à ce que dit assez plaisamment un des spectateurs: ce qui ne les a pourtant pas empêché de continuer pendant près d'une heure leur musique, chantant tour à tour une *Seguedilla*, ricanant de tems en tems en se regardant; c'est-à-dire toutes les fois qu'il arrivoit que le son ou la rime n'étoit pas trop juste, ou que les vers étoient un peu plus longs ou un peu plus courts que la mesure l'exigeoit: ce qui a donné lieu à plusieurs plaisanteries.

Je n'ai réellement, pas grand chose à dire en faveur de l'habileté des deux poëtes; je ne m'attendois pas à des images bien rélevées de la part de deux paysans qui vraisemblablement ne savoient pas lire: on remarquoit pourtant une certaine chaleur

dans les pensées, & une vivacité dans les expressions de presque toutes les *Seguedillas*, qui ne laisserent pas que de me surprendre.

J'avoue, chers freres, que j'ai un peu de vanité, lorsque je pense, que je suis vraisemblablement le premier voyageur qui ai remarqué cette singularité, & me suis apperçu que ce pays abondoit en poëtes impromptus. Je ne suis pas assez savant pour pouvoir décider si les Grecs & les Romains chantoient de cette façon: on trouve un passage dans Homere, & un autre dans Virgile qui nous donnent lieu de penser que cette coutume n'étoit pas tout à fait inconnue à leurs compatriotes. Homere introduit le poëte Phœmias pour chanter des chansons impromptues à la table des amans de Pénélope, & quoique les vers que chante Phœmias soient composés par Homere, il me paroit, qu'il n'auroit pas fait mention d'un chantre impromptu dans l'Odissée, si la coutume de chanter sans préparation n'avoit été connue en Grece. Virgile nous donne le dialogue de deux bergers:

Arcades ambo,
Et cantare pares, & respondere parati;

Cette circonstance, *qu'ils étoient tous deux préparés à répondre*, indique ou paroit indiquer que l'usage des chansons impromptues n'étoit point inconnu aux anciens Romains.

Ce n'est point à moi à décider si nous pouvons conclure, de ces deux passages, que les Romains & les Grecs fussent addonnés à cet éxercice agréable de l'esprit: ce qu'il y a de certain, c'est que ni les François, ni les Anglois (qui sont les deux nations les plus policées de notre siecle) n'ont cet usage, & je ne me souviens point d'avoir jamais lu ni oui dire qu'aucun autre peuple ancien ou moderne le suivît. On ne sauroit pourtant présumer que les Espagnols & les Italiens fussent les deux seules nations douées d'imaginations assez vives pour posséder ce talent à l'exclusion de toutes les autres. Il se peut qu'il y en ait plusieurs qui aient fait ou fassent la même chose, mais nous ignorons lesqu'elles, & le pays qu'elles habitent. Je sais seulement, que j'ai lu l'article entier du Catalogue de *Casiri*, des poëtes Arabes, mais que je n'y ai trouvé aucune trace, n'y aucune apparence que les Arabes aient été dans cet usage, quoique cette nation paroisse avoir été aussi adonnée à la poësie qu'aucune qui ait jamais éxisté.

Il eſt inutile, de vous dire, qu'après ſoupé nous avons eu de la danſe pendant une heure: ſi je ne vous en fais pas mention toutes les fois que cela arrive, ce n'eſt que pour éviter les répétitions.

LETTRE LXV.

Pluſieurs châteaux ruinés, & pourquoi. Pélerin François. Conſommation abſurde de cire. Caſtratto Eſpagnol.

Daroca 19 *Octobre* 1760.

A une lieue de diſtance de *Tortuera*, nous avons traverſé ce matin un village nommé *Embid*, où j'ai remarqué un château ruiné ſur une montagne voiſine. La populace Eſpagnole donne le nom de *Maure* à tous les châteaux qui tombent en ruine dans ce Royaume: mais l'Empire de ce peuple n'a pas eu une bien longue durée, ſoit en Aragon ou en Catalogne; ainſi, on ne ſauroit ſuppoſer, qu'il ait voulu, ou pu ériger un ſi grand nombre de vaſtes bâtimens, que celui que l'on trouve dans ces deux provinces. D'ailleurs

plusieurs de ces ruines mêmes, dénotent un goût d'architecture très-différent de celui des Maures, ainsi il est assez vraisemblable que la plus grande partie de ces châteaux n'étoient que de simples maisons qui appartenoient à l'ancienne noblesse, & aux gens les plus opulens qui n'avoient pas coutume autrefois d'habiter constamment les grandes villes, ainsi qu'on le fait assez généralement de nos jours.

D'*Embid* à *Used* où nous avons dîné, il n'y a que trois lieues. Le pays intermédiaire paroît extrêmement fertile, & est rempli d'arbres de différentes especes.

J'ai appris aujourd'hui par un pur hazard, que les Espagnols ne font point maigre le samedi, comme nous faisons en Italie, quoique la religion des deux pays soit la même. J'ignore la raison de cette différence; mais je suppose qu'elle vient de la rareté du poisson dans les provinces de l'intérieur de ce Royaume trop éloignées de la mer, & peu abondantes en rivieres. Il est étonnant que je n'y aie point fait attention pendant mon séjour à Madrid. Je vois par cette inadvertance, que je suis coupable d'inexactitude aussi bien que les autres voyageurs.

En parcourant la ville d'*Used* pendant qu'on me faisoit à dîner, j'ai rencontré

un François en habit de Pélerin ; je l'ai invité à partager mon repas, il a accepté mon offre, & m'a fait le recit de ses longues courses en Espagne & en Italie. Ayant été traversé dans ses amours par son pere, qui est apothicaire à Bordeaux, il a fui, & a mené depuis cinq à six ans une vie très-ambulante : restant à peine un jour entier dans un même lieu. Ne s'appercevant pas qu'il s'entretenoit avec un Italien, il m'a parlé peu avantageusement de la charité de nos moines, auxquels les Pélerins ont le droit indisputable de s'addresser pour avoir de quoi appaiser leur faim lorsqu'ils en sont tourmentés. Nos pélerins Italiens sont aussi, selon lui, une raçe détestable & il m'a assuré d'après une longue expérience, qu'il y en a neuf sur dix qui sont de francs vagabonds, & des voleurs fiéfés ; ce qui n'est pas de même en Espagne, ou des gens de bonne famille, & quelque-fois même des gentilshommes entreprennent le pélérinage de Lorette, & de Rome, poussés par des motifs de dévotion.

Comme il est encore jeune, j'ai tâché de l'engager à retourner chez son pere ; & à aller lui demander pardon de sa désertion, qui seroit probablement facile à obtenir après une si longue absence ; il m'a

paru très décidé à continuer son même genre de vie, & d'aller toujours de pélerinage en pélerinage, sans jamais sortir d'Espagne où les couvents & les paysans refusent rarement l'aumône aux Pélerins. Vous savez que ce Royaume est fort renommé pour les images miraculeuses qui y attirent nombre de Pélerins; il les a déjà toutes visitées plusieurs fois. Il m'a dit des choses merveilleuses de *St. Jâques de Compostelle* en Gallice, & de *Notre-Dame de Montserrat*, en Catalogne, qui mériteroient d'être répétées; mais craignant que ses recits ne soient pas exacts, je ne veux pas m'engager dans de longs détails sur la parole d'un rôdeur, que je ne connois pas. Comme il m'a paru avoir eu une espece d'éducation de College, je lui ai conseillé de tenir un journal de ses différentes courses, & j'allois lui donner les avis qui me paroissoient les plus convenables à ce sujet, lorsque je me suis apperçu qu'il y avoit si longtems qu'il n'avoit manié de plume qu'il avoit actuellement de la peine à en faire usage, & je ne doute pas qu'il ne soit bientôt tout à fait hors d'état de s'en servir, ayant eu assez de peine à écrire avec mon crayon une sentence que je lui ai dictée. Je voudrois qu'il m'en eût couté beaucoup & avoir une rélation

détaillée des divers pélérinages de ce vagabond, je suis sûr que pour peu qu'elle fût bien faite, elle ne sauroit manquer d'amuser. Il voyage à son aise demandant la charité, & se reposant entierement sur la libéralité des bonnes ames. Il est si facile de se procurer des aumônes dans ce pays, que je suis étonné que le nombre des Pélerins n'y soit pas plus considérable; celui-ci étant le seul étranger que j'aie encore rencontré en Espagne.

A une lieue de distance en deçà *d'Used*, nous avons traversé un village nommé *Sanfed*, qui de même qu'*Embid* a un château ruiné sur une éminence voisine. Avançant encore une autre lieue; nous nous sommes trouvés sur le sommet d'une montagne, où nous avions en ligne directe une vue fort étendue d'un grand nombre de montagnes stériles, s'élevant graduellement les unes derriere les autres. J'ai mis pied à terre dans cet endroit, & quittant mes Calesseros, & le grand chemin, j'ai marché le long d'un sentier qui est beaucoup plus court jusqu'à la ville de *Daroca*, située au fond d'une belle vallée. Une petite riviere qui passe tout auprès la fertilise, & rend ce coin de terre delicieux. La vue autour de la ville est agréablement diversifiée par des collines pierreuses, dont quelques-unes sont

fort élevées; le fantasque pinçeau de *Zuccarelli* ne peignit jamais rien qui fût plus pittoresque que les environs de *Daroca*.

Ayant attendu près d'une demie heure à la *Posada* l'arrivée de mes gens, & commandé le soupé, j'ai été courir la ville, qui est petite, quoique passablement bâtie. Je suis entré dans une Eglise précisement dans l'instant qu'on alloit donner la bénédiction: Le maître autel étoit éclairé par plus de trois cents cierges; une nombreuse bande de Musiciens placés vers l'orgue remplissoient l'air de musique Vocale & Instrumentale; je m'apperçois que les Espagnols ne font pas plus œconomes que les Italiens sur l'article des cierges dans les Eglises; semblables à nous, ils y consomment plus de cire que le pays n'en peut produire; de sorte qu'ils sont obligés à notre exemple d'en tirer une partie de l'étranger. J'ai longtems été surpris de la conduite de nos différens Etats, qui n'ont jamais pensé à suprimer ou du moins à restreindre cette dépense inutile. Mais ce n'est pas là le seul exemple d'absurdité dans l'administration de notre patrie, & de l'Espagne.

A la bénédiction j'ai entendu la voix d'un *Castrato*, j'ai demandé à un des assistans s'il étoit Espagnol ou Italien. *Arragonois, comme moi*, m'a-t-il répondu très-

la-

laconiquement. Mais je vous prie, ais-je ajouté, avez-vous aussi ici la charmante coutume que l'on a en Italie, de mutiler les enfans pour en faire des musiciens? Nous n'avons point de pareille coutume, m'a-t-il répondu. Ce chanteur à ce qu'on m'assure, étoit un pauvre enfant à qui l'on a fait l'opération dans un hôpital de Saragosse à la suite d'une certaine maladie : Cette opération lui a éclairci la voix, & cette voix lui a procuré des protecteurs; & comme il s'est fait prêtre, notre Evêque l'a nommé à une bonne Chapelle dans cette ville. Il est *Licentié*, & se prête quelquefois à chanter dans les Eglises aux fêtes solemnelles.

LETTRE LXVI.

Pays stérile. Arbustes servant de bois à bruler. Pochero. *Lieu solitaire. Chiens Anglois & Espagnols. Plante de thin cueillie, & pourquoi.* Don Diego *& sa petite fille.* Garnache *excellent vin.*

Longares, 20 *Octobre* 1760.

Je commence à être honteux de mes répétitions ; je ne peux cependant m'empê-

cher de dire que tout près du village de *Retascon* & à une lieue de distance de la ville de *Daroca*, il y a sur une éminence un *Château Mauresque*; c'est-à-dire, un autre Château entierement ruiné.

Pendant cette lieue & les deux suivantes, jusqu'à un petit assemblage de maisons très-chétives, nommé *Mainar*, plus on avance, plus le pays paroît stérile; mais depuis *Mainar* jusqu'à la *Venta de St. Martin* (une lieue plus loin) le pays est un vrai désert qui ne produit autre chose que du romarin, de l'aspic, du thin, & autres pareils arbustes, qui servent aux habitans de bois à bruler.

Etant parti ce matin trois heures avant mes Calesseros; je me suis rendu à pied à cette *Venta*. J'aurois été charmé d'y trouver un lit pour pouvoir m'y reposer un couple d'heures: mais la maison est petite; & toutes les chambres ont été retenues par un Gentilhomme nommé *Don Diego Martinez*; qui avec son épouse & ses domestiques étoient arrivés une heure avant moi dans un Carosse trainé par six mules.

Outre le repos, j'avois encore besoin de nourriture; par bonheur l'hôte de la *Venta* avoit son *Pochéro* prêt: c'est-à-dire un plat de *Garvanzos* (pois chiches) cuits à l'huile, & reduits en bouillie, assaisonnés avec

de l'ail, des oignons & du poivre; outre un grand plat de morue frite aussi à l'huile, ce terroir graveleux ne pouvant produire de beurre. Je me suis mis à en manger avec le *Ventero* & sa famille; je n'ai jamais mangé de meilleur appétit; ayant marché au moins seize milles en moins de cinq heures: à Londres à peine aurois-je permis à mon chien de goûter de ce diné; mais dans un pareil endroit que la *Venta de San Martin*, il ne faut pas être délicat; d'ailleurs après une promenade de seize milles par une matinée froide, on ne sauroit rien trouver de mauvais: pour recompenser en quelque façon la chere, l'hôtesse m'a présenté un *Piél* ou sac de peau plein d'un très-excellent vin de *Carinena*, je l'ai si souvent visité & avec tant d'ardeur que j'ai eu bientôt recouvré mes forces & qu'en une demie heure j'ai oublié ma lassitude.

Ayant ainsi diné, je suis sorti de la *Venta*, qui est située au pied d'une montagne pierreuse; sa montée, mesurée à l'oeil, peut avoir environ un demi mille. Je me suis senti un accès de curiosité, & ai eu envie de savoir quel étoit l'aspect du pays depuis le sommet; & sans perdre un seul moment à délibérer j'ai commencé à grimper; j'ai trouvé la montée beaucoup plus rude quel-

le ne m'avoit paru à une certaine distance, & très-fatigante, à cause du peu de stabilité & de la petitesse des pierres sur lesquelles il falloit passer; je ne retournai cependant pas en arriere, & au bout d'une demie heure je parvins où je voulois être, c'est-à-dire, à la partie la plus élevée; d'où je ne découvris que d'autres petites montagnes, situées les unes derriere les autres, toutes stériles, toutes désertes, & toutes isolées. Nulle autre maison, nulle autre habitation, ne paroissoit que la *Venta:* au-dessous de moi je ne découvrois qu'un vaste desert qui s'étendoit aussi loin que la portée de ma vue: Le terroir de ce sommet ne produit absolument que du thin, auquel il y a peut-être plusieurs siécles que personne n'a touché. J'en ai cueilli une tige presque de l'épaisseur de mon poignet, & l'ai mise dans ma poche, dans l'intention que je vous dirai bientôt.

Tandis que je grimpois cette montagne; j'ai apperçu à quelque distance un troupeau considérable de moutons; & changeant de direction j'ai été droit à lui, dans l'intention de faire quelques questions aux Bergers; mais l'un d'eux m'a crié de ne pas approcher, parce que ses chiens étoient méchants. J'ai obéi à son commandement, & j'ai continué à monter par

le premier chemin que j'avois suivi. Les Anglois se glorifient de la férocité de leurs dogues, qui ne lâchent jamais ce qu'ils tiennent lorsqu'ils ont une fois planté leurs dents dans de la chair vivante, quand même on les couperoit par morceaux : Cependant aucun chien Anglois ne seroit trop fort pour un de ceux qui gardent les moutons en Espagne; ils sont si courageux qu'ils osent non-seulement présenter le combat aux plus gros loups des Pyrénées ; mais encore qu'ils les étranglent en un moment étant forts & souples en même tems. On m'a assuré qu'ils ne diront jamais rien à un voyageur qui se trouvera à la tête du troupeau ; mais attaqueront ceux qui passeront à la queue, lorsque les Bergers n'y sont pas pour les retenir.

La raison pour laquelle je souhaitois parler à quelqu'un de ces Bergers, étoit l'envie que j'avois de leur faire différentes questions au sujet de leurs moutons, & sur les longues promenades qu'ils entreprennent avec eux ; mais ils m'ont parus impatiens de traverser le désert, leurs bêtes ne mangeant point de thin, qui étoit la seule chose qu'ils pussent y trouver. J'ai oui dire que les Bergers Espagnols conduisoient leurs troupeaux de Province en Province, s'arrêtant pour les faire paître par tout où

ils trouvent en chemin des paturages convenables; aucun propriétaire de ces terres ne sauroit les en empêcher, pourvû qu'ils lui payent un certain prix que la loi a fixé. Je voulois que ces Bergers m'apprissent quelques particularités sur les promenades de ces moutons, sur la maniere dont on vendoit leur laine, sur son prix, sur les principaux marchés & d'autres détails; mais comme je viens de le dire, ils étoient en marche, & leurs chiens m'ont empêché d'approcher.

Continuant à monter, & en atteignant le sommet de la montagne, je me suis un peu avancé sur une plaine étroite qui s'y rencontre; j'ai cueilli la plante susmentionnée, & regardé tout autour de moi. Après avoir ainsi considéré pendant quelque tems l'aspect sauvage de cette solitude déserte, je me suis assis sur une pierre, & j'ai dit en moi même. „ Quel lieu plus pro-
„ pre à la méditation que ce sejour éternel
„ du silence? Il n'y a ici ni homme, ni
„ bête, ni oiseau, rien qui fasse le moin-
„ dre bruit: plongeons-nous dans nos rê-
„ veries, & essayons jusqu'où nos idées
„ que rien ne trouble pourront s'éten-
„ dre."

En prononçant ces derniers mots, j'ai appuyé ma tête sur mes deux mains, & me

ſuis mis à rêver. A quoi! Maudit ſoit de ma folle imagination, qui n'a voulu me préſenter d'autre objet que la *Paolita*, aux grands yeux noirs, de *Badajox*. Je ne conçois pas comment elle m'eſt venue ſi mal à propos dans l'eſprit. N'avois-je autre choſe à me rappeller, qu'une jeune fille, que je ne reverrai vraiſemblablement jamais? N'auroit-il pas mieux valu penſer au tremblement de terre de Lisbonne, aux ruines de l'Univerſité *d'Alcala*, au Roi d'Eſpagne, ou à d'autres choſes de cette importance? Non! *Paolita* s'eſt emparée ſubitement de mon eſprit, je ne ſais comment; & il n'a pas été poſſible de l'en chaſſer: plus je faiſois d'efforts pour m'en débaraſſer, plus elle m'occupoit tout entiere: aucune autre image ne pouvoit lui être ſubſtituée: ſon obſtination à regner ſur tous mes ſens m'a mis à la fin tout à fait en colere; de ſorte que je me ſuis levé promptement, & ai eu recours à mes jambes, je ſuis deſcendu très-vîte à la *Venta*, où mes Caleſſeros n'ont pas tardé d'arriver.

En rentrant dans la *Venta*, je me ſuis rappellé la plante de thin que j'avois dans ma poche; je l'en ai tirée, & l'ayant pliée dans du papier blanc, j'ai écrit deſſus ces mots en maniere de *Mémoire*:

Le 20 Octobre 1760.

Cette plante de thin a été cueillie au sommet d'une montagne aride du Royaume d'Aragon, dans le voisinage de la Venta de San Martin, par un Pseudo-Botaniste de Turin, dans l'intention d'en faire présent à l'Archi-Botaniste Jean Marsili, un des Professeurs de l'Université de Padoue.

Je ne doute point que mon ami Marsili *ne soit charmé de mon présent, & ne lui donne place dans son Hortus Siccus:* sûr qu'il n'eut jamais dans son jardin de plante de thin de cette grosseur. J'espere qu'il me donnera par contre un couple de pommes de pin, & croira encore avoir fait une bonne affaire.

Ayant écrit cette inscription, j'ai vu *Don Diego* donnant la main à son épouse pour descendre l'escalier, précédé d'une femme conduisant sa petite fille, agée d'environ six ans, qui est un joli enfant.

Comment vous appellez-vous mon bel ange, lui ais-je dit.

Mon nom est *Pepina Martinez;* m'a-t-elle répondu, en me faisant une profonde révérence.

Vous êtes si jolie, lui ais-je dit, qu'il faut

faut que je vous donne un baiser : & la prenant dans mes bras, je l'ai portée au Carosse qui étoit prêt à partir, & l'y ai placée, *Don Diego*, & sa femme m'ont remercié, sont montés en voiture ; le cocher a fouetté ses mules & ils sont partis ; j'ai été dormir une heure, tandis que mes bêtes se sont reposées & que mes Calesseros & Baptiste ont diné.

A une heure après midi je suis rentré dans ma chaise, & ai continué mon voyage : le désert a duré encore pendant une lieue ; mais en descendant une montagne garnie d'arbres l'aspect de la Campagne a tout d'un coup changé en mieux. A environ deux lieues de la *Venta* nous avons traversé le village de *Carinena*, où nous ne nous sommes arrêtés que quelques minutes, uniquement pour remplir notre *Borracho* d'un vin qu'on nomme *Garnache*, qui est sans contredit le meilleur que j'aie encore bu en Espagne. *Le Cap de bonne Espérance* en fournit à peine qui lui soit préférable. Je m'étonne que *Carinena* & son vin soient si peu connus dans le monde ; le petit terroir qui le produit est si fort avancé dans l'intérieur du pays, qu'il n'est bu que par ses habitans & par les heureux Calesseros, par les muletiers, &

par un petit nombre de voyageurs qui y passent fortuitement.

Comme le soleil étoit prêt à se coucher, nous sommes arrivés à *Longares*; heureusement pour moi nous nous sommes arrêtés par hazard à la même *posada* où *Don Diego Martinez* étoit logé: il m'a apperçu de sa fenêtre au moment que je suis descendu de ma chaise, est venu à ma rencontre, m'a dit qu'il étoit charmé de me revoir, & enchanté d'apprendre que j'allois à Barcelonne. Nous ferons, a-t-il ajouté, une partie du chemin ensemble, à la grande satisfaction de *Pepina*, qui ne cesse de parler de l'attention que vous avez eue pour elle; voyez, ais-je dit en moi même, ce que c'est que d'avoir de l'inclination pour quelqu'un, il ne tarde pas à en avoir pour vous.

Don Diego, m'a dit, qu'il alloit à *Cervera*, ville de Catalogne, dont le Roi l'avoit nommé *Corregidor*. Tandis que nous nous entretenions de cette matiere nous avons vu passer une procession dans la rue, nous l'avons suivie, nous avons chanté avec ceux qui la composoient des *ave*, & des *pater*, & sommes entrés avec eux dans l'Eglise. Comme je m'avançois vers le benitier, pour présenter de l'eau bénite au Corregidor, un rustre qui étoit

tout auprès, plongeant ses doigts dans l'eau; m'en a jetté un peu avec une chiquenaude, d'abord dans l'un de mes yeux ensuite dans l'autre. Cette cérémonie m'a parue ridicule, & assez semblable à celle que pratiquent les crocheteurs Irlandois à Londres, qui lorsque la messe est finie, jettent l'eau bénite à pleines mains sur les assistans; comme elles sont souvent sales il arrive assez ordinairement que leurs habits en sont tachés.

Les Litanies & la bénédiction étant finies, nous sommes sortis *Don Diego* & moi de l'Eglise, avons fait un tour dans la ville, & sommes revenus à la *Posada*, où il m'a engagé à souper avec lui & son épouse. C'est une grave matrône qui a bien ses quarante ans, & qui a été *Camarista* de notre Duchesse de Savoie. *Pepina* venoit d'être couchée un peu avant que nous entrassions. Nous avons parlé de la *Duchesse-Infante* pendant le repas; nous nous sommes quittés sur les onze heures, eux pour se mettre au lit, & moi pour écrire.

LETTRE LXVII.

Promenades des moutons en Espagne. Erreur du vulgaire en Piémont au sujet des moutons. Maniere de voyager de Don Diego. Simplicité du petit nombre d'habitans de Maria. *Nouvelle connoissance de* Siguenza. *Projets supposés d'un Monarque. Vanités des espérances du peuple sous un nouveau regne. Porte manquée. Deux Cathédrales dans une ville. Les vilaines avantures d'Antonio Perez. Observations sur les rimes défectueuses.*

Saragosse; 21 Octobre 1760.

Je vous ai dit les raisons qui reprimerent ma curiosité, & m'empêcherent hier d'approcher d'un troupeau de moutons.

En sortant ce matin de Longares au point du jour, pour me promener j'en ai rencontré un autre pareil; j'ai tout de suite lié conversation avec un des bergers qui le conduisoit, je n'ai pas pu tirer grand chose de lui, leur route étant tout à fait l'opposé de la mienne. Je n'ai eu que le tems d'apprendre „ qu'ils étoient actuelle-

„ ment en marche, étant partis des contrées
„ montagneuſes qui ſont dans les environs
„ de Lérida en Catalogne pour ſe rendre
„ dans les plaines d'Andalouſie, où ils de-
„ voient hyverner. Qu'ils faiſoient deux
„ fois toutes les années ce même voyage,
„ ſur le pied de deux, trois, & même
„ quatre lieues par jour; les hommes &
„ les moutons paſſant toutes les nuits en
„ plein air, à moins que le tems ne ſoit
„ très-mauvais; en ce cas les bergers lors-
„ qu'ils peuvent trouver des branches d'ar-
„ bres en font des eſpeces de cabanes.
„ Que, ſi les moutons reſtoient toujours
„ dans le même endroit, & étoient tous
„ les ſoirs à couvert, comme il en eſt de
„ ceux qu'ils nomment *Ovéjas Caſeras*
„ (brebis caſannieres) leur laine devien-
„ droit groſſiere; & les troupeaux ſeroient
„ attaqués de maladies contagieuſes, qu'ils
„ n'évitent qu'en changeant fréquemment
„ de climat, & en demeurant à l'air. Que
„ les moutons d'Aragon & d'Andalouſie,
„ l'un portant l'autre, ſe vendoient ordi-
„ nairement au Boucher environ vingt-
„ quatre réaux piece; & que les toiſons
„ de trois moutons, lorsque ces animaux
„ étoient ſains, ſe trouvant dans leur
„ état de perfection, rendoient ordinaire-
„ ment une *Arobe* de laine qui peſoit

„ vingt-cinq livres, avant que d'être net-
„ toyée, & qu'étant purifiée & en état
„ d'être portée au marché elle diminuoit
„ de moitié. Que les moutons ne se
„ nourrissoient que d'herbe tendre; & ne
„ touchoient jamais le romarin, le thin,
„ la sauge, la lavande, & d'autres plan-
„ tes de ce genre, si ce n'est lorsqu'ils
„ sont fortement tourmentés de la faim;
„ mais qu'ils périroient bientôt s'ils étoient
„ dans le cas de vivre seulement deux ou
„ trois jours de pareille nourriture qui leur
„ est tout à fait nuisible."

Si ce dernier article est vrai, comme je le crois: l'opinion contraire qui prévaut universellement parmi nous, à l'égard des moutons de Savoie & de Suisse, devient une vraie erreur populaire: vous savez que nous attribuons en Piémont le bon goût du mouton Savoyard & Suisse à la maniere dont ces animaux se nourissent, que nous supposons ne manger que des plantes odoriférantes: cependant ceux de ces contrées ne sauroient être d'une autre nature que ceux d'Espagne, & manger ce que ces derniers ne peuvent souffrir.

Ces animaux sont réellement bien plus beaux que ceux de notre pays, ou d'Angleterre: j'entends relativement à leur toison, qui brille en Espagne d'un lustre qui

le cede à peine à celui de la foie: mais ici les moutons sont moins grands qu'en Angleterre, & leur laine n'est ni si longue, ni si épaisse.

Semblable à tous ceux qui dans leur premiere jeunesse ont lu beaucoup d'ouvrages de poësies. Je m'étois une fois formé les plus belles idées du bonheur de la vie pastorable: il me souvient encore du temps où j'eus quelque envie de déserter la maison paternelle pour m'aller faire berger dans les Alpes. Ces idées, il est vrai, ne subsistent plus depuis longtems: cependant il me semble que je n'aurois aucune répugnance à faire une course en Andalousie avec les bergers que j'ai rencontrés aujourd'hui, sans la triste nécessité de passer la nuit dans un champ à la belle étoile, & rarement à couvert. *Sans cela* une pareille vie à ce qu'il me semble seroit assez agréable pendant une année, & fourniroit assez de matieres interéssantes pour plusieurs lettres; un nombre prodigieux d'observations curieuses pourroient être les fruits d'un voyage de cette espece.

N'ayant point envie de retourner à *Longares* avec ces bergers, pour en tirer de nouvelles informations, je leur ai souhaité un bon voyage; j'ai continué ma promenade solitaire. Le carosse de *Don Diego* n'a

pas été longtems à me joindre, ses calessèros ou ses postillons, vous leur donnerez le nom qu'il vous plaira, poussant leurs mules de leur mieux. Il leur a crié de s'arrêter, & a voulu que j'entrasse dans sa voiture, ce que je l'ai prié de me permettre de refuser, puis qu'elle n'étoit déjà que trop embarrassée; contenant, outre sa personne, sa femme son enfant & deux domestiques, ajoutant que j'étois d'ailleurs bien aise d'examiner le pays tout à mon aise, que l'exercice me convenoit, & ne m'étoit pas moins agréable que salutaire.

La façon de voyager de Don Diego me paroit plus judicieuse que la mienne. Il est convenu avec ses Calesseros, qu'ils feroient les journées ordinaires, lesquelles sont communément de huit lieues; mais qu'au lieu d'aller au pas, comme les miens, ils iroient toujours au trot; par ce moyen il part beaucoup plus tard le matin, & arrive à midi à la *Posada*, & le soir de beaucoup meilleure heure que moi; si j'avois sçu que cela fût pratiquable, j'aurois fait le même marché avec mes Calesseros; cela n'auroit fait aucun tort à mes promenades du matin & de l'après-diné, puisque j'aurois pu monter dans ma chaise aussitôt que les mules en trotant m'auroient attrapé, & éviter l'ennui d'aller au petit pas toutes les

fois qu'ils tardent trop. J'aurois alors eu plus de tems, surtout le soir, pour examiner les villes, & les villages où nous nous arrêtons, & en m'y promenant une ou deux heures de plus que je ne peux à présent, faire des obſervations qui vaudroient la peine d'être écrites: mais on ne ſauroit ſe procurer tout d'un coup des informations parfaites ſur aucun ſujet; & je ſuis actuellement auſſi incapable de rectifier les erreurs que j'ai commiſes par ignorance, que d'altérer le plan de mon voyage, qui malgré cet inconvénient paſſera cependant tel qu'il eſt. Je me flatte même qu'il méritera quelque indulgence.

J'ai diné à *Maria*. Don Diego & ſa famille y étoient arrivés deux heures avant moi. *Maria* eſt un village d'environ vingt maiſons. Il appartient au *Comte de Fuentes*, qui a ſuccédé à mon ami *d'Abreu* en ſa qualité de Miniſtre à la Cour Britannique. Le *Poſadero* a eu peine à en croire ſes yeux lorſque je lui ai montré le nom de ſon Seigneur au bas de mon paſſeport, & m'a pris pour un homme conſidérable; puiſque j'avois en mon pouvoir une grande feuille de papier ſignée de la propre main de ce Seigneur. Vous auriez ri des idées que les ſimples habitans de *Maria* ont conçues des Grands Seigneurs de la Cour. El-

les approchent beaucoup de celles de cette bonne vieille, dont notre Poëte *Berni* fait mention, qui s'imaginoit que le Pape étoit un Dragon, une Montagne, ou un Canon.

Outre Don Diego, j'ai trouvé encore à la *Posada*, un Ecclésiastique qui vient de *Siguenza* sur une mule. L'affabilité du Corregidor s'est étendue jusqu'à lui, & il nous a obligés l'un & l'autre à prendre notre part du dîné que son Cuisinier avoit préparé; l'arrivée de ce nouveau venu ne m'a point déplu, il m'a paru très-enjoué, & parler avec facilité; ce qu'il a de commun avec presque tous les Espagnols. Sa Reverence (c'est ainsi que nous le distinguons) est chanoine de la Cathédrale de Siguenza: à l'occasion d'une difficulté que lui & ses confreres ont eue avec leur Evêque, un ordre de la Cour la forcé, aussi bien qu'eux, de quitter la ville de leur résidence: On ne sait quand ils seront rappellés. En attendant, notre chanoine va passer quelques mois à Barcelonne avec un de ses freres qui y est pourvu d'une charge militaire qui lui donne quelque pouvoir. J'aurai par ce moyen un compagnon de voyage jusques là, étant déjà convenu avec lui, que son Domestique, qui le suit à pied monteroit sa mule, & qu'il entreroit dans ma chaise avec

moi. C'est ce que nous avons commencé à faire cet après midi : il n'est pas malheureux d'avoir rencontré quelqu'un qui a une place, dont il peut disposer, surtout la chaleur étant excessive. Depuis que j'ai quitté *Alcolea*, le soleil est devenu tous les jours plus piquant; & si le chanoine avoit été obligé de monter sa bête, il ne s'en seroit pas trop bien trouvé, étant fort changé d'embonpoint.

Je ne vous parlerai point de la gaieté de notre diné, & des reparties de la petite *Pepina* à son *Cortejo* (galant) : nous avons quitté *Maria* à deux heures, & sommes arrivés dans cette ville avant cinq, la distance de l'une à l'autre n'étant que de deux lieues. Le chanoine, outre plusieurs autres choses, m'a instruit des mesures que le Roi à ce qu'on assure va prendre pour pouvoir mettre son Royaume sur un bon pied. On ne tardera pas à défendre la sortie de la laine; non pas de toutes les provinces du Royaume, cela n'est pas encore pratiquable, mais seulement de la *Vieille Castille*, où l'on doit établir des Manufactures aux dépens de S. M. L'on réparera en plusieurs endroits les grands chemins; de nouvelles *Ventas* & *Posadas* seront bâties le long de ceux qui sont les plus fréquentés, & pourvues de toutes les

commodités possibles : on invitera des étrangers à venir les habiter. On tâchera aussi d'en attirer d'autres, & de les engager à s'établir dans *Sierra Morena*, c'est-à-dire dans les montagnes qui sont entre Madrid & Cadix, où l'on doit fonder des villages (19) & des villes pour les recevoir. Il paroît qu'une partie très-considérable de ces montagnes à été sans habitans depuis l'époque de l'expulsion des Maures. Le Roi en est le seul propriétaire, & cette propriété sera concédée aux différens particuliers des pays étrangers qu'il invitera à s'y établir; en outre il s'engage à leur construire des maisons, & à leur fournir ce qui leur est nécessaire pour cultiver les terres. On doit encourager soigneusement toutes les sciences, à ajouté le chanoine, & les arts ne sauroient manquer de faire des progrès sous la puissante protection de notre nouveau Monarque.

Telles sont les espérances que le nouveau regne a fait naître dans l'esprit des Espagnols; je souhaite quelles ne soient

(19) Depuis la date de cette lettre, on n'a pas tardé à exécuter une partie de ce plan, & on a construit quelques centaines de maisons dans ces Montagres; jusqu'à présent le nombre des étrangers qui s'y sont établis est peu considérable.

point vaines : mais il en eſt de même à peu près dans tous les pays ; les changemens de Souverains préſentent ſouvent à l'imagination des idées flatteuſes peu proportionnées à ce qu'on a lieu de ſe promettre des forces humaines. C'eſt ce qui me fait craindre que l'attente des Eſpagnols ne ſoit déçue, leur derniere guerre d'Italie les a également épuiſés d'hommes & d'argent ; & il faudroit ſelon moi des treſors trop conſidérables pour exécuter des projets auſſi diſpendieux. Peut-être que plus d'œconomie dans l'adminiſtration des finances, quelques réglemens pour l'obſervation du Careme & des jeûnes, quelques reſtrictions tendantes à empêcher l'accroiſſement des moines & des religieuſes, & quelques autres diſpoſitions de cette nature dont j'ai oui parler à Madrid, contribueroient au rétabliſſement de cette Monarchie, qu'une longue ſuite de fauſſes méſures a miſe dans l'état où elle ſe trouve. Mais ce qui paroît facile dans la ſpéculation ne l'eſt pas toujours autant dans la pratique, & les changemens ne ſe font pas auſſi rapidement qu'on l'imagine. Les ouvrages conſidérables, & les nouvelles entrepriſes requierent beaucoup de perſévérance & de conſtance ; & les Rois n'ont pas la puiſſance d'inſpirer à leurs Miniſtres

& à leurs agents cette vertu lorsqu'elle ne leur est pas naturelle, quelque soit le dégré auquel ils en sont eux-mêmes doués. Je suis trop peu instruit de ce qui se passe dans le Conseil de Madrid pour oser hazarder le moindre pronostic. Je suis enchanté de la confiance aveugle de ma nouvelle connoissance, le chanoine; & si j'étois né Espagnol, je tâcherois de penser comme lui, parce que de tous les songes, ceux qui flattent nos espérances sont les plus agréables.

Les environs de cette ville de Saragosse sont très-riens, surtout dans cette saison, où tous les paysans tant mâles que femelles sont occupés de leurs vendanges. La fertilité de leurs vignes peut à peine se concevoir. Je n'ai jamais vu une si grande abondance de grosses grappes, si bien colorées. Vous savez que le tems de cette recolte est celui où nos paysans se divertissent le mieux; ce n'est pas non plus celui, si je peux en juger par ce que j'ai vu aujourd'hui, où ceux d'Arragon sont le plus tristes. Tant les hommes que les femmes paroissoient enchantés à la vue de leurs seps de vigne pliants sous le faix; ils chantoient & dansoient en marchant & portant sur la tête des panniers pleins de raisins.

L'envie que j'ai eue de voir cette scene

de plus près m'a fait descendre de ma chaise, j'ai monté la mule du chanoine & j'ai jeté curieusement la vue devant & autour de moi. Je ne me rappelle aucune de nos villes dont l'aspect soit plus beau & plus enchanteur que celui du territoire de Saragosse. Ses dômes & ses clochers, les vignes, & une quantité innombrable d'arbres de chaque côté, la plaine bordée de montagnes, avec le plus beau ciel qu'il soit possible de s'imaginer, forment une perspective digne du pinceau de Claude Lorrain.

Ayant joui pendant quelques minutes de cette charmante vue, j'ai trotté du côté où j'ai apperçu quelques Soldats qui faisoient l'exercice à ma gauche, & je n'ai pas tardé à voir une des portes de la ville. Je m'y suis arrêté pour attendre mes Calesseros, j'ai été étonné de leur lenteur, comptant qu'ils arriveroient presque aussitôt que moi. Mais les ayant attendu pendant une heure, en regardant les évolutions du Bataillon de troupes, & m'impatientant de ce qu'ils n'arrivoient point, je suis entré, & ai demandé la *Posada del pillar*, où je savois que nous devions loger. Un jeune tambour que j'ai bientôt reconnu pour un Italien, m'a offert de m'y conduire, j'ai accepté son offre. En des-

cendant de cheval à la porte de la *Posada*, j'ai trouvé à mon grand étonnement que mes gens y étoient rendus depuis une heure; ne sachant ce qui avoit pu retarder mon arrivée. Nous nous sommes informés de vous à la porte de la ville, m'a dit Baptiste, les commis de la Douane nous ont assuré qu'ils n'avoient vu passer aucune personne qui ressemblât à celle que nous leur signalions. Et moi, ais-je dit, j'ai attendu pendant une grande heure à côté de cette porte, j'ai regardé de tous mes yeux, sans voir passer de chaise. Comment cela peut-il être? Comment cela est-il arrivé?

Messieurs, a dit mon compatriote le tambour, il me sera facile de vous en rendre raison: il nous a expliqué sur le champ l'énigme en nous nommant la porte par laquelle je suis entré. Je n'avois pas apperçu la plus proche, & avois pris à gauche au lieu de prendre à droite: Vous vous imaginez bien que ma méprise a fait rire les assistans, & que les rieurs n'ont pas été de mon côté.

Ayant rendu mes respects à *Dona Mariana*, & embrassé ma petite Maîtresse, *Don Diego* & moi avons été visiter Notre-Dame *del Pillar*, digne objet du Voyage du Conducteur d'ânes, qui l'a engagé à quitter les montagnes de Burgos.

Cette

Cette *Notre-Dame*, est une figure de bois, qu'on nomme *del Pillar* parce qu'elle est debout sur une colomne de marbre placée dans une Chapelle souterraine fort sombre, où l'on ne sauroit la voir qu'au travers d'un trou qu'on a fait pour cela dans la muraille.

L'Eglise, qui renferme cette figure, est très-vaste, & d'un Architecture majestueuse, elle auroit besoin d'un meilleur parquet que celui qu'elle a, qui est composé de briques toutes usées qui s'en vont en poussiere. L'Eglise contient quelques Chapelles très-spacieuses, dans lesquelles sont des autels superbement ornés, surtout de tableaux. On est actuellement occupé à construire au milieu de cet édifice sacré une espece de Dôme, soutenu par des colomnes de marbre rouge, qui se trouve dans les carrieres de Tortosa; ce marbre paroît aussi beau que le porphire, & comme Tortosa est au bord de la mer, à l'embouchure de *l'Ebre*, je suis surpris qu'on n'en transporte pas dans les pays étrangers; & qu'il ne soit pas plus connu qu'il ne l'est. Les colomnes du Dôme ont leurs chapiteaux & leurs piedestaux de bronze doré. La figure & la colomne seront mises sous le Dôme dès qu'il sera fini; & on les y placera sur un autel, dont la partie

antérieure sera d'argent massif & pesera environ six cents livres, si ce qu'on m'a dit n'est pas exagéré.

Saragosse est peut-être la seule ville de la Chrétienté qui ait deux Cathédrales: cette Eglise de Notre-Dame en est une. L'ancienne est un édifice antique, dont la déscription détaillée rempliroit un Volume; tant elle renferme de choses curieuses. Je ferai seulement mention d'un Crucifix de bois, dont les ongles croissent une fois par année: J'ignore à quel propos il fait un pareil miracle. Qu'a-t-il besoin d'ongles? Peut-être que leurs rognures étoient autrefois distribuées comme des reliques aux dévots. A présent cela ne se fait plus, par conséquent ce miracle ne sert plus à rien.

Un certain nombre de Chanoines officient alternativement six mois dans une Eglise, & six mois dans l'autre. La populace de cette ville assûre que l'ancienne Cathédrale a été bâtie par les Maures, & leur servoit de principale mosquée. Mais quelques antiquaires disent le contraire, & prétendent que c'est un ouvrage des Chrétiens pendant le regne de ces mêmes Maures, qui leur permettoient le libre exercice de leur religion dans plusieurs endroits d'Espagne surtout en Aragon. Si

les Espagnols avoient suivi leur exemple lorsqu'ils [illegible] à leur tour les maîtres, leur pays seroit vraisemblablement mieux peuplé qu'il ne l'est. Mais auroient-ils joui de la paix intérieure que leur a procuré leur expulsion? C'est une autre question qu'il n'est pas trop facile de décider.

Quand à la figure & à la colomne, les Aragonois sont fermement persuadés, qu'elles sont descendues du Ciel en même-tems que l'Apôtre St. Jâques étoit occupé à sa mission dans cette partie du monde; qu'alors la figure parla à l'Apôtre, & l'encouragea à prêcher l'Evangile aux Espagnols qui étoient encore payens, promettant qu'elle ne permettroit jamais qu'on la transférât de Saragosse tant que le monde dureroit; & qu'elle seroit la constante protectrice de la Monarchie Espagnole en général, & du Royaume d'Aragon en particulier.

La question de savoir si St. Jâques a jamais été en Espagne, est trop délicate pour être agitée de ce côté des Pyrenées; du moins je craindrois de soutenir la négative. J'ai lu quelque part qu'un savant François nommé *Godeau* (Evêque de Vence, si je ne me trompe) avoit composé un ouvrage sur ce sujet pour prouver que cet

Apôtre n'y étoit point été. Aucun Evêque Espagnol n'oseroit en faire aucun, quoiqu'ils soient vraisemblablement tous persuadés que *Gideau* à raison. Le corps de St. Jâques à *Compostelle* en *Galice*, & son Eglise est le second pélerinage du monde Catholique : vous savez que le premier est notre *Lorette*.

La dévotion des Aragonnois pour leur *Notre-Dame* est si grande, qu'elle leur a presque fait oublier un autre patron qu'ils ont eu pendant plusieurs siecles. Je veux parler du belliqueux St. George, révéré pareillement dans les tems réculés par les Anglois comme le protecteur de leur Isle.

Comme je pars demain, je ne saurois vous donner aucun détail sur les autres édifices publics ou particuliers que l'on peut voir ici, qui sont en assez grand nombre, & dont quelques-uns méritent d'être connus. Je vous parlerai encore moins des mœurs & des coutumes des habitans, je ne vous dirai rien de leurs singularités, ni ne vous indiquerai point en quoi ils différent de celles du peuple de Madrid ou d'autres Provinces d'Espagne. Il faudroit pour se hazarder à vous donner de pareils détails faire ici un séjour de quelques mois. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'en gé-

néral quelques quartiers de Saragosse sont très-bien bâtis ; que plusieurs de ses rues sont tirées au cordeau, longues & spacieuses, surtout celle qu'on nomme le *Cosso*, où la noblesse & les gens riches viennent se promener en Carosse, dans les beaux jours pour prendre l'air. Ils vont doucement à la file les uns des autres en maniere de procession montans & descendans le long de la rue ainsi que cela se pratique à Turin sur *l'Esplanade*.

On prétend que sa population va à un peu moins de soixante mille âmes. Cette ville est située sur l'Ebre, qui est la riviere la plus considérable d'Espagne, elle a deux ponts ici, l'un de pierre, l'autre de brique, tous deux fort bien construits. Au moyen des batteaux qui naviguent sur l'Ebre, Saragosse communique facilement avec la Méditérannée, qui n'en est pas à plus de quarante lieues : elle a par conséquent une espece de commerce. Il n'y a point de ville dans ce Royaume, si l'on en excepte Madrid, où il y ait tant de noblesse, & de gens opulents dont, à ce qu'on m'a dit, près de quatre cents ont équipage. Il ne se trouve pourtant parmi cette noblesse que peu de Grands d'Espagne ; ils préferent aussi long-tems que leurs revenus le leur

permettent & qu'ils peuvent faire figure, le séjour de la Capitale.

Le Royaume d'Aragon a été reconquis sur les Maures par ses propres habitans, & débarassé de ces Mahométans avant aucune autre Province d'Espagne. Et comme nul Prince de la Chrétienté ne formoit aucune prétention sur ce pays, ou que si l'on fit quelques réclamations elles ne furent point écoutées, les Aragonois se choisirent eux-mêmes un Roi, ainsi que plusieurs légendes & nombre de Romans nous l'apprennent au défaut des Historiens; les événemens de ces tems là étant fort enveloppés de ténebres. Au lieu cependant de faire un noble présent de leur Royaume au Prince qu'ils éleverent le premier sur le trône, ils lui imposerent des conditions si dures que cette place ne valoit presque pas la peine d'être acceptée. L'une de ces conditions fut, que son autorité seroit subordonnée à l'inspection d'un Magistrat nommé *Le Justicia*: dont le pouvoir étoit dans le fond au-dessus du sien. Lors de l'accession d'un Roi à la Couronne, le Justicia disoit ces paroles à ce fantôme de Monarque. *Nos que valemos tanto como vos, os hazemos nuestro Rey, y Senor, con tal que guardeis nuestros fueros, y libertades; si*

no, no. C'est-à-dire, *Nous qui valons autant que vous, nous vous faisons notre Roi, & Seigneur, à condition que vous protégerez nos loix & nos libertés; si non, non.*

Quelques dures que soient les conditions, il y a peu de particuliers qui aient assez de fermeté pour refuser un Royaume; mais ce compliment étoit trop moqueur & trop insultant pour être long-tems souffert par celui qui étoit parvenu à cette haute dignité, ou du moins par ses successeurs, *plusieurs*, dit Quevedo avec cette delicatesse qui lui est si ordinaire; *plusieurs ont la patience de montrer de l'humilité, tandis qu'il n'ont pas le pouvoir d'être arrogants;* ce cas a été celui des Rois d'Aragon, & auroit été celui de tout autre. Ils ont souffert cette façon d'installation si humiliante, tant qu'ils ont été faibles, & ont protégé les loix & les libertés; mais comment espérer qu'ils se préteroient de bonne grace à une chose déshonorante pour eux, & qui les rendoit méprisables aux yeux de tous les autres Souverains, les exposant aux railleries de leurs sujets à l'instant qu'ils montoient sur le trône? Les anciens Aragonois connoissoient bien peu l'esprit humain, lorsqu'ils osoient se flatter que leur Roi leur céderoit en fierté & qu'il ne donneroit pas, dès qu'il le pourroit,

un libre essor à la sienne. En conséquence dès que ces Monarques eurent acquis quelque consistance, ils forcerent leurs sujets à retrancher le discours peu respectueux qu'ils leur tenoient lors du Couronnement, & asservirent la volonté du *Justitia* à la leur. Ce Magistrat cependant continua encore pendant quelque-tems à jouïr d'une autorité considérable ; des droits de cette nature ne s'anéantissent pas tout d'un coup, les siens furent pendant plusieurs siecles en opposition avec ceux des Rois. Mais Philippe II. les annulla d'un seul coup à l'occasion de ce que je vais rapporter.

Ce Monarque, qui étoit un des hommes les plus cruels & les plus fiers qui aient jamais existé, avoit un Secrétaire d'Etat nommé *Antonio Perez*; il le chargea de faire perir secrétement un agent de son frere naturel *Don Jean d'Autriche* qui l'embarrassoit. Perez ne put se dispenser d'obéir aux ordres de son maître, en conséquence l'agent fut assassiné dans les ruës de Madrid par des scélérats gagés.

Après une action aussi atroce, les parens de l'agent, qui en découvrirent l'auteur, poursuivirent *Perez* & le traduisirent par devant les tribunaux ordinaires. Celui-ci se trouva dans une position très-critique;

le

le Roi d'un côté lui ayant expressément défendu de jamais révéler qu'il avoit agi par son ordre, tandis que de l'autre sa Majesté ne jugea pas à propos d'arrêter la procédure, quoiqu'il eût pu le faire d'un seul mot.

Il seroit trop long de détailler les peines que *Perez* soufrit pendant une poursuite qui dura plusieurs années. Il fut détenu en prison, ses biens furent confisqués, ses membres furent disloqués par la question; sans que le Roi daignât penser à sa situation, Perez lui fit souvent parvenir ses plaintes par lettres, eut recours à son Confesseur pour engager le cœur infernal de ce Monarque à avoir pitié de sa misere, & à le délivrer de ses persécuteurs: tout fut inutile. Après plusieurs années d'esclavage & de tourments, Perez trouva moyen de s'évader de sa prison, & s'enfuit à Saragosse, où le *Justicia*, bien instruit de toute son histoire, le prit sous sa protection. Le peuple de Saragosse, qui savoit tout aussi bien que le *Justicia* que *Perez* n'avoit agi qu'en conséquence de l'ordre exprès du Roi dans l'assassinat de l'agent de *Don Jean*, confirma la protection qui lui avoit été accordée par leur principal Magistrat, & résolut généreusement de ne point l'abandonner. Cette résolution des Aragonois irrita

le fier Monarque qui paroissoit prendre plaisir aux souffrances de *Perez* & cessant de dissimuler plus longtems ce que tout l'univers savoit, & ce qui s'étoit passé relativement au cruel meurtre de l'agent, Philippe dévoua à la mort *Perez* & le *Justicia*, & projetta d'anéantir en même tems tous les anciens privileges dont jouissoient ceux qu'il appelloit ses rebelles sujets. Malheureusement il se trouvoit pourvu des forces nécessaires pour assouvir sur le champ sa barbare vengeance. Il envoya une armée en Aragon, trop forte pour pouvoir être attaquée avec quelque espece d'égalité par une populace tumultueusement rassemblée. Cette armée s'empara sans aucune résistance de Saragosse, & le *Justicia* tomba entre les mains du Roi, qui le fit exécuter une heure après qu'il eut été pris, sans aucune espece de forme de procès, avec un grand nombre de chefs des révoltés.

C'est ainsi que finit le pouvoir de ce Magistrat, & que les Aragonois perdirent leurs loix & leurs libertés. Depuis près de deux siecles ils ont été tout aussi soumis à leur Roi que ses autres sujets, & le tems qui fait oublier toutes choses, a à la fin totalement détruit jusqu'au souvenir de leur *fueros y libertades*. (Loix & libertés.) Quand à *Perez*, il eut le bonheur, durant

la confusion & le tumulte causés par l'armée de Philippe, lors de son entrée dans Saragosse, de se sauver & de gagner la France où il passa le reste de sa malheureuse vie. Etant dans ce Royaume, il y publia quelques ouvrages où l'on trouve la relation de toute cette cruelle affaire. J'ai en ma possession un de ces livres qui sont devenus très-rares, il a pour titre Lettres *d'Antonio Perez*, imprimées à Paris sans date; je l'ai lu d'un bout à l'autre. L'auteur se plaint dans plusieurs de ces lettres de l'incomparable barbarie de Philippe, tant envers sa personne qu'envers son innocente famille, qui fut jetée en prison après sa fuite d'Espagne, une petite fille âgée de six ans n'en fut pas même exceptée. La mémoire de ce Roi ne sauroit être présentée sous un jour plus odieux. Que seroit devenu le pauvre *Perez*, si le généreux Henri IV. ne l'avoit pris sous sa protection, & ne l'avoit mis à l'abri de la cruauté réfléchie & incompréhensible de son barbare maître?

Je me suis assez écarté de mon sujet, & je reviens à l'histoire du jour. Ayant visité les deux Cathédrales, Don Diego & moi nous sommes revenus à la Posada, où nous avons trouvé que Dona Mariana avoit fait monter quelques aveugles mendians

pour jouer du violon & chanter afin d'amuser la petite Pepina: permettez que je vous régale d'un morceau de la poësie simple & naturelle des poëtes sans yeux de Saragosse.

Dican los Espanoles
Con grande anhelo
Viva nuestro Monarca
Carlos Tercero.

Hagan selva, mirando
Que Carlos Uega,
Y despeus los clarines
Haran la sena

Zaragozza la noble
Tene un letrero
A do dice que Viva
Carlos Tercero.

El discreto y prudente,
Sabia y affable.
Y en quanto a Piadoso
Hijo de madre.

Je ne chercherai pas à vous faire appercevoir le *Chiste*, ainsi que s'expriment les Espagnols, ou la *subtilité facétieuse* que contient le dernier de ces vers: Que la poësie en soit pésante ou spirituelle, il est égale-

ment impossible de les traduire de maniere à pouvoir faire distinguer l'un ou l'autre. Je n'éssaierai pas non plus de vous indiquer la différence qui se trouve entre le langage de ces stances (qui est l'Aragonois vulgaire) & le véritable Castillan: cette différence est si peu considérable qu'elle ne mérite pas que j'en fasse l'analyse. Je vous ferai seulement encore observer, que l'usage de faire rimer ensemble les mots *Anhelo*, *Uega* & *Affable* avec *Tercero*, *Sena*, & *Madre*, seroit insupportable pour une oreille Italienne, si l'on tentoit de l'introduire chez nous, qui avons été accoutumés depuis longtems, ainsi que les François, dans nos vers à la plus grande exactitude dans la ressembance des sons, & à rimer correctement.

Cependant cette consonance défectueuse dont les Espagnols se servent dans leurs chansons, paroit encore moins étrange & moins grossiere à mon oreille, que celle que je rencontre souvent dans leurs Drames, qui consiste en une ressemblance de sons dans la derniere cadence, de deux vers en deux vers, pendant un assez longtems. Vous comprendrez mieux ce que je veux vous dire par l'exemple suivant, que je tire d'une Comédie de Calderon in-

titulée *El Escondido y la Tapada* (Le Caché & la Couverte.) Un maître & son domestique s'entretiennent ensemble de la maniere suivante, dans la premiere scene.

LE VALET.

Yo, aunque el martirologio
Romano aqui me trax eran
Para que escogiera muerte
A mi proposito, fuera
Sin agradamar ninguna.
Vanissima diligencia,
Porque no ay tan bien prendida
Muerte que bien me paresca.
Que culpa teng yo de que
Tu a morir contento Vengas
Para traérme de arréata?

LE MAÎTRE.

Pues, dime tu, que rezelas.
Si tu en nada estas culpado,
Ni te hallaste en la pendencia?

LE DOMESTIQUE.

Pues, si un triumfo matador
Arrastra los que en cuentra,

Un amá matador, dime,
No arrastrará (cosa es cierta),
Qualquiera triumfo criado?

LE MAÎTRE.

No vi lo cur a mas necia.

LE DOMESTIQUE.

Y esto a una parte, Senor,
Que razon ay de que séa
San cerrado tu capricho,
Que, y a que me traes, no sepa
A que me traes? Dime pues
Que es lo que en Madrid intentas?

Les deux interlocuteurs continuent cette même maniere de rimes jusqu'à la fin de la scene, qui n'a pas moins de deux cents vers, tous ayant alternativement le même son de ceux que j'ai cités. Les gens qui ne sont point accoutumés à ces singularités sont assez portés à se récrier contre les choses auxquelles ils ne sont point faits. C'est ainsi que j'ai entendu plusieurs Italiens ridiculiser gauchement les vers *Alexandrins* des François, & les *Décasyllabes* des Anglois: c'est ainsi que plusieurs impertinens critiques François & Anglois blâment ces

mêmes vers Alexandrins dont on se sert en France; & les *Ottava* d'Italie; sans réfléchir que la nature a été dans tous les pays la maitresse des premiers poëtes, & leur a indiqué l'espece de vers qui convenoit le mieux à leurs différentes langues. Je ne me rappelle, je l'avoue, aucun François, Italien, ou Anglois, qui ait jamais tenté de critiquer la versification Espagnole; vraisemblablement parce que, parmi les gens de lettres des trois nations, il s'en est trouvé très-peu qui se soient sérieusement appliqués à cette langue: si quelqu'un d'entre eux avoit dirigé ses études de ce côté, nous aurions vraisemblablement eu bien des jugemens absurdes sur cette matiere, parce que leur maniere de rimer ne s'accorde avec aucune de celles de ces peuples. Quoique je ne puisse nier qu'une longue suite de rimes comme celles que j'ai citées, ne sauroit me plaire, cependant je regarde comme une chose avérée qu'il n'en est pas de même des gens du pays, puisque leurs poëtes recherchent soigneusement pareilles *Assonancias* (ressemblances de sons) & en ornent souvent les scenes de leurs pieces de théâtre. Le dégoût qu'elles me causent prouve seulement que je suis encore fort éloigné d'avoir saisi la véritable harmonie de cette langue, quoiqu'au jugement de

plusieurs je pusse passer pour fort habile, étant en état d'expliquer un aussi grand nombre de mots de cette langue que plusieurs Espagnols.

Il est tems de mettre fin à cette lettre & à mes digressions. Je vous ai déjà dit, que les raisins qui croissoient dans le voisinage de cette ville, sont très-beaux à la vue, je vous dirai à présent qu'ils ne sont pas moins delicieux au goût; le vin qu'on en tire est peut-être trop fort & trop mielleux pour servir de boisson ordinaire. Je m'imagine que les gens de ce pays ne savent pas trop bien le faire, & qu'ils laissent trop meurir les raisins, ce qui est cause, à ce que je crois, de cette trop grande douceur, & de ce que leurs vins sont huileux: deux verres du meilleur m'ont plus rassasié qu'une demie douzaine de ceux de France ou de Piémont n'auroient fait.

Saragosse est une corruption de *Cæsarea Augusta*. Le changement de *Cæsarea* en *Zara* n'est pas particulier à l'Espagne. La ville de *Zara* en *Dalmatie*, s'appelloit pareillement *Cæsarea* chez les Romains.

LETTRE LXVIII.

Laideur miraculeuse. Conjecture à ce sujet. Tuiles de différentes couleurs. Voyager lentement est avantageux. Eglises & autres Edifices de Saragosse. Tableaux représentant des Martyrs. Avocats Espagnols & Piémontois peu louables. Statues peintes. Les paresseux & les pauvres également avides de se trouver aux lieux de dévotion extraordinaire. Paysanne embrassée par surprise. Vers blancs & assonancias, &c.

Villa-Franca, 22 *Octobre* 1760.

Vous regarderez ce que je vais vous dire plutôt comme un pur badinage que comme une observation sensée, cependant il est vrai que de toutes les *Madones* ou *Notre-Dames* miraculeuses que l'on voit dans les différentes parties du monde Catholique, il n'y en a pas une seule qui ait été peinte ou taillée avec un beau visage.

Outre celle de *Turin*, que nous nommons la *Consolata*, j'en ai vu nombre d'au-

ges en différentes parties de l'Italie, telles que celle de *Mondovi*, celle de *St. Celse* à *Milan*, celle de *Caravaggio*, deux ou trois à *Venise*, & surtout la très-célebre de *Loretto*. Je les ai toutes soigneusement examinées; & je n'en ai réellement pas trouvé une seule, qui ne fit déshonneur au plus chétif de nos peintres modernes, tant par le dessein que par le coloris: Elles ont toutes ou le nez de travers, ou une trop grande bouche, ou un menton peu proportionné, ou quelqu'autre défaut de cette espece, outre qu'elles sont toutes tirant sur le noir ou couleur de brique. Celle de Saragosse ne vaut pas mieux que les autres, autant qu'il m'a été possible de la voir, quoique je ne l'aie regardée que par un trou, & à la pâle lueur d'une lampe qui étoit devant elle: les Espagnols prétendent néanmoins qu'elle est l'ouvrage des Anges, à l'exemple des Italiens qui soutiennent que la plus grande partie des leurs sont de la main de *St. Luc*.

Nous aurions cependant tort d'être surpris de la barbarie des pinceaux ou des ciseaux qui les ont produites; elles sont les fruits informes des siécles grossiers; mais ce qui m'étonne c'est que de toutes celles peintes par Raphaël, le Guide, les Caraches, Titien, Sassoferrato, Maratti, &

nombre d'autres excellens peintres, aucune n'a jamais été assez heureuse pour qu'on lui attribuât le pouvoir de faire des miracles; non pas même la *Pieta*, chef d'œuvre du plus grand artiste d'Italie n'a jamais pu guérir la plus petite fievre, ou soulager le moindre mal de dents de la dévote la plus zélée de Rome.

M'entretenant sur ce sujet avec mon nouvel ami le Chanoine; & lui faisant remarquer le peu de pouvoir des *Madones* les mieux peintes, & cherchant les raisons les plus plausibles d'un pareil phénomene, nous n'en avons pu découvrir une meilleure que celle-ci; savoir que leurs *Marillos* & *Velasquez* aussi bien que nos *Michel Anges*, & nos *Raphaëls*, lorsqu'ils les peignoient ou sculptoient n'étoient point animés de cette ferveur, & de cette dévotion qui enflammoit les simples artistes des siecles d'ignorance, mais qu'ils se livroient entierement à leur vanité, & à l'envie de faire parade de leur habileté dans leur art; c'est ainsi qu'il arrive (ajouta le Chanoine) que ceux de nos orateurs sacrés, qui cherchent à se faire admirer par la délicatesse de leur langage, ou la force de leur éloquence, n'opérent jamais ou presque jamais des conversions, tandis que les Prédicateurs qui prêchent simplement, & n'ont d'autre but

que de bannir le péché du monde, font ordinairement naître la contrition & le repentir dans les cœurs de la plus grande partie de leurs auditeurs.

J'oubliai de vous dire hier que l'extérieur de la couverture des cinq dômes de la nouvelle Cathédrale est formé de tuiles concaves & convexes, alternativement placées, quelques-unes peintes en rouge, d'autre en bleu, en verd, & quelques-unes en jaune, comme l'habit d'Arlequin: malgré cela la régularité de cet arrangement donne à ces dômes un aspect très-agréable, vus d'une certaine distance. Venons-en à présent à l'Histoire du jour.

Nous n'avons fait hier que six lieues, & aujourd'hui seulement cinq. Cette façon de voyager vous paroîtra ennuyeuse; je ne suis pas tout-à-fait de votre sentiment puisque je me trouve dans le cas, je ne suis point fâché de profiter de l'occasion que j'ai d'examiner à loisir le pays que je parcours. J'ai par ce moyen la facilité de faire des observations qui m'échapperoient si je voyageois plus rapidement: une marche lente dans des endroits où il n'y a rien de curieux à voir est je l'avoue quelquefois assez désagréable: c'est pour cette raison que je n'ai point été fâché hier au soir, lorsque mes Calesseros m'ont prié de per-

mettre qu'ils ne partiroient qu'à midi au lieu de sept heures du matin. J'ai profité de ce tems pour parcourir *Saragosse* & visiter les Eglises, & les autres édifices publics.

Tous ceux qui passent par cette ville ne sauroient s'exempter de voir l'Eglise de St. Laurent & son maître autel. A peu de distance de cette premiere on trouve celle de St. Pierre Velasquez, que l'on assure être la plus riche de la ville; mais comme elle étoit fermée je n'ai pu la voir. Celle des Jésuites est petite, mais le dedans en est entierement doré, ce qui produit un effet surprenant. Les cloîtres sont ornés des portraits en grand de ceux de ces peres qui ont été décorés de la pourpre Romaine, ou ont été placés au nombre des saints; ainsi que de ceux de plusieurs Grands Seigneurs & Grandes Dames qui ont été les bienfaiteurs de l'ordre.

Tout auprès de l'Eglise des Jésuites est un Hopital connu sous le nom de *Saint*. Il contient près de sept cents malades des deux sexes. L'Eglise qui en dépend, quoique très-vaste, est fort obscure, ce qui provient du peu de hauteur de son plafond, qu'un homme de haute taille pourroit presque toucher du bout des doigts. Je n'ai jamais vu d'édifice si disproportionné; cependant cette disproportion n'est pas tout-

à fait ſans majeſté. On prétend qu'il eſt l'ouvrage des Maures.

L'Egliſe des Franciſcains mérite auſſi d'être vue, ſurtout ſon maître autel, & une petite chapelle qui eſt derriere, compoſée des marbres les plus curieux qui ſe trouvent en Eſpagne. Dans les vaſtes cloîtres annexés à l'Egliſe, au lieu des portraits des Seigneurs & des Dames qui ſont dans ceux des Jéſuites, on y voit des peintures à freſque, qui répréſentent quelques uns du grand nombre des Franciſcains qui ont ſouffert le martyre dans les quatre parties du monde. Les différens artiſtes qui ont été employés à cet ouvrage, paroiſſent avoir épuiſé leur imagination à inventer des tourmens extraordinaires pour les pauvres moines, dont quelques uns ſont repréſentés dans la poſture de gens qu'on ſçie, ou trainés ſur des pierres rabotteuſes par des chevaux & des taureaux, ou foulés aux pieds par des éléphants, ou embrochés à des broches de fer, & rôtis devant un braſier ardent par des payens, qui rient de leurs ſouffrances, & montrent les dents au travers de leurs épaiſſes monſtaches; outre pluſieurs auxquels on coupe les jambes & les bras, ou qu'on ſe contente ſimplement de pendre ou de décapiter.

L'Eglife de St. Gaëtan renferme auffi plufieurs chofes curieufes. Elle appartient à un ordre réligieux moderne nommé des Ecoles pies, dont les membres ont le privilege d'enfeigner les principes du latin aux jeunes gens; privilege que ces bons peres ont enlevé depuis peu aux Jéfuites, après une longue & vive conteftation.

Le palais de l'Archevêque eft fitué à la rive droite de *l'Ebre* à une égale diftance des deux portes. Son extérieur n'a rien de frappant, mais on m'a affuré que quelques uns de fes appartemens ne le cedent en rien aux plus magnifiques de Madrid. Je n'ai pas eu le temps de les voir.

L'Audiencia, c'eft-à-dire le principal Tribunal de judicature, eft auffi, lorfqu'on le regarde en dehors, un édifice affez groffier. Le chanoine m'affure que les gens de loi qui en tirent leur fubfiftance, & dont le nombre eft étonnant, font tout auffi habiles que ceux de Madrid à embrouiller une affaire, & à écorcher leurs clients. Il paroît qu'en Efpagne, ainfi qu'en Italie, les Avocats fe font un devoir, entr'autres chofes, de parler & d'écrire dans un jargon barbare qu'ils ont inventé, & qu'ils nomment pompeufement le langage de la loi. Vous lirez éternellement nos *Cervantes* &

nos

nos *Calderos*, a ajouté le chanoine, sans acquérir jamais assez de connoissance de la langue Espagnole pour entendre nos Avocats, lorsqu'ils plaident dans nos *Audiences* soit en matieres civiles ou criminelles. Un plaideur gagne ou perd son procès, est déclaré innocent ou pendu, sans avoir entendu un seul mot de ce que l'on a allégué pour ou contre lui. Nos gens sensés, & instruits regardent nos jurisconsultes comme les principaux & les éternels corrupteurs de notre langue & de notre éloquence, tous s'efforcent à l'envi de surpasser le reste de leurs confreres par des expressions forcées, & par la barbarie des constructions. On s'est long-tems récrié contre l'absurdité d'une pareille pratique, & nos Rois ont fait tous leurs efforts pour l'abolir, mais sans y réussir. Les *Pica Pieytos*, (chicaneurs) continuent sur l'ancien pied, faisant un horrible mélange de l'Espagnol ancien & moderne, du François, du Latin, du Grec & de l'Arabe. Je n'outre point, a ajouté le chanoine. On dit que notre nouveau Roi a pris cette détestable manie en aversion, & qu'il est très-décidé à forcer les Avocats à parler bon Castillan en dépit d'eux-mêmes, mais selon moi cela ne pourra avoir lieu qu'autant qu'il en fera pendre

la moitié; c'eſt-à-dire ceux qui ne ſe conformeront pas à ce qui aura été ſtatué à cet effet. L'abus eſt ſi général & a jeté de ſi profondes racines, qu'il ne me paroît nullement ſuſceptible de remede.

Ce que le chanoine m'a dit des gens de loi d'Eſpagne, peut auſſi ſe dire en général de ceux d'Italie, & de nos Piémontois en particulier. J'entends mon dialecte maternel auſſi bien qu'aucun d'eux, & n'ignore pas non plus les autres langues qu'ils y mêlent au barreau, cependant je n'ai jamais pu comprendre parfaitement un ſeul de leurs plaidoyers. Tel eſt l'art avec lequel ils compoſent leur mélange: d'ailleurs pluſieurs de leurs mots ſont abſolument arbitraires & ne ſe trouvent dans aucun Dictionnaire, Lexicon, ou Gloſſaire. Il eſt honteux qu'on les laiſſe continuer ſur ce ton, & qu'on ne les oblige pas à parler de maniere à ſe faire entendre de la généralité de leurs auditeurs. Que les gens de loi de Paris & de Londres leur reſſemblent peu! J'en ai ouï pluſieurs, dans ces deux Capitales, s'exprimer avec une pureté & une élégance, qui feroient honneur aux meilleurs écrivains; combien de Mémoires imprimés d'Avocats François, qui pourroient ſervir de modeles d'élocution ainſi que de ſaine raiſon.

Il faut convenir que nous autres Piémontois, aussi bien que les Espagnols (si mon chanoine dit vrai, comme je crois qu'il le fait) sommes au moins de deux cents ans moins avancés à cet égard que les François & les Anglois (20). Mais finissons ma tournée de Saragosse.

Le Palais du Vice-roi est très-remarquable, pas autant pour la beauté de son Architecture, que pour sa masse énorme, & encore plus pour sa porte surchargée d'ornemens fantasques & singuliers. A chacun des côtés est une statue gigantesque; toutes deux grossierement sculptées, & de couleur naturelle, afin que les géans paroissent encore plus désagréables à la vue qu'ils ne l'auroient été si la pierre avoit conservé sa couleur ordinaire. A Madrid aussi bien qu'à Saragosse j'ai remarqué qu'il a été de mode pendant un tems de passer les statues en couleur, surtout les chairs & les draperies; j'ai vu une sacristie de cette Métropole où se trouve un ample bas relief traité suivant ce goût absurde & puérile.

(20) Quand aux François l'Auteur a raison, mais les Anglois! Les gens sensés en Angleterre pensent précisément de même, & avec raison de leurs gens de loi, que le Chanoine de Siguenza de ceux d'Espagne.

A Saragosse les mendians sont en beaucoup plus grand nombre qu'à Madrid, surtout dans la nouvelle Cathédrale, où l'on en rencontre une si grande quantité qu'il n'est pas possible de pouvoir dire un *Ave* sans être interrompu à chaque mot par des gens qui vous demandent la charité. Il en est de même dans tous les lieux où se trouvent quelques images miraculeuses. Les paresseux ainsi que les pauvres s'y rendent en foule, sachant bien, que ceux qui les visitent, sont en général généreux envers eux, par le même principe qui les porte à se rendre dans ces lieux de dévotion.

Je suis sorti à pied vers le midi de Saragosse, & j'ai joui pendant quelques minutes des belles promenades publiques qui sont hors de ses murs. Elles sont toutes bordées de grands arbres touffus, formant des allées tirées au cordeau; leurs feuilles ne sont point encore tombées quoique l'automne soit déjà fort avancé, ce qui doit vous donner une idée de la douceur de ce climat qui est l'un des meilleurs d'Espagne.

A environ deux lieues de la ville, j'ai rencontré de nouveau des paysans & des paysannes transportant leurs raisins au logis, sur des chariots, à dos d'ânes ou de mu-

lets, & dans des panniers sur la tête. J'ai distingué parmi cette foule un groupe de très-jeunes & jolies filles, qui ont souri en me regardant, & m'ont fait force révérences, redoublant à mesure que j'approchois, plutôt pour se moquer de moi, que par civilité: *Jeunes filles*, leur ais-je dit, voulez-vous me vendre une grappe de raisins? Non, m'ont-elles répondu toutes à la fois, nous n'en vendons point, mais vous êtes bien le maître d'en prendre autant que vous voudrez dans nos panniers, en disant cela elles les ont posés à terre. J'ai profité de leur bonne volonté, en assurant que je voulois étrangler la plus jeune des trois avec un mouchoir de soye que j'avois par hazard dans ma poche, je le lui ai subitement jeté au col; je l'ai tirée à moi, je l'ai baisée au front, j'ai lâché le mouchoir & m'en suis allé. Elles se sont mises à éclater de rire en voyant ce que je venois de faire; & m'ont appellé pour venir prendre encore quelques grappes de leurs raisins; j'ai continué mon chemin, en leur faisant signe de la main & leur criant. Adieu enfans, adieu petites.

On ne trouve pas ordinairement autant de politesse chez les paysans des autres contrées, quoiqu'en puissent dire nos Poë-

tes Arcadiens, qui ont placé le séjour de l'urbanité parmi les habitans des campagnes, directement en oposition à l'étimologie de ce mot. J'ai remarqué dans tous les pays où j'ai été que la généralité des paysans ne ressembloit guere aux peintures qu'une quantité innombrable de Poëtes en avoient faites. Je me suis toujours apperçu que leur grossiereté égaloit leur ignorance, qu'ils étoient stupidement méchans & cachés, & surtout très-chiches même des choses dont ils sont le plus abondamment pourvus. Mais, vive mes paysannes de la *Puebla*, c'est le nom du village où elles alloient. Elles sont une exception du caractere général des paysans. Je voudrois posséder assez bien l'Aragonois pour pouvoir composer une demie douzaine d'Eglogues à leur louange.

Justement tout proche de la *Puebla* j'ai été joint par mes Calesseros: le chanoine m'a fait compliment sur mes bonnes jambes qui ont eu la force de me conduire jusqu'ici par un jour aussi chaud, surtout après ma longue promenade du matin dans la ville: plus je l'entends parler plus je l'aime; il a la gravité qui convient à son caractere, malgré cela il est gai; & ne laisse pas de tems en tems de lâcher quelque plaisanterie. Sa santé n'est pas aussi

bonne que je le souhaiterois, mais quoiqu'affligé de la gravelle, & des indispositions qui en sont la suite, il ne gémit ni ne se plaint, ainsi que font continuellement les gens foibles ; il supporte patiemment ses maux ; Il me paroît avoir beaucoup lu dans sa langue, & s'il m'est permis de décider de ce que je ne connois pas par ce que je connois, le jugement qu'il porte sur les écrivains de son pays me paroît très-juste. Depuis la *Puebla* jusqu'à *Villa-Franca*, où nous sommes actuellement, la conversation a roulé sur la Poësie, qu'il croit être encore en Espagne fort au-dessous de la perfection où elle pourroit arriver. Il déteste autant les *Assonancias*, que je déteste les vers blancs, & prétend qu'ils ont été inventés par la paresse, citant différentes authorités, qui prouvent qu'il n'est pas seul de son opinion ; mais le malheur est que plusieurs de leurs Poëtes les plus généralement goûtés ont donné leur sanction aux *Assonancias*, de sorte qu'il ne sera jamais possible de les chasser de leurs poëmes, quelques défigurés qu'ils soient par cette méthode ridicule & absurde.

Je ne suis point capable de décider si mon chanoine a tort ou raison dans ses

assertions: si je fais un second Voyage en Espagne, peut-être serais-je plus au fait de cette matiere.

Nous n'avons point trouvé ici Don Diego, qui étant parti ce matin trois grandes heures avant nous aura poussé jusqu'à *Bujaloroz* ou *Penalba*: de sorte que je ne le reverrai qu'à *Cerbera*, ce qui sera j'espere dans quatre jours. Je n'ai autre chose à dire, si non que le pays a continué à être charmant toute l'après-diné ainsi que le tems.

LET-

LETTRE LXIX.

Sageſſe des écrivains de Voyages. Caractere des Aragonois. Ambition & Intérêt, *comment nommés par les Eſpagnols. La danſe paſſe-tems innocent. Ceux qui peuvent travailler travaillent. Le ſoleil & la terre preſqu'inutiles ſans eau. Induſtrie des Biſcayens & des Aſturiens. Pourquoi l'Aragon eſt plus fertile que la nouvelle Caſtille. Voituriers & leur façon de vivre. Différence de prononciation. Le chanoine a raiſon ſelon moi. Pourquoi les poëtes ſatyriques & bucoliques, ne ſont point dangereux quoiqu'ils ne diſent pas la vérité. Petit déſert. Loyer d'une Venta. Vertu mal logée. Femmes tricateuſes.*

Bujalaroz, 23 *Octobre* 1760.

LA majeure partie des écrivains de Voyages, ainſi que je l'ai déjà obſervé, ont depuis ces deux derniers ſiecles, & même plus anciennement, tâché de donner une idée déſavantageuſe du caractere de toutes

les nations qui leur étoient étrangeres: les habitans de ce pays ne peuvent pas se louer d'avoir été mieux traités que les autres; on leur a souvent prodigué les épithetes, de *pareſſeux*, de *fiers*, de *jaloux*, de *ſuperſtitieux*, d'*impudiques*, de *vindicatifs*, & autres du même genre.

Il eſt conſtant que ces défauts ſont aſſez communs par tout où il y a des hommes; peu de peuples, s'ils ſont de bonne foi, oſeront nier cette vérité. La queſtion qu'il s'agit d'agiter, eſt de ſavoir la proportion de bonté & de méchanceté ſubſiſtante entre l'une & l'autre nation, en les comparant enſemble, afin de pouvoir aſſigner la portion convenable de louange & de blâme aux pays qui ont la plus forte, ou la plus foible proviſion de bonté ou de méchanceté.

Quoique les voyageurs ſpéculatifs aient pu faire, pour aider à notre diſcernement ſur un ſujet auſſi épineux, & nous mettre en état de décider avec juſteſſe qu'elle eſt la nation la plus aimable, & quelle eſt la plus haïſſable, je conſeſſerai bien humblement pour ma part, que mes facultés ont toujours été trop groſſieres pour cette eſpece d'Arithmétique morale; & que je ſuis incapable d'établir cette balance entre deux

nations du petit nombre de celles que j'ai visitées.

Il seroit absurde de ne pas supposer que les Espagnols, considerés en général, ne fussent pas tout aussi abondans en méchanceté qu'aucune autre nation du monde. Cependant si l'on vouloit en croire ma nouvelle connoissance le chanoine de Siguenza, ses compatriotes les Aragonois seroient en grande partie exceptés de cette supposition; il affirme hardiment qu'ils sont tous bons, surtout lorsqu'on les compare avec les habitans des autres Provinces Espagnoles.

Ce bon Ecclésiastique m'a dit pendant la journée beaucoup de belles choses en faveur des Aragonois; & il a appuyé ses assertions par des raisons si plausibles, que la foible connoissance que j'ai de cette province en particulier, & de l'Espagne en général, ne sauroit me permettre de les révoquer en doute, ou de les combattre.

„ J'ai fait plusieurs courses dans nos
„ provinces, (m'a dit le chanoine,) & ai
„ rempli les fonctions de confesseur pen-
„ dant plusieurs années dans quelques unes.
„ J'ai eu par conséquent des occasions sans
„ nombre de me mettre au fait des diffé-
„ rens caracteres de mes concitoyens; &
„ je ne crois pas qu'aucun homme d'une
„ profession différente de la mienne eût pu

„ se procurer des lumieres aussi sures à ce
„ sujet; encore moins un voyageur étran-
„ ger, qui ne vient dans ce pays comme
„ vous avez fait, que pour le regarder en
„ passant & le quitter tout de suite. Je
„ crois mériter que vous ajoutiez foi à
„ mon témoignage, lorsque je vous dis
„ que les Arragonois en particulier, sont
„ une des meilleures nations que vous
„ puissiez connoitre & que les Espagnols
„ en général méritoient un autre traite-
„ ment que celui qu'ils ont éprouvés de
„ la part des voyageurs qui les ont visités,
„ la plume à la main, ainsi que je vois que
„ vous faites."

Je suis moins porté pour les auteurs de voyages, lui ais-je répondu, que vous ne vous l'imaginez peut-être, & je peux vous assurer avec vérité, que mon intention n'est point de suivre les traces de la plûpart d'entr'eux. Il est vrai que je prends *note* de tout ce que j'entends & de tout ce que je vois à mesure que j'avance dans ma route, mais vous pouvez déjà vous être apperçu que je ne suis pas sujet à prendre de l'humeur; ainsi vous auriez tort de me regarder comme un homme qui cherchera à se venger des incommodités & des traverses momentanées qu'il a éprouvées dans ce pays, aux dépens de ses habitans: soyez

sir, mon cher Monsieur, que je suis beaucoup plus enchanté d'avoir l'occasion de dire du bien d'une nation qu'elle quelle soit, que d'en dire du mal & comme vous me paroissez avoir bien des choses avantageuses à me raconter des Aragonois; daignez me les communiquer, & comptez que de façon ou d'autre, je trouverai moyen de les insérer dans la rélation de mon voyage d'Espagne.

Cette promesse a paru visiblement flatter le bon chanoine, & voici à-peu-près le discours qu'il m'a tenu.

„ Je vous avouerai franchement qu'à
„ Saragosse, ainsi que dans toutes nos autres
„ grandes villes, les méchans ne sont pas
„ rares, & que j'ai quelquefois oui par-
„ ler d'iniquités si atroces qu'à peine le
„ Tout-puissant auroit le pouvoir de les
„ pardonner. Mais mettant cette grande
„ ville de côté, & ne parlant que de la
„ province, qui est une des plus vastes
„ & des mieux peuplées du Royaume, je
„ peux vous dire avec vérité, qu'à peine
„ ais-je jamais eu d'occasion grave de que-
„ reller & de réprimander mes pénitens;
„ ayant toujours observé que celles de
„ leurs pensées, qui n'avoient pas trait à leurs
„ occupations indispensables, étoient entie-
„ rement tournées à la dévotion, à enten-

„ dre la messe, à réciter le rosaire, à assi-
„ ster aux processions, à la bénédiction,
„ & à s'acquitter des autres devoirs de cet-
„ te nature.

„ On entend rarement parler dans cette
„ province, non plus que dans celles de
„ l'intérieur du Royaume, de gens absolu-
„ ment corrompus. Il faut aller à Madrid
„ ou dans nos grandes villes maritimes,
„ pour entendre parler de grandes, de sin-
„ gulieres & de frequentes actions crimi-
„ nelles & méchantes. L'air de la cour,
„ je le dis avec douleur, est certainement
„ pestilentieux pour bien des gens; celui
„ de la mer n'est pas moins dangereux que
„ le premier. Il n'est pas difficile de ren-
„ dre raison des causes qui font que la cor-
„ ruption regne sans comparaison plus dans
„ ces différens endroits que parmi nous,
„ également éloignés par notre position
„ de la cour & de la mer: à la cour & dans
„ les ports de mer, les hommes sont tota-
„ lement gouvernés par l'intérêt, & par
„ l'ambition; deux passions que nos mora-
„ listes ont nommées avec justice *les deux*
„ *plus grosses cornes du Diable*. Mais
„ dans nos provinces de l'intérieur, où les
„ villes considérables & opulentes sont ra-
„ res, la plus grande partie des habitans
„ sont des paysans dont le tems ne sau-

„ roit être autrement employé qu'aux innocents travaux de la Campagne ; & vous savez que ceux qui n'ont d'autre ressource pour vivre que le produit d'un travail continuel, ne sauroient être aussi vicieux que ceux qui se sont enrichis par les graces de la Cour, ou par le Commerce, souvent avec rapidité ; ce qu'on ne peut se promettre nulle part de l'agriculture & encore moins dans cette Province d'Aragon.

„ Dans ce coin du monde (continua le bon chanoine) on passe sa vie dans la plus grande simplicité & dans l'uniformité la plus parfaite. L'on se lève en général de bonne heure, & l'on travaille toute l'année sans presque aucun relâche. On ne s'assemble pas non plus en grand nombre les jours ouvrables avant la nuit. Mais dès que le soleil est couché, les deux sexes se joignent par tout pour chanter & danser avec tant de vivacité que vous croiriez, si vous les voyez au moment où ils commencent à s'échauffer, qu'ils ont perdu la raison ; cette coutume est si générale dans la plus grande partie de nos Provinces, que s'il vous étoit possible de voir d'un même coup d'œil toute la Monarchie au moment où le jour a disparu ; vous appe-

„ cevriez la meilleure partie de ses habi-
„ tans, remuant vivement les jambes au
„ son de leurs guittares, de leurs casta-
„ gnettes & de leurs voix, sans en ex-
„ cepter les vieillards ni les enfans, pour-
„ vû qu'ils en aient la force."

Cette conduite ne vous paroît-elle pas répréhensible? Je sais que dans plusieurs pays on ne pense pas de même, & qu'en Italie il n'y a pas un seul moine qui, toutes les fois qu'il monte en chaire, ne déclame fortement contre la danse. Peut-être, ignorez-vous, Monsieur, que dans les pays de la dépendance du Pape, qui est le chef de votre religion aussi bien que de la nôtre, les Administrateurs des différentes Communautés, surtout de celles composées principalement de paysans, ont des ordres très-précis de les empêcher de s'assembler pour danser, dans aucun tems, même en Carnaval.

„ Je ne sais point (a repliqué le
„ chanoine) les effets que peut pro-
„ duire la danse chez les Italiens. Mais
„ parmi nous, journaliere & universelle
„ comme elle l'est, elle ne conduit point
„ du tout au vice. Il se peut que vos
„ compatriotes soient moins réligieux que
„ les miens, & que leur relâchement sur
„ l'article de la religion les expose plus

„ que nous aux embuches du Diable. On
„ dira ce qu'on voudra; *Il est sûr que la*
„ *danse est une bonne chose*; c'est un de
„ nos proverbes *baylas es cosa buena*,
„ & si elle ne l'étoit pas, nous avons as-
„ sez de prêtres & de moines qui décla-
„ meroient si constamment contre elle
„ qu'ils parviendroient à la rendre moins
„ fréquente, & même à l'abolir entiere-
„ ment. Une longue expérience nous a
„ convaincus, que nos danses de tous les
„ soirs, quoique souvent trop libres, rela-
„ tivement aux gestes & aux postures, sont
„ cependant de tous les amusemens le plus
„ innocent que notre petit peuple puisse
„ se procurer; & je crois réellement que
„ si on les abolissoit, ils auroient recours
„ à d'autres plus dangereux pour passer
„ leurs soirées: en conséquence ni le pou-
„ voir écclésiastique, ni le pouvoir civil
„ n'ont jusqu'à present fait aucune tentati-
„ ve pour parvenir à les supprimer; il faut
„ nécessairement que le peuple ait des di-
„ vertissemens."

Couronner les travaux du jour (lui ais-je dit) par des réjouissances nocturnes de l'espece la plus innocente, à ce que vous prétendez, est un usage si conforme à ceux des pasteurs, que je suis tenté de croire que vous ne faites que répéter ce

que vous avez lu dans des Romans de Bergeries. Je suis cependant de votre sentiment, & je pense que les habitans des campagnes n'ont, ni ne peuvent avoir les vices que les habitans des villes ont & doivent avoir. Mais, Monsieur, les paysans Aragonois ne sont-ils pas tout aussi paresseux, & ennemis du travail que les autres paysans du Royaume, qui ont la réputation dans toute l'Europe d'être les plus indolents & les plus orgueilleux du monde entier?

„ Je sais (m'a repliqué le chanoine „ du plus grand sérieux) que les François „ nous ont longtems accusé de fierté, d'é„ loignement pour le travail; je sais qu'ils „ parlent souvent entre eux des épées que „ nos paysans portent au côté, même en „ suivant la charue, & du soin qu'ils ont „ de les faire voir pour qu'on les croie „ Gentils-hommes; je sais que l'on se mo„ que de la coutume que nous avons de „ pendre même aux murailles de nos „ chaumieres nos Généalogies, & que „ nos moindres *Hidalgos* se croient des„ cendus d'ancêtres aussi glorieux que ceux „ du Roi: mais laissons les François s'é„ gayer tout à leur aise, leurs absurdes „ assertions nous font peu de tort. Il est „ vrai que la derniere Classe du peuple

„ chez nous a sa bonne dose de fierté, & „ est fort éloignée de penser désavanta- „ geusement d'elle même ; mais differe-t- „ elle à cet égard de celle des autres na- „ tions ? Tous les hommes ne sont-ils pas „ aussi vains & aussi glorieux que nous ? „ Voilà une belle découverte, & falloit-il „ beaucoup de peine pour s'assurer que „ les hommes étoient vains & glorieux ! „ Etoit-il nécessaire de traverser les Py- „ renées pour faire une pareille décou- „ verte ? Il n'est cependant pas vrai que „ notre petit peuple garnisse ses murailles „ de ses Généalogies : il n'est pas vrai „ que nos paysans portent des épées : & „ il n'est pas vrai que nos *Hidalgos*, quel- „ ques distingués qu'ils soient, se croient „ aussi nobles que le Roi.

„ Quand à notre prétendue aversion „ pour le travail, je vous dirai que tous „ ceux qui sont capables de travailler tra- „ vaillent, dans la même proportion que „ le peuple des autres pays. Si nos gens „ cessoient de travailler, ils mourroient „ bientôt de faim, nos rivieres n'abondent „ pas plus en lait, & en miel que celles „ de nos voisins. Ne vivons-nous pas „ tous ? n'est-ce pas là une bonne preuve „ que nous travaillons ? Il est certain que „ nous ne restons point oisifs, & par tout

„ où nos terres sont propres à la culture,
„ elles sont cultivées. Pour être convain-
„ cu de cette vérité, ayez seulement la
„ patience d'observer attentivement nos
„ vignes à mesure que vous avancez dans
„ l'Aragon & dans la Castille. Vous ver-
„ rez dans ces deux provinces que nous
„ n'avons point besoin que les François
„ nous apprennent l'art de la culture; &
„ si nous y sommes aussi habiles qu'eux,
„ pourquoi supposeroit-on que nous leur
„ serions inférieurs dans celui du laboura-
„ ge? Cet art est très-bien connu dans nos
„ provinces à bled, comme il vous seroit
„ facile de vous en convaincre, en visitant
„ la vieille Castille & plusieurs autres pro-
„ vinces de la Monarchie: ce n'est que
„ lorsque les étés sont fort secs, & quil
„ ne tombe point de pluie pendant plu-
„ sieurs mois, que nous sommes obligés
„ de tirer des grains de l'étranger: autre-
„ ment nous en avons par tout suffisam-
„ ment: ce n'est pas notre faute si les
„ pluies ne tombent pas dans les saisons
„ convenables, & si nos récoltes sont
„ brûlées par les ardeurs du soleil avant
„ de parvenir à leur maturité: mais lors-
„ qu'elles arrivent à propos, elles répan-
„ dent l'abondance dans nos provinces à
„ bled, & nous y avons des fermiers (par-

„ ticulierement dans la veille Caſtille) qui
„ ſont en état de donner des milliers de
„ piſtoles en dot à leurs filles ; le nombre
„ des *Hidalgos* (21) dont les vieux châ-
„ teaux ſont quelquefois réparés par le
„ moyen des riches & heureux mariages
„ qu'ils contractent avec des *Donzellas del*
„ *Campo* (filles des champs) eſt même
„ aſſez conſidérable.

„ Vous m'objecterez, peut-être, que
„ vous avez remarqué vous même de
„ vaſtes Cantons de pays entierement dé-
„ ſerts dans l'Eſtramadour, à Tolede, dans
„ la nouvelle Caſtille, & même dans cette
„ province quoique plus fertile ; mais ob-
„ ſervez, que ſi ces Cantons ſont en fri-
„ che, il ne faut pas s'en prendre aux ha-
„ bitans. Comment cultiver des pays de-
„ ſtitués d'eau ? pouvons-nous créer des
„ rivieres & des ruiſſeaux pour humecter
„ nos déſerts ? Rendez-nous auſſi puiſſans
„ que les anciens Romains l'étoient ; &
„ par ce moyen nous ſerons en état de
„ conſtruire des aqueducs, qui auront
„ vingt, trente, & même cent lieues d'é-

(21) *Hidalgo* (abbréviation de *Hijo d'Algo*, *fils de quelqu'un*) veut dire un homme de noble extraction. *Donzello del Campo*, ſignifie une fille de campagne, une payſanne.

„ tendue, comme ceux que ce peuple „ avoit bâti du tems qu'il étoit possesseur „ de cette contrée. Alors vous verrez que „ nous détestons autant l'oisiveté & les „ déserts que les François.

„ Mais sans nous arrêter à des choses „ impossibles, je voudrois que vous eussiez „ occasion de parcourir la Biscaye, les „ Asturies, le Royaume de Valence, & „ quelques autres des provinces où les „ eaux courantes sont plus communes. „ Vous ne trouveriez dans aucune un seul „ morceau de terre, qui ne soit rendu „ fertile par la culture: vous y verriez de „ riches vignobles, & toutes les especes „ d'arbres fruitiers orner même les monti„ cules les plus escarpés, vous verriez les „ surfaces des plus durs rochers réduits „ en poussiere par la pioche, recevoir „ toutes sortes de semence, le bled & les „ légumes croitre dans des lieux que l'on „ croiroit à peine accessible aux chevres. „ L'eau, vous le savez, est le grand mo„ bile de la végétation, sans elle le soleil „ & la terre ne sont presque d'aucune uti„ lité pour l'agriculture, mais les hommes „ ne sauroient la produire; & là où il ne „ s'en trouve point, le pays doit rester „ tel qu'il est. Notre province d'Aragon,

„ ainsi que vous avez pu l'observer est
„ mieux partagée en ruisseaux que la nou-
„ velle Castille, c'est pour cela qu'elle
„ est plus fertile: par la même raison,
„ vous trouverez la Catalogne encore meil-
„ leure que l'Aragon; car plus vous ap-
„ procherez des bords de la mer, plus les
„ ruisseaux deviendront nombreux; & plus
„ ils auront de pente, ce qui facilite les
„ moyens de les diviser artificiellement en
„ plusieurs branches, & de les conduire
„ par des canaux dans tous les endroits
„ que l'on juge en avoir besoin. Vous
„ conclurez, si vous le voulez, d'après
„ ces avantages accidentels, que les Cata-
„ lans sont plus industrieux que les Arago-
„ nois, ou que les Aragonois sont plus
„ adonnés au travail que les habitans de la
„ nouvelle Castille, pourvû que vous me
„ permettiez de rire de votre méthode
„ françoise de tirer des conclusions."

Vous n'en ferez rien, lui ais-je dit, sur ma parole; car il y a longtems que je suis persuadé, que les hommes dans tout le monde se ressemblent beaucoup plus que l'on ne voudroit nous le faire croire. Mais en vous rendant grace de votre digression, ayez la complaisance de me dire encore quelque chose des Aragonois.

„ Je le répete encore (a continué le „ chanoine) les Aragonois ne sont pas „ plus vicieux qu'aucun autre peuple qu'il „ y ait sur la terre. Vous me direz peut-être, „ que l'ignorance du vice est une foible „ vertu ? Je ne prétends point la décorer „ d'un aussi beau nom ? La vertu distin- „ guée, & agissante n'est point le partage „ de la multitude ; peut-être n'est-il pas „ même nécessaire que le gros des hu- „ mains soit vertueux, suivant toute l'éten- „ due du terme, puisque l'ignorance du „ vice suffit & répond aux principaux be- „ soins de la société : il est inutile pour „ le présent de nous arrêter plus long- „ tems sur cette matiere. Il suffit d'établir „ que les Aragonois sont fort éloignés „ d'être un composé d'hommes vils. Je „ les connois à fonds, & je peux vous „ assurer que la plus grande partie sont „ exempts de vices deshonorants. La „ gourmandise, & l'yvrognerie, sont des „ mots auxquels ils attachent les idées „ les plus odieuses. Ils ne sont point „ oisifs quand ils peuvent s'occuper. Ils „ ne sont point menteurs comme on assu- „ re que le peuple l'est dans toute la „ France. Ils ne sont point sujets au „ vol, & sont réputés dans toute l'Es-

„ pagne

„ pagne pour les meilleurs domestiques.
„ Ils ne sont point querelleurs, mais vi-
„ vent en paix, & en bonne intelligence
„ avec leurs voisins. Une des choses qui
„ prouve qu'ils ne sont point vicieux, est
„ l'empressement qu'ils ont de se marier,
„ & le peu d'exemple qu'il y a parmi eux
„ qu'ils aient manqué à la foi conjugale:
„ Nos muletiers-mêmes, qui sont con-
„ tinuellement sur la route de Madrid,
„ gardent la fidélité à leurs femmes: l'un
„ de leurs plus grands plaisirs est de leur
„ jeter dans leur tablier l'argent qu'ils
„ ont gagné dans leur Voyage, au moment
„ qu'ils rentrent chez eux.

„ Je ne prétends pas dire, (a ajouté
„ le bon chanoine) que ce caractere
„ puisse s'appliquer aux différentes Classes
„ d'habitans du Royaume, & que quel-
„ ques-uns de nos muletiers ne s'en-
„ ivrent, ne jurent, & n'aient quelque
„ chose à dire à toutes les servantes des
„ Posadas. Ceux de Valence & de Gali-
„ ce en particulier, passent pour une mé-
„ chante race, & on les représente sou-
„ vent de même sur nos Théatres: Mais
„ il faut toujours avoir quelqu'indulgen-
„ ce pour les idées de cette espece, qui
„ prennent souvent leur source dans les

„ préjugés, dans la haine, & dans
„ d'autres motifs dont l'on auroit peine
„ à découvrir la source. Les Galiciens
„ & les Valenciens parlent des dialectes
„ dont le son est désagréable à l'oreille
„ des Castillans, & à la nôtre, qui parlons
„ une langue assèz semblable à celle de ces
„ derniers. J'ai souvent observé, que la
„ différence dans le dialecte contribue à
„ faire naître une antipatie entre les divers
„ habitans d'une même nation, & porte
„ l'une à mépriser, à censurer, & à haïr
„ l'autre."

Il en est précisément de même, lui ais-je dit dans quelques-uns de nos petits Etats d'Italie; Mais, Monsieur, avez-vous plusieurs Provinces en Espagne, dont les dialectes ne soient pas entendus par les habitans de Castille, & d'Aragon?

„ Dans deux jours d'ici (m'a-t-il ré-
„ pondu) vous en trouverez une qui est
„ dans le cas. Vous n'entendrez certai-
„ nement pas le dialecte Catalan: Nous
„ savons bien que le fond est Espagnol;
„ mais les Catalans le défigurent si fort
„ par leur prononciation, & l'ont d'ail-
„ leurs si copieusement mêlé d'Italien, de
„ Gascon, de François, de Provençal &
„ même de mots Basques qu'il est aussi

„ difficile à apprendre pour nous qu'au-
„ cune autre langue de l'Europe. Le
„ dialecte de Valence approche beaucoup
„ de celui de Catalogne; mais nous le
„ comprenons plus aisément. Nous re-
„ gardons aussi le Galicien comme très-
„ singulier : Cependant nous l'entendons
„ presque aussi bien que le Portugais. En
„ un mot, plus on s'éloigne de la nou-
„ velle Castille, plus on trouve de dif-
„ férence dans nos dialectes, ce que vous
„ concevrez aisément: mais celui qui est
„ pour nous le plus difficile à apprendre
„ est le *Basque*, c'est-à-dire ce langa-
„ ge, qui se parle depuis la ville *d'Irum*,
„ jusqu'à celle de *Tafalla* d'un côté, &
„ celle de *Santander* de l'autre."

Je connois si peu, lui ais-je répondu, la Géographie de votre pays, que je suis obligé de vous prier de m'apprendre où sont situées ces trois villes; à peine les avois-je ouï nommer auparavant.

„ Je n'en suis point étonné, a repli-
„ qué le chanoine, car aucune n'est bien
„ considérable *Irum* est située sur les
„ bords d'une riviere nommée *Béovia*
„ par les Biscayens, & *Bidassoa* par les
„ François. *Irum* est éloignée d'envi-
„ ron une demie lieue de *l'Isle des fai-*

„ *sans*: c'est-à-dire d'une petite Isle qui
„ est dans cette riviere, qui n'a pas un
„ demi mille de circonférence, qui a été
„ assez célebre depuis la conférence im-
„ portante qu'y eurent notre honnête *Don*
„ *Louis de Haro*, & votre rusé *Cardinal*
„ *Mazarin*.

„ La petite ville de *Tafalla* est située
„ dans le Royaume de Navarre, à six
„ lieues sud de sa Capitale, nommée *Pam-*
„ *pelune*; & *Santander* est un petit port
„ de mer, placé à l'extrémité de la Biscaye
„ du côté de la principauté des *Asturies*.

„ *Irum*, *Tafalla*, & *Santander* for-
„ ment une espece de triangle, dont *San-*
„ *tander* est la pointe la plus aigue. Dans
„ ce triangle sont enclavées la principau-
„ té de Biscaye, la petite province de *Gui-*
„ *puscoa*, la meilleure partie de la *Navar-*
„ *re*, ainsi que sa Capitale, & un district
„ très-étroit nommé *Alava*: on ne parle
„ dans toute cette étendue de pays aucun
„ dialecte Espagnol que la seule lan-
„ gue, (beaucoup plus ancienne que no-
„ tre Monarchie) nommée *Basque*.

„ J'ai résidé dans la Biscaye & dans quel-
„ ques autres parties de la Navarre plus
„ d'une année, & j'ai tâché d'apprendre
„ cette langue, mais assez inutilement, car
elle

„ elle est tout à fait différente de l'Espag-
„ nol, du François & du Latin, & si l'on
„ en croit ce que disent nos gens de let-
„ tres, elle ne ressemble à aucune de celles
„ dont on fait usage en Europe.

„ Mais je m'appercois que nous nous
„ éloignons considérablement de notre pre-
„ mier sujet (dit le chanoine) & que
„ nous nous engageons insensiblement dans
„ un nouveau qu'il n'est pas facile d'épui-
„ ser; réservons-le pour demain, vû que
„ nous ne tarderons pas à arriver. Alors
„ nous parlerons des Biscayens, de leur
„ langage, de leurs mœurs & de leur pays.
„ Concluons notre conversation d'aujour-
„ d'hui par ce proverbe familier, *que le*
„ *Diable n'est pas aussi noir qu'on le peint*,
„ ni les Espagnols aussi paresseux & aussi
„ méchans qu'il plait aux François de le
„ dire."

Telle a été la substance de notre long entretien de cet après-diné; & telle est l'opinion que ma nouvelle connoissance a des Espagnols en général, & des Aragonois en particulier. Mais il n'est pas besoin d'être sorcier pour savoir que l'on peut dire, avec justice, la même chose de tous les peuples qui vivent dans les parties intérieures d'un pays un peu étendu quel

qu'il puisse être, qu'il dit de ceux qui habitent les provinces d'Espagne qui se trouvent dans cette même situation. Ce n'est seulement que dans les villes considérables & peuplées que les méchans ont la facilité de s'associer pour se soutenir les uns les autres & confondre leur perversité avec celle de leurs semblables; tandis que dans des endroits resserrés, peu osent être vicieux, en partie faute de gens qui leur ressemblent, & en partie par ce que la méchanceté est peu profitable, & qu'elle ne tarde pas à être bientôt découverte dans une société peu nombreuse. Les écrivains de Voyages, sont par conséquent très-blamables, lorsqu'ils s'apésantissent indistinctement sur une nation respectable, & attribuent à toute la masse de ses individus les défauts qu'ils ont fréquemment remarqué chez les nombreux habitans d'une Capitale. Le satyrique chagrin qui peint une nation comme parfaitement corrompue, & le poëte bucolique qui en décrit une autre comme parfaitement innocente, s'écartent également de la vérité; tous deux trompent leurs lecteurs autant qu'il est en leur pouvoir; ils méritent également la censure; cependant elle ne doit pas être bien amere; dans le fait personne

n'est dupe de leurs descriptions & de leurs peintures exagérées : Chaque lecteur a appris de bonne heure le cas qu'il doit faire de la satyre, & de la louange : Mais on ne doit point confondre avec eux celui qui, se confiant sur l'éloignement des lieux, & la difficulté qu'il y a de vérifier ses assertions, représente les nations sous de fausses couleurs, donne un caractere dépravé à celle-ci, & un plus vicieux à celle-là, s'efforçant par là d'entretenir de faux préjugés, & de semer des haines dans l'esprit d'une partie des hommes contre l'autre. Pareil écrivain mérite non-seulement d'être séverement censuré & abhorré, mais encore d'être relegué parmi les cannibales & les sauvages, comme l'ennemi commun de tout le genre humain. Pour éviter d'être rangé dans la Classe de ces détracteurs infâmes : que personne n'écrive rien de ce qu'il a vu qu'après que l'humeur qui s'empare facilement d'un esprit aigri par les traverses nombreuses & inévitables que l'on rencontre ordinairement dans les Voyages, ne soit dissipée, & n'écrive jamais qu'il ne soit de sens rassis. Je suis sûr qu'alors on trouvera tous les hommes à-peu-près semblables dans tous les pays, & qu'au-

cun écrivain ne lâchera contre des millions les invectives qu'un petit nombre mérite à peine.

Revenons à présent à la courte histoire du jour. Nous avons diné à la *Venta de Ste. Lucie*, éloignée de trois lieues de ce village de *Bujalaroz*, & située au milieu d'un petit désert. Le *Ventero*, m'a dit, qu'il payoit annuellement trois cents piastres fortes pour le loyer de cette méchante maison, qui peut à peine avoir couté cette somme à bâtir. Rien à proportion n'est si cher en Espagne que le loyer des *Ventas* & des *Posadas*. Je suis étonné que le *Ventero de Ste. Lucie* n'écorche pas tous les voyageurs qui logent chez lui, pour se récompenser d'une somme aussi exhorbitante. Mais le passage continuel de beaucoup de muletiers, lui procure le moyen de satisfaire le propriétaire, & même de s'entretenir lui & sa famille: l'habitude qu'il s'est faite de ne pas trop exiger de ces gens-là, qui ne souffriroient certainement pas qu'il leur en imposât, fait qu'il est honnête avec tous les passans indistinctement. Il nous a donné, au chanoine & à moi, une bonne volaille, deux perdrix, une salade, & un morçeau de fromage, outre le pain &

le vin; avec tout cela ma part de l'écot ne s'eſt pas tout à fait montée à quatre réaux. Quand il nous auroit demandé trois fois autant, nous ne l'aurions pas trouvé déraiſonnable; je n'ay pas manqué de le lui dire, en montant en voiture & en prenant congé de lui; je ſuis bien perſuadé que vous ne vous ſeriez pas plaint, m'a-t-il répondu, *mais je ne veux pas aller en enfer pour ſi peu de choſe.* C'eſt dommage, ais-je dit en moi même, que la vertu ſoit ſi mal vétue, & ſi pitoyablement logée.

A l'inſtant où nous avons mis pied à terre ici, nous avons été entourés d'une foule de femmes, toutes occupées à tricoter des bas, qu'elles nous ont offerts pour le modique prix de neuf réaux la paire, quoiqu'ils ſoient très-bien tricotés, & paſſablement fins.

Fin du Troiſieme Volume.

LIVRES NOUVEAUX.

MARC-MICHEL REY *Libraire à Amsterdam*, & STOUPE *Imprimeur à Paris*, vendent le *Supplément à L'Encyclopédie* ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers en V. Vol. in folio, dont 1 de Planches. Les deux premiers Volumes actuellement en vente, à *f* 30-:-: le troisieme en Février 1777. à *f* 12-:-: & les IV & Vme. en Août 1777. à *f* 30-:-: *de Hollande.*

Rey continue l'Impression du *Journal des Sçavans* à *f* 8-8-: les XIV parties qui composent l'année.

On trouve chez lui *L'Encyclopédie*, *fol.* 28 *Vol.* sçavoir XVII de Discours & XI de planches, édition de Geneve conforme à celle de Paris.

Collection de Planches enluminées & non enluminées, représentant au naturel ce qui se trouve de plus intéressant & de plus curieux parmi les *Animaux*, les *Végétaux* & les *Minéraux*, par M. *Buchoz.* les VIII premiers Cahiers: à *f* 15-15- le Cahier.

Collection enluminée des fleurs les plus rares & les plus curieuses qui se cultivent, tant dans les Jardins de la Chine que dans ceux de l'Europe, ouvrage utile aux Amateurs, aux Fleuristes, aux Peintres, aux Dessinateurs, aux Directeurs des Manufactures en Fayance, Porcelaine, Tapisserie, Etoffes de laine, de Soie, Papiers peints, & autres Artistes. A Paris, 1 *vol. in-folio*, *papier d'Hollande*, *chez l'Auteur*, *rue des Saints-Peres*, *vis-à-vis l'Eglise de la Charité*, & *chez* REY, *Libraire.* Cet ouvrage se publie par cahiers; il en paroît déja quatre: le prix de chaque cahier est de *f* 12-:-:

Morale Universelle (la) ou les Devoirs de l'Homme fondés sur la Nature 8vo. 3 Vol. à *f* 3-15-:

Ethocratie, ou le Gouvernement fondé sur la Morale 8vo. 1 Vol. à *f* 1-10-:

Principes de la Législation Universelle en 2 Vol. 8. à *f* 3-:-

Dictionnaire raisonné d'Hippiatrique, Cavallerie, Manege & Maréchallerie, par M. la Fosse, 8vo. 2 vol. 1775. à *f* 4-:-:

Lettre à Messieurs de l'Académie Françoise sur la nouvelle Traduction de Shakespeare, 8vo. à 6 sols.

Exposé des Droits des Colonies Britanniques, 8vo. à 12 sols.

Poësie del signor abate Pietro Metastasio, 8vo 10 *vol.* 1757—1768. à *f* 15-:-: le même ouvrage en Italien en 6 vol. in-douze à *f* 9-:-:

Essai sur les moyens de diminuer les dangers de la Mer, par M. de Lelyveld, Traduit du Hollandois. 8vo. à *f* 1-:-

Essai sur les Cometes, par Mr. André Oliver. Traduit de l'Anglois, 8*vo.* 1 *vol. fig.* à *f* 1-10-:

LIVRES NOUVEAUX.

De l'Homme ou des principes & des Loix de l'influence de l'Ame sur le Corps & du Corps sur l'Ame. par le Docteur *Marat*, en 3 vol. indouze à *f* 3-15-:

Lettres Chinoises, Indiennes & Tartares, &c. 8vo. à *f* 1-:-:

Remontrances du Parlement de Paris contre les Edits portant l'abolition des Corvées; &c. avec des additions, 8*vo*. à 10 *sols*.

Choix de Chansons mises en Musique par M. *de la Borde*, Premier Valet-de Chambre ordinaire du Roi, Gouverneur du Louvre. Ornées d'Estampes par L. M. Moreau, Dédié à Madame la Dauphine. 4 *vol*. Gravées par Moria & Mlle. Vendôme. *Paris* 1773. à *f* 60: -

Monde Primitif, analysé & comparé avec le Monde Moderne &c. 4to 4 *Tomes* 1773 —— 1776. à 30 *flor*.

De l'Homme, de ses Facultés intellectuelles, & de son Education, ouvrage posthume de M. *Helvetius*, 8vo. 3 *vol*. 1774. à *f* 3: 15 *sols*.

Mémoires sur les Campagnes d'Italie en 1745, 1746 &c. 1 *vol*. 1777. à *f* 1-5-:

Histoire Naturelle de la Parole, ou Précis de l'Origine du Langage & de la Grammaire Universelle, par M. Court de Gebelin, 8. 1 vol. fig. *Paris* 1776. à *f* 3: -

Marc-Michel Rey, *Libraire à Amsterdam*, continue de d'imprimer & de débiter le Mercure de France, ouvrage périodique contenant des *Pieces Fugitives en Vers & en Prose, des Enigmes, Logogryphes, Nouvelles Littéraires, Annonces des Spectacles, Avis concernant les Arts agréables, comme Peinture, Architecture, Gravure, Musique* &c. quelques *Anecdotes, des Edits, Arrêts, Déclarations; des Avis, des Nouvelles Politiques; les Naissances & les Morts des Personnages les plus illustres: les tirages des Loteries*, & assez souvent des *additions intéressantes de l'Editeur de Hollande*. Cet ouvrage a 16 volumes par année que l'on peut se procurer par abonnement pour *f* 12-:-: ceux qui voudront avoir des parties séparées les payeront à raison d'un florin. On peut avoir chez lui les années 1770 —— 1776.

Traduction des XXXIV, XXXV, & XXXVI. Livres de Pline l'Ancien, avec des Notes: par Etienne Falconet. *Seconde Edition*. On y a joint d'autres écrits relatifs aux Beaux-Arts, grand 8vo. 2 *vol*. *La Haye*, 1773. *f* 4. *de Hollande*.

Essais Politiques sur la véritable Liberté Civile, discours adressé au peuple d'Angleterre. 8. à 12 *sols*.

LIVRES NOUVEAUX.

Journal de Lecture, ou Choix Périodique de Littérature & de Morale. 12. No. 1 à 18. ou tom I. prem. partie à tom. 6. *IIIe. Partie. Paris* 1775—1776. à *f* 9. *pour les 4 Tomes en* 12 *Parties, ou f* 18 :- *pour les XXIV parties.*

Les Récréations de la Toilette. Histoires, Anecdotes. Aventures amusantes & intéressantes. in-12. 2 *vol. Paris*, 1775. à *f* 3:-

Mélanges de Philosophie & de Mathématiques de la Société Royale de Turin, 4to 4 *vol. fig.* 1759 —— 1769.

Les Loisirs du Chevalier d'Eon de Beaumont, ancien Ministre Plénipotentiaire de France, sur divers sujets importans d'administration, &c. pendant son séjour en Angleterre. Grand 8vo. *en XIII Volumes* 1774.

Oeuvres Philosophiques & Mathématiques de M. *Guil. Jacob s'Gravesande*, rassemblées & publiées par *Jean-Nic.-Seb. Allamand* Professeur à Leyde. 4to 2 *vol. avec* XXX *Planches en taille-douce. Amst.* 1774. à *f* 8:-

Les Droits de Dieu, de la Nature & des Gens, tirés d'un livre de M. *Abbadie* intitulé: Défense de la Nation Britannique, ou Réponse à l'avis aux Réfugiés. On y a ajouté un Discours de M. *Noodt* sur les Droits des Souverains, *grand in-douze*, 1 *vol.* 1775. à *f* 1:-

L'Histoire de la Campagne de 1769. entre les Russes & les Turcs, travaillée sur des mémoires très-authentiques; les Cartes & Plans sont des copies exactes & fidelles de ceux-mêmes qui ont été dressés alors sur les lieux par ordre du Chef-Commandant de l'Armée 8vo. 1 *vol.* à *f* 6:-:

Lettres Historiques & Dogmatiques sur les Jubilés & les Indulgences &c. par M. Ch. Chais, *en* 3 *vol.* 8vo. *à f* 3: 15 *de Hollande.*

Jérusalem Délivrée Poëme du Tasse. Nouvelle traduction 2 *vol. grand in-douze. Paris* 1774. à *f* 2:-

Oeuvres de Voltaire, *grand in*-8vo. 62. *vol. Edition de Geneve.*

ERRATA.

Pour le Voyage de Londres à Gênes.

TOME TROISIEME.

Page 2. ligne 2. *Alloa*, lisez *Ulloa*.

—— 13. - - - 22. *de la sengaa*, lisez *de la lengua*.

—— 43. - - - 2. *jarmiento*, lisez *sarmiento*.

—— 65. - - - 10. a donné latin, *lisez* a donné en latin.

—— 70. - - - 14. en 1761, *lisez* 1661.

—— 73. - - - 13. *Alloa*, lisez *Ulloa*.

—— 74. - - - 14. dans l'agriculture, *lisez* sur l'agriculture.

—— 103. - - - 24. un le genou, *lisez* un genou.

—— 199. - - - 18. tout entiere, *lisez* entier.

ERRATA.

Page 207. ligne 9. vie paſtorable, *liſez* vie paſtorale.

—— 229. ligne 11. *Vega*, liſez *Uega*.

—— 236. - - - 15. *Marillos*, *liſez* Murillos.

—— 241. - - - 1. Calderos, *liſez* Calderons.

—— 257. - - - 4. Balas, *liſez* Baylar.

